U d'/of OTTAWA

6-5-1969

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lamusedeptrarq00cost

LA MUSE
DE PÉTRARQUE
DANS
LES COLLINES DE VAUCLUSE.

PRIX : TROIS FRANCS.

PETRARQUE,

Couronné poëte à l'age de 31 ans

Lettre à la postérité

Costaing de Puignan Delincavil.

LAURE DE PETRARQUE,

Copiée sur les portraits restés en Italie.

Costaing de Pusignan Delineavit. *Incumberous sculpsit.*

LA MUSE
DE PÉTRARQUE
DANS
LES COLLINES DE VAUCLUSE,
OU
LAURE DES BAUX,
SA SOLITUDE ET SON TOMBEAU DANS LE VALLON DE GALAS.

PAR M.r L'ABBÉ COSTAING DE PUSIGNAN,
CONSERVATEUR DES MUSÉES DE LA VILLE D'AVIGNON, MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

Omnia jam in vulgus effusa sunt quæ scripsi : vulgus habet, tangit et lacerat.

Petr. senil. epist. 10, *lib.* 13.

A PARIS,
CHEZ RAPET, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N.° 41;
A AVIGNON,
CHEZ BONNET FILS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1819.

Université d'Ottawa BIBLIOTHECA Ottaviensis
Université d'Ottawa LIBRARY ANNEX

2075 142
#32

PQ
4511
.C6
1819

A LA VILLE D'AVIGNON.

A M.R LE COMTE DE CAMBIS,

MAIRE DE LA VILLE.

MONSIEUR LE COMTE,

UN ouvrage qui contient des notions historiques sur les événemens remarquables qui, dans le 14.e siècle, ont illustré l'enceinte des collines de Vaucluse et sa fontaine, m'a semblé ne devoir paraître que sous les auspices de la ville à qui appartiennent tous les monumens qui tiennent à son histoire locale. Sous ce rapport, la ville d'Avignon voudra bien recevoir l'hommage de mes travaux : la vie solitaire de Laure des Baux, de la maison d'Orange, la célébrité de cette vestale dans les collines de Vaucluse, par les écrits de Pétrarque, long-temps sacrifiés à l'histoire de madame de Sade d'Avignon, morte de la peste, méritaient de sortir d'un long oubli. L'histoire de Laure de Vaucluse, quoique bien distincte et séparée

de toute autre sous la plume du poëte toscan, mais oubliée ainsi que ses écrits, avait fait place aux doutes et aux incertitudes. Le projet de restituer à cette histoire, ses faits et ses vrais documens, m'a fait espérer de ce travail long et pénible, un but utile, sous les rapports les plus étendus. Je me suis persuadé que, fort de la vérité, qui serait utile à l'histoire de nos contrées, aux lettres et à la morale, je trouverais une véritable recommandation dans une carrière où tout autre intérêt resterait au-dessous de mes vues.

Je n'ai donc, monsieur le comte, d'autre ambition dans la publication de mon ouvrage, dont tout le mérite appartiendra à l'historien de Vaucluse, que celle de présenter des monumens inconnus, et bien faits pour remplir les vues de celui qui, les ayant recueillis, en fait l'honneur et la récompense de ses travaux.

Puissent, monsieur le comte, mes intentions être accueillies de la ville, et précéder l'ouvrage qui, paraissant sous ses auspices, m'obtiendra les suffrages que j'ambitionne le plus.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Comte
et Maire de la ville,
Votre très-humble serviteur.

COSTAING DE PUSIGNAN.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On a beaucoup écrit sur Pétrarque et sur sa poësie. Des commentaires, des mémoires, des imitations, et des discours académiques ont, pour ainsi dire, étendu la renommée de ce poëte. Les talens de l'imagination se sont donnés la main pour payer le tribut aux triomphes de l'imagination. Mais cet enthousiasme qui se nourrit et s'oublie dans les fictions, a laissé bien loin de nous les monumens de la véritable gloire de Pétrarque et le côté précieux de son histoire. Ses productions légères, que l'on a cru plus légères encore, eurent la préférence sur ses ouvrages latins. Le troubadour plus avide du luxe de l'esprit que des documens du philosophe, ne vit plus que Pétrarque le poëte.

Les sonnets de Pétrarque sont devenus la source dans laquelle chacun a puisé ce qui flattait son goût ou sa passion ; et les effets d'une touche légère, dans une langue extraordinairement loin de la nôtre, parurent

de la couleur des romans, et firent naître des doutes sur un amour que tous les poëtes n'honorent pas comme Pétrarque : on voulut enfin expliquer rigoureusement le cœur et la pensée du poëte, avant de concevoir son esprit, reproches que nous ont fait plusieurs savans interprètes de la langue de Pétrarque.

C'est en nous peignant le chantre de Vaucluse comme l'amant de Laure, que des auteurs, décolorant sa poësie, l'ont méconnu. Le nom d'amant tel qu'on l'entend dans notre langue, et surtout dans notre siècle, sera toujours un reproche que n'a pu mériter l'homme qui se montre constamment l'historien de l'austère vertu, et l'admirateur de l'héroïne de Vaucluse, dont il a immortalisé la piété dans ses écrits. C'est là en deux mots ce que Pétrarque nous apprend de Laure ; nous certifiant, dans son livre intitulé, *Secretum* : « qu'il avait cru s'honorer lui-même que de présenter dans ses sonnets comme dans ses poësies latines, les vertus d'une vierge illustre, qui fut la colonne de sagesse et l'ornement du désert de Vaucluse » ;

ce sont là ses expressions. Voilà ce que l'on verra dans cet ouvrage qui ne sera, d'un bout à l'autre, que la vie de Laure des Baux, ornée des descriptions des sites et monumens de la solitude de Vaucluse qui sont consignés dans les écrits de Pétrarque.

Plus de quinze auteurs étrangers, l'auteur des Mémoires, et l'abbé Roman, son abréviateur, ont été se perdre dans le cercle étroit d'une tradition confuse qui s'est formée à Avignon, l'an 1533, lors de l'ouverture du tombeau de madame de Sade aux Cordeliers. Cette tradition, inconnue auparavant comme on le prouvera, est par là même sans autorité; elle ne se soutient que sur un fait étranger à Laure de Pétrarque, au mépris et sur les ruines de l'édifice du chantre de Laure.

On peut donc demander sur quelle base est établi le systême d'une Laure, dont les écrivains traditionnaires ne connaissent ni l'âge de naissance, ni l'existence des parens; bien différente de Laure dont Pétrarque fait connaître la famille, le père, la sœur et les seigneurs ses parens, qui vivaient

à Vaucluse auprès d'elle, ce que l'on verra clairement dans le texte du poëte. Est-ce sur des sonnets expliqués ou imités avec prévention, dans le sens d'une tradition vulgaire, que le public peut asseoir son jugement sur l'histoire de Laure de Pétrarque?

Le traducteur, qui ne cherchera pas à faire, mais à rendre ce poëte dans ses écrits, trouvera toujours que nos imitations, ces productions maniérées par l'enthousiasme, ne tiennent qu'à une imagination passionnée, ordinairement plus voisine des fictions que de la vérité; qu'enfin ces édifices du moment ne reposent que sur de très-petits fragmens arrachés à l'ensemble du modèle; et que Pétrarque, mutilé, vu sous ces haillons, sous ces lambeaux arrachés à lui-même, n'est plus reconnaissable.

On ne peut s'y méprendre, ce n'est que sur quelques passages des écrits de ce poëte, isolés et séparés de leur ensemble, et par là même expliqués sans cohérence, que ces écrivains, toujours poëtes, et jamais historiens, se sont mis en opposition avec le texte consacré à l'histoire de Laure de Vaucluse.

Par une étrange servitude qui nuit beaucoup au progrès de la science, dès qu'il faut porter un jugement public sur des auteurs, ou sur des ouvrages d'esprit, on cherche à se rapprocher des idées reçues, toutes fausses ou peu probables qu'elles puissent paraître, et l'on devient lâchement circonspect. Car il faut avouer que si le respect que l'on doit au public nous portait à examiner plus sérieusement nos pensées, nos travaux, quand il faut les offrir à la société entière, la circonspection serait utile et juste. Mais comme elle ne tend pas à cette heureuse fin, et qu'elle se borne à l'opinion reçue, on se livre à cette courtisane qui ne veut que du monde; on se met à la suite du troupeau pour ne pas lutter contre les difficultés, ou pour ne pas blesser le parti du plus grand nombre.

C'est ainsi qu'abandonnant une sage indépendance de l'esprit qui rend laborieux, on se dispense d'être vrai, on aime mieux paraître instruit que de l'être en effet. C'est de cette manière que le parti de l'erreur se grossit tous les jours, et transmet à la science

le dogme de ses préjugés et le fanatisme de ses ténèbres.

Plein de ces réflexions, je n'ai dû m'occuper que du texte qui fait foi sur l'histoire de Laure, que Pétrarque a transmis à la postérité. Il a lui-même écrit sa vie depuis son enfance jusqu'à ses derniers jours. Ces différentes compositions sur son histoire et ses liaisons avec Laure de Vaucluse, forment plusieurs corps d'ouvrages séparés, mais tous sur le même sujet; il ne s'agissait donc que de les traduire, de les réunir dans un corps d'ouvrage, avec le texte de l'auteur: c'est le parti que j'ai pris, plutôt que de me condamner à louvoyer dans un océan de discussions et de préjugés.

Convaincu par une longue étude de ce poëte, que trop souvent ses traducteurs ont fait violence à ses pensées, ce ne sera point avec les idées d'astrologie que j'expliquerai ce qu'il entend par le laurier, le soleil et les étoiles, dont il fait si souvent retentir les noms. Il est évident, par les lettres de Pétrarque à Lelius, et au cardinal Colonne, contre l'astrologie qui était le défaut de son siècle;

siècle, qu'il a trop combattu lui-même cette superstition pour s'être servi dans ses vers du nom des astres sous les rapports de leur influence.

Si cette ressource a aidé l'impuissance de quelques traducteurs des 15.e et 16.e siècles, c'est aux dépens des pensées et de l'esprit du texte. On remarquera que Pétrarque ne parle du soleil et des étoiles que dans un sens figuré, qui présente Laure semblable à ces astres par sa vertu, et brillante par sa vie exemplaire d'une lumière divine. Ce sont là des allégories d'autant plus aisées à concevoir que l'étoile est le blason et l'attribut de la maison de Laure des Baux, comme le laurier l'unique emblême de son nom : on le verra dans la suite.

Pétrarque a eu soin de nous prévenir que « peu jaloux du suffrage des écrivains vulgaires, il n'écrivait pas pour eux ». C'est pourquoi ses pensées ont le plus souvent un sens profond et laconique qui échappera toujours aux yeux qui ne cherchent ordinairement que le mécanisme de la lettre. C'est de cette manière que, sans égard à la chaîne du sens

et des pensées de ce génie supérieur, on a morcelé son esprit et sa pensée, par des conceptions vagues et bannales, par des explications semblables à la définition burlesque du tombeau de Laure, par Benevenuto de Imola, dont on jugera dans la suite.

La manière dont Pétrarque a écrit sur Laure, dans un siècle superstitieux, attaché lui-même à la cour de Rome dont il avait à ménager l'esprit et la faveur, doivent suffire pour certifier que dans sa poësie, il ne s'est point permis un traité d'amour, tel qu'on le lit dans nos imitations. Pétrarque a donc été travesti.

Il serait difficile en effet de reconnaître au crayon hardi des écrivains de Laure, les traits d'une vierge modeste, contemplative, dont la vertu et la beauté n'avaient rien d'humain; expressions bien remarquables de ce poëte en mille endroits de ses écrits : ils nous ont peint la vertu de Laure et Pétrarque, mais avec quelles couleurs!

Faire une intrigue de roman du dévouement le plus vertueux, y prendre le langage de la passion, le délire d'un poëte aveugle qui

s'exalte sous le joug d'une femme mariée, mère de plusieurs enfans ; nous montrer un courtisan sans gloire, sans délicatesse sur le choix de son dévouement et de sa muse ; tel est jusqu'ici le tableau qu'ils nous présentent de Laure et de Pétrarque.

Quand on a lu Pétrarque, ce qu'il nous apprend lui-même de son éducation, de la sévérité de ses principes pendant sa jeunesse, peut-on le croire frappé d'aveuglement au point d'avoir pris pour sa muse une femme mariée, mère de famille, assujettie aux devoirs de son état ? Est-il probable qu'un homme de sens, et tant soit peu moral, ait écrit sur les débris de la mort six ans consécutifs, pour éterniser le souvenir d'une faiblesse pour celle qui n'existe plus ? Peut-on oublier que l'héroïsme de la vertu a seul le pouvoir de créer des impressions que la mort ne détruit pas ?

Si Pétrarque n'avait pas été mu par des souvenirs plus imposans, aurait-il pu, après la mort de Laure, nourrir aussi long-temps sa plume et sa pensée d'une mélancolie ordinairement aussi courte, aussi peu poë-

tique que l'est celle d'un courtisan séparé pour toujours de son objet ? Quelle gloire Pétrarque pouvait-il espérer dans son siècle ; quelle mesure gardait-il envers la société, en livrant au public des écrits sur une mère de famille qu'il condamnait pour toujours à la critique ?

C'est sous des couleurs aussi peu flatteuses, sous des titres aussi peu chevaleresques, aussi éloignés de l'esprit du poëte, que Suarès, l'auteur des Mémoires, et l'abbé Roman, nous peignent le héros et l'héroïne du 14.e siècle. Ce n'est pas, je le répète, sous la livrée du poëte amoureux que l'on reconnaîtra jamais Pétrarque, cet homme qui, jaloux de la considération publique, a dédié spécialement ses écrits à la postérité, avec la conviction d'avoir mérité son estime.

Le poëte toscan, bien loin de confondre, avec nos auteurs, l'héroïne du siècle avec l'héroïne de la vertu, ne représente Laure que comme une beauté constamment enfermée dans sa solitude de Vaucluse, avec ses parens, et y vivant d'une manière sainte et contemplative ; c'est ce qu'on verra dans sa

poësie latine. Je n'ai donc pu m'appuyer que sur le texte de Pétrarque.

Pour conserver aux lettres l'histoire de Laure des Baux, avec tout l'intérêt qu'elle présente dans les divers ouvrages latins et italiens de ce poëte, je me suis imposé la tâche, aussi complexe que laborieuse, de traduire ses poésies dans les deux langues, et de défricher les épines d'un terrain abandonné. La prose m'a paru la ressource la plus sûre pour conserver dans mes traductions, l'esprit, l'intention, et peut-être le style de l'auteur. On y trouvera quelques sonnets que j'ai traduits en vers français, quand j'ai pu y faire passer l'intention du texte.

Le mauvais état des éditions de Bâle, où les manuscrits de Pétrarque sont entièrement défigurés, m'ont fait recourir à celles de Venise de 1514, 1547, 1549. Ce sont les moins incorrectes d'après le manuscrit que je leur ai comparé. Je n'ai point négligé de consulter les ouvrages des savans de la France et de l'Italie, dont les lumières m'ont beaucoup servi. Parmi le grand nombre des écrivains recommandables que j'ai eu sous les

yeux, j'ai distingué M. le baron de Bimard de la Bastie, ancien membre de l'académie des inscriptions, long-temps en correspondance avec M. Muratori, et le savant marquis de Maffey. Cet écrivain de nos contrées, dans ses mémoires sur Pétrarque insérés dans la collection de l'académie des inscriptions, a hautement déclaré, d'après le texte du poëte, que Laure de Pétrarque n'est point Laure d'Avignon. Ses mémoires furent accueillis par tous les savans; l'Italie entière y applaudit. Je m'estime heureux de rappeler les services rendus aux lettres par cet estimable auteur, et d'avoir à m'étayer quelquefois de ses observations dans le cours de mes travaux et de mes découvertes.

Pour mon style, et la manière d'énoncer mes réflexions sur les auteurs avec une sorte d'indépendance, on voudra bien les pardonner, et n'y voir que la franchise de l'historien contre le préjugé. La vérité ne prescrit point; la dire est souvent un crime. Mais selon la pensée d'un auteur estimable, en caressant l'esprit du siècle, qui a établi des convenances plus rigoureuses que celles de

la raison, on risque trop souvent d'y sacrifier une partie de la vérité en ménagemens pour la vérité. Il me sera donc permis de dire que les deux derniers écrivains de Pétrarque, bien loin d'avoir conservé l'esprit du poëte dans leurs imitations, se sont plus occupés à faire Pétrarque qu'à le rendre lui-même dans les sonnets qu'ils ont traduits. Cet aveu n'ôtera rien à leur mérite dans la carrière des lettres.

La poësie italienne de Pétrarque est trop pleine de détails et de finesses pour qu'on puisse la rendre en poësie dans une autre langue. C'est le sentiment de tous les savans qui connaissent la langue de Pétrarque. Les vers de ce poëte, ont un caractère particulier de simplesse et d'aménité qui est à lui. Ses couleurs sont vives, mais pures. Sa plume ne distille pas ces brillantes rêveries, colorées d'une teinte propre à séduire. Ses fleurs ne sont point celles que l'école d'Anacréon prodigue à un amour né de l'erreur. Si elles brillent autant, elles sont aussi la plus parfaite censure du talent qui s'oublie. Il ne trouve le charme de sa

poësie que dans le vrai, dans la noble contenance de la muse qui l'inspire. On le voit toujours accompagner la beauté de ses pensées de cette demi-teinte morale qui tient à son éducation, et qui a constamment échappé à ses imitateurs.

Attentifs à ces bornes de convenance, qui séparent le vice de l'amabilité, il a prouvé que le domaine de l'esprit tient à celui d'un cœur droit, et qu'un génie étendu n'a jamais besoin d'aduler le vice, de peindre la passion.

Pour donner une idée de la sévérité de la plume de Pétrarque dans ses poësies sur Laure, et combien ses pensées y sont châtiées, je placerai ici les suffrages que leur accordent les ecclésiastiques distingués de l'Italie. « Pétrarque, en chantant Laure (dit l'abbé Crescimbeni) a su joindre une quatrième Grâce aux trois autres : l'honnêteté; aucun poëte ne l'imite sur ce point ».

Monsieur Muratori, prévôt de Sainte-Marie, homme grave, dit : « qu'on ne peut faire parler son cœur avec autant de sagesse et de retenue ».

Louis Beccadelli, archevêque de Raguse,

qui a fait une vie de Pétrarque estimée, dit : « ce poëte n'est point un écrivain dont l'amour soit suspect, il ne dit rien qui puisse ressembler à la passion. Son amour était chaste et grave, on ne peut en douter. Il apprit aux muses toscanes à chanter un amour qui a le front et le langage de la vertu, ce qu'aucun poëte n'avait fait avant lui dans aucune langue. La vierge la plus scrupuleuse peut le lire ».

Le cardinal Bellarmin, homme rigide et d'une morale sévère, a donné à Pétrarque une place dans son traité des écrivains ecclésiastiques, vu la sagesse et la morale de ses écrits. Il dit de lui que « s'il a chanté Laure par de très-beaux vers dans sa jeunesse, il a aussi mené une vie chrétienne. Il a fait (ajoute-t-il) des ouvrages pleins de sagesse. Il est mort saintement ».

Philippe Villani, son contemporain, dit : « que Pétrarque a autant contribué par ses exemples que par ses leçons, à arrêter les désordres d'un siècle superstitieux, le plus bouleversé qu'il y eût jamais ; qu'il est le Socrate moderne, un modèle classique, et

le restaurateur des lettres dans les deux langues ».

Boccace, autre contemporain du poëte, nous apprend que « Pétrarque fut moral jusque dans ses récréations. Il a (dit-il) passé sa vie dans le célibat, y ayant toujours été un exemple d'honnêteté et de pudeur. Ennemi déclaré du mensonge, il détestait tous les vices, cultivait toutes les vertus. Il était si doux, si pieux, qu'on l'appelait communément l'homme pur, l'homme vierge, *parthenias alter* ». Il dit encore de lui ces paroles remarquables : « c'est mon maître, François Pétrarque, qui m'a détaché des plaisirs du monde, et qui, élevant ma pensée vers le ciel, a donné une meilleure direction à mes goûts, à mes écrits (1) ».

Des suffrages aussi solides sur les écrits et sur les mœurs du poëte toscan, disent mieux que je ne saurais le faire, ce qu'il faut penser du caractère que nous donnons à Pétrarque dans nos écrits. A une époque bien plus reculée, les premiers commenta-

(1) Boccac. litt. 6.ª super verbum philotropos.

teurs de sa poésie n'ont vu dans ses sonnets que « l'histoire d'une vierge pénitente, enfermée dans les collines, dont Pétrarque avait chanté la piété et la beauté tout ensemble ». Mais (dit-on) les commentaires du 15.e siècle sont suspects. Venons au 16.e siècle. On y fait les mêmes aveux : Laure est un modèle de sainteté, mais ses écrivains diffus et difficiles à suivre dans leurs commentaires. Un auteur français les appelle l'ouvrage des pédans. L'abbé Crescimbeni dit qu'ils sont aussi barbares pour le langage que curieux par les sens étranges qu'ils donnent aux vers de Pétrarque. (1). Après la renaissance des lettres, la poësie de Pétrarque produit l'enchantement ; mais l'histoire de Laure devient le problême des gens d'esprit. Déchirée par les uns, reconnue par les autres, les passions seules triomphent dans cette lutte. La guerre des opinions commence, on y sacrifie jusqu'aux écrits du chantre de Laure ;

---

(1) Commenti per vero quanto barbari, nella locuzione, tanto curiosi per le strane interpretazioni che vi si leggono. *Cresc. in. Pretr.*

les doutes succèdent, et la tradition d'une Laure d'Avignon, sa rencontre à Sainte-Claire, s'établissent. Tels sont les résultats d'une ténébreuse controverse, et le dernier état de langueur où je trouve la vérité que Pétrarque a solennellement manifesté lui-même à ses lecteurs. On ne s'étonnera donc point si, à travers le choc des opinions, la lumière qui en découle ordinairement m'a donné le conseil de n'avoir en vue que la traduction des divers écrits que Pétrarque a composés sur l'histoire de Laure et la sienne; persuadé que ce moyen, joint à une étude longue et assidue de tous ses écrits, seront le vrai garant de mes travaux, après avoir été celui de ma propre conviction.

LA

LA MUSE
DE PÉTRARQUE
DANS
LES COLLINES DE VAUCLUSE.

CHAPITRE PREMIER.

De Pétrarque, et des usages de son siècle.

PÉTRARQUE, enveloppé presque en naissant dans les divisions intestines de la Toscane entre les Guelfes et les Gibelins, vint à Avignon partager l'exil de sa famille, et trouva dans cette contrée une terre hospitalière. Né avec un esprit heureux et un goût décidé pour l'étude des sciences, il se fit bientôt remarquer par la beauté de son génie et ses grands talens pour la poësie. Accueilli à Avignon, dans une cour amie des lettres, il y trouva plus d'un Mécène qui se disputaient à l'envi le mérite de lui être favorable.

Ce fut sous les auspices de ce gouvernement paternel que Pétrarque commença sa carrière, donna l'essort à son génie, et devint

bientôt le flambeau du siècle, l'ornement et le défenseur de l'église de Rome.

Le cardinal Collonne, l'un des premiers princes romains, s'attacha au jeune poëte, le logea chez lui à Avignon, et lui prodigua toute sorte d'encouragemens et de faveurs. C'est ce qu'il nous apprend lui-même en payant le tribut de sa reconnaissance envers cet auguste prince.

Pétrarque ne demeura à Avignon que jusqu'à l'âge de 22 ans. Ses penchans pour la retraite, la morale et l'étude, joints à ses dégoûts pour cette ville, dont il avoue n'avoir pu souffrir le mauvais esprit, l'obligèrent à se retirer à Vaucluse. Il disait d'Avignon : « *reliquiæ mortis hìc habitant* ». (*Lib. secretum*, *colloq.* 3).

Pétrarque possédait à Vaucluse un petit domaine au bord de la fontaine; sa mère Electe, qui l'avait acheté quelque temps avant sa mort, y avait passé plusieurs étés. Ayant depuis long-temps le projet de s'y retirer, il fut y séjourner, sortant alors de ses dernières études de droit. Ce fut là l'époque où, parcourant les collines du vallon de Galas, il trouva, dans la rencontre de Laure, l'occasion de signaler son génie et sa vertu.

Cet événement, qu'il nous assure avoir été

son premier pas vers la gloire, en célébrant dans ses vers cette héroïne vertueuse, est en effet l'endroit de sa vie le plus intéressant. Vit-on jamais un jeune poëte, à l'âge de 22 ans, livré à lui-même par la mort récente de ses parens, se sentant pris du côté du cœur, et trop sensible à une première impression, chercher à se guérir, prendre la fuite, se reprocher enfin à l'âge de 49 ans, d'avoir écouté son cœur en chantant la vertu et la beauté de Laure, parce qu'il croit que les vrais principes le lui défendent. Tel est en deux mots le précis de la jeunesse de Pétrarque, ce qu'il nous montrera lui-même dans ses sonnets et ses autres écrits : tel est le fond de son caractère et la mesure de ce qu'il faut attendre de lui dans un âge plus avancé. C'est sous ce double rapport que Pétrarque se présente lui-même au jugement de la postérité.

Des biographes qui n'ont suivi Pétrarque ni dans ses écrits ni dans les usages de son siècle, ont laissé croire qu'il était prêtre, ou engagé dans les ordres sacrés, tandis qu'il ne fut jamais qu'un simple laïque au rang des clercs qui, dans le 14.e siècle, possédaient des bénéfices à titre de pauvreté, qui n'exigeaient que la prière et le célibat. C'est

de cette manière qu'il fut fait chanoine de Padoue à l'âge de 33 ans, ensuite archidiacre honoraire de l'église de Parme, sous le titre de *archidiaconus clericus*, dignités purement extérieures et libres, qui n'empêchaient pas de se marier en renonçant aux bénéfices attachés au rit de cette ancienne discipline. On nommait un archidiacre honoraire pour aider l'archidiacre d'office. C'est pourquoi on trouve plusieurs lettres de Pétrarque signées *archidiaconus inutilis*.

Le jeune Pétrarque, après avoir vu Laure à Vaucluse, fit aussitôt éclater son enthousiasme pour la beauté solitaire de ce désert. Sa lyre retentit dans les collines où il préparait son domicile; il chanta Laure, il en fit sa muse favorite, mais dans les bornes d'une rare circonspection, avec le ton d'un esprit bien fait et ami de l'honneur.

On a cru cependant que c'était manquer d'égards envers Laure que de publier dans des vers, un hommage toujours suspect, quand il suppose des liaisons étroites. Ce reproche est sévère, mais il n'est pas fondé si l'on rend justice à la manière et au genre de ses compositions, qui ne sont que des éloges de la vertu de Laure, et les triomphes de son propre cœur. D'ailleurs, si l'on examine le caraç-

tère des poësies de Pétrarque, on reconnaîtra qu'elles portent le sceau de la langue chevaleresque, et de cette franche politesse qui formait la morale publique d'un siècle religieux. L'hommage que l'on rendait au sexe, n'était point alors un tribut suspect, un calcul de libertinage, mais un témoignage honnête, une noble émulation qui remuait les cœurs, et les portait aux plus hautes vertus pour aspirer à la gloire d'être favorablement remarqué. Un civisme d'honneur était le mot de la patrie, il se répandait dans le public par l'exemple des chevaliers ; ils ne se distinguaient eux-mêmes dans les tournois que pour mériter les suffrages du public éclairé. Le poëte le plus modeste nommait dans ses vers l'héroïne qui lui servait de muse, et la personne chantée ne rougissait pas d'être l'objet d'un dévouement honorable, et d'y répondre.

L'auteur des Mémoires qui, contre l'évidence du texte, a voulu placer dans sa famille la belle Laure de Vaucluse, et en faire une femme mariée, a cru pouvoir s'en rapporter à l'expression de *madonna*, dont le poëte se sert souvent en parlant de Laure. Il savait cependant que le titre de dame, bien-loin d'appartenir toujours à une personne mariée,

était bien plus ordinairement celui des jeunes personnes de naissance destinées à l'état du mariage, ou demeurant dans l'état de virginité.

On sait que la dame que le cavalier conduisait dans les tournois, était toujours une jeune vierge à laquelle il voulait unir sa destinée. On distinguait les dames mariées par le nom de dame d'épée.

C'est selon les usages de ce temps que notre poëte donne le nom de dame à une vierge illustre qu'il avait choisi pour sa muse et la dame d'éloge à laquelle il consacra ses talens.

On donnait encore le nom de dame d'amour à une jeune personne noble et vertueuse, pour dire qu'elle était sur les rangs pour devenir épouse. Il y avait des tribunaux d'amour où les dames d'épée s'occupaient des décisions relatives à l'honneur des mariages, et à en juger les différens. Telle était la simplicité de ces siècles chevaleresques où la politesse n'était point dans les mots, mais dans les cœurs, n'en déplaise à des écrivains prévenus.

En remontant aux premières époques de la chevalerie française, on voit le mot amour, divinisé et proclamé pour ainsi dire dans tou-

tes les bouches. Devenu la devise des chevaliers, il fut le cri de la gloire, le signe de l'obligeance et de dévouement aux actes publics de vertu. Cet amour, si long-temps honoré par les chevaliers, et si souvent mal entendu dans les siècles où il n'a plus existé, eut la plus noble origine ; il était compris dans les vœux que faisaient les premiers chevaliers du Temple, et les chevaliers de Rhodes. La formule portait : *religio*, *fides*, *charitas* : religion, foi et charité. La même promesse, quoiqu'en termes différens, fut faite à l'autel par les parrains et marraines du futur chevalier français. Selon Froissard, on promettait pour lui, religion, fidélité et amour; ce qui revient à la première formule. Le chevalier ne promettait donc qu'un amour religieux, utile à la foi, et digne du serment qu'on faisait pour lui à l'autel.

Autant cet amour de devoir était noble et bien entendu, autant il est devenu inconcevable et suspect chez des peuples qu'une extrême civilisation décompose, et qui n'offrent plus à l'amour qu'une chanson ou les hochets du vice.

Pétrarque qui a écrit dans le sens de cette ancienne chevalerie, connue de son temps, ne se sert dans ses vers du mot *amour*, que

dans cette noble acception que les poëtes les plus discrets ne connaissent plus. Il ne donne le nom d'amour qu'à la beauté qui mérite son estime. Ce n'est jamais un attachement matériel qu'il nomme amour, mais l'amitié et le respect qu'inspire la vertu.

Après ces observations nécessaires sur les usages du siècle où Pétrarque a écrit, il ne sera pas moins à propos de faire connaître dans quelle famille le nom de Laure a pris son origine, et en quel temps ce nom a commencé à être connu dans l'histoire.

On trouve dans l'histoire de Provence, qu'un siècle avant qu'il exista une dame de Sade d'Avignon, nommée Laure, le nom de Laure fleurissait dans l'illustre maison des Adhemar, qui a fourni les comtes de Grignan et les princes d'Orange. Les annales de Bourgogne, par Paradin, parlent d'une Laure Adhemar qui épousa le comte Jean de Bourgogne, en 1270. Une seconde Laure Adhemar, fille d'Aimar, baron de Grignan, épousa Raimond des Baux, en février 1274. Une troisième Laure Adhemar fut religieuse à l'abbaye de Saint-Pont, au diocèse de Marseille, en 1276. Une quatrième Laure Adhemar fut religieuse à

l'abbaye du Bouchet, au Comté-Venaissin, en 1282 (1). La cinquième Laure, par ordre des temps, est Laure des Baux, de Vaucluse, vierge illustre que Pétrarque nous apprendra être née l'an 1305, des seigneurs qui ont gouverné la seigneurie et principauté de Vaucluse, dans le 14.e siècle.

On voit clairement, par les différentes personnes nommées Laure, qui ont les premières commencé à porter ce nom dès le 13.e siècle, dans l'ancienne maison des Adhemar et des Baux, que Laure de Pétrarque ne peut appartenir qu'à cette illustre maison, qui fleurissait du temps où le chantre de Laure a écrit. Il n'est pas permis d'en douter d'après la manière dont il s'exprime au prologue de son livre des colloques. Il y rappelle « qu'ayant vu Laure pour la première fois, il fut si ravi de ses manières, de sa noble contenance et de sa céleste beauté, qu'il s'écria comme Virgile : ô vierge, combien je me ressouviendrai de vous ! Il ajoute que cette vierge était de son temps des plus illus-

(1) Archives de Carpentras, sur la maison Adhemar, de Cavaillon. Nobiliaire de Provence et de la principauté d'Orange, au titre Adhemar.

tres par son nom, et des plus connues par l'antiquité de sa race (1).

D'après ce texte, il est bien certain que Pétrarque n'a pu connaître une dame de Sade, mariée, ni sa famille, dont le nom et le sang, bien-loin d'être antiques au temps où ce poëte écrivait, n'ont commencé à être connus dans l'histoire qu'à la fin du 14.e siècle, bien après la mort de Laure et de Pétrarque. La preuve en existe dans la généalogie de cette maison. Cette simple observation sur le texte de Pétrarque suffira pour nous autoriser à chercher Laure dans la race des Adhemar et des Baux, puisque cette maison, la plus antique et la plus illustre de nos contrées, au temps où vivait Pétrarque, est la seule où l'on puisse trouver la célèbre vierge, dont le poëte nous fait expressément remarquer l'illustration du nom, et l'antiquité de la race.

---

(1) O quam te memorem virgo!
(*colloq. liber. secretum.*)
. . . . . Virgo clarissima
Ex virtute, suis et sanguine nota vetusto.
(*ad Cardin. Colonnam. epist.*)

CHAPITRE II.

Du nom de Laure, de celui de sa famille. Origine de ce nom.

Le nom de Laure, sorti comme je l'ai dit, de la maison des Adhemar qui, la première, l'a consacré dans sa race, a une étymologie qui fera mieux connaître de quelle Laure Pétrarque a voulu nous parler dans ses écrits.

Les Adhemar et les Baux qui ont successivement donné le nom de Laure aux dames issues de leur race, ont renfermé dans ce même nom le titre de leur puissance.

Le nom Laure, par une signification parlante, désigne un laurier à pomme d'or. C'est pourquoi ce poëte, écrivain très-exact, ne rend ordinairement, ni en latin, ni en italien, le nom Laure par celui de *Laura*, mais par celui de *Laurea*, *Laurus* et *Alloro*, noms de plusieurs sortes d'arbres nommés lauriers; et pour qu'on ne se trompe point sur le choix du mot, il nous prévient que Laure, ce laurier dont il parle si souvent, est un laurier particulier qui porte des fruits dorés et odoriférans, *laurus aurea*, ou *laurea*. Telle

est en deux mots l'explication qu'il donne de ce laurier que nous nommons oranger.

C'est donc parce que Laure est de la maison d'Orange, que le nom de laurier se trouve si souvent employé dans les portraits qu'il fait de Laure; c'est avec d'autant plus de raison, que les Grecs et les anciens Latins ne donnèrent pas d'autre nom que celui de laurier, à l'arbre qui produit l'orange, pour le distinguer du citronnier, nommé *citrus*. Très-certainement dans la bonne latinité, *laurus* est le vrai nom de l'oranger; c'est celui que Virgile lui a conservé dans ses Géorgiques. Il nous apprend que « le laurier orange s'élevait à une très-grande hauteur chez les Mèdes. Il nomme son fruit, pomme heureuse : *malum felix* ».

Laurus erat folia haud ullis labentia ventis.
(*Georgi. lib.* 2).

L'oranger est donc l'arbre d'où Laure tire son nom. Ulisse Aldrovande nous en a conservé une preuve dans son histoire naturelle. En parcourant sa longue série sur les différentes epèces d'orangers, on trouve dans les rangs, l'oranger de dame Laure. *Citrus dominæ Lauræ*. Cette particularité annonce bien que l'oranger était consacré dans la maison

maison des seigneurs d'où Laure descend.

Le texte de Pétrarque est aussi formel ; il va nous apprendre que ce laurier, dont il chante les vertus, est l'oranger et Laure tout ensemble ; et que cette dénomination, bien-loin d'être un jeu de mots, comme on pourrait le croire, est le véritable nom d'une vierge née dans l'illustre et antique race de la maison d'Orange. Voici l'explication de Pétrarque dans un sonnet composé après la mort de Laure.

« Cet arbre (dit-il), ce doux laurier qui est le mien, est celui qui porte la couleur dorée de l'Orient et l'odeur de ses parfums, dans ses fruits, dans ses fleurs, dans ses feuilles ; c'est celui dont la pomme a le prix de l'excellence sur toutes les autres. Telle est cette douce Laure, en qui habitait constamment toute beauté, toutes vertus les plus ferventes (1) ».

---

(1) Quel che d'odore e di color vincea
L'odorifero e lucido oriente,
Frutto, fiore, arbor e frondi ond'l pomente
D'ogni vera eccellenza, il preggio avea ;
Dolce mia Laura, ov' abitar solea
Ogni bellezza, ogni virtute ardente.

(*Sonett.* 293).

Pétrarque ne laisse rien à désirer dans cette définition de l'oranger et du nom de Laure. Il nous apprend ingénieusement que Laure porte dans son nom la preuve certaine qu'elle appartient à l'illustre maison d'Orange, dont le premier attribut d'honneur a été une orange; c'est ce que l'on verra mieux dans la suite.

On ne peut plus douter que Laure de Pétrarque ne soit le laurier orange dont ce poëte nous a conservé l'explication : il va en apporter de nouvelles preuves, en nous apprenant quel a été le premier prince du nom Orange, qui a fondé la ville de ce nom, dans les voisinages de Vaucluse. Ce texte est d'autant plus précieux qu'il fournit des monumens à l'histoire de cette principauté. Je les trouve dans la X.e églogue, composée sur la mort de Laure, et intitulée : L'oranger qui se meurt, *Laurea occidens.*

« A une distance de la Sorgue, et dans une principauté qui s'est élevée en deçà du fleuve, Rutilus, l'un des princes entre les Bactres, fut celui qui y cultiva le champ divin; il y forma les premiers sillons d'une terre inculte. Là, ce premier prince prudent, cette étoile d'orange, s'efforçait à vaincre la glèbe de cette contrée, avec les armes de la force. La terre était sauvage,

les plantes vénéneuses ; on ne voyait l'orange nulle part. Le lierre et le myrte verdoyant ne s'élevaient point, et la gloire du sanctuaire ne faisait point l'ambition des muses (1 ».

L'historien de Vaucluse et d'Orange nous présente ici la fondation du christianisme dans les contrées voisines de la Sorgue, et en-deçà du fleuve du Rhône. Il nous apprend que cette principauté a été fondée et défrichée du paganisme par Rutilus, l'un des princes Gothis, de la maison des Bactres, qui régnaient en Catalogne. On sait que lors de l'invasion de l'Espagne par les Goths, une famille Bactre, ou Balthe, a régné non-seulement en Espagne, mais dans l'Aquitaine et en Provence, comme on le lit dans Jornandès et dans Procope.

Rutilus, l'un des princes Bactres, dont

---

(1) Longe ibi transfluvium, ad regnum inter Bactra subortum.
Unus erat Rutilus, divini ruris arator
Qui segnem sacro sulcabat vomere campum.
Hic comes, et prudens et sedulus aster arasi
Certabat rigido, glebas convellere rastro.
Terra fera infestique botres, et laurea nusquam.
Non hæderæ, aut myrtus viridis, non gloria sacri
in studium musæ. . . . . .
(X.ª *ecloga. ms.*)

Barcelone a pris le nom Barcha, vint de l'Aquitaine porter l'évangile sur les rivages du Rhône ; et dans sa principauté, l'orange et l'étoile. Ce trait d'histoire ne permet pas de douter que Rutilus, ce prince Bactre, n'ait été le premier Adhemar qui a gouverné cette contrée. Les noms *d'Aureasis* et *Arasis aster*, que le poëte donnera plus d'une fois à ce fondateur, prouvent qu'il portait déjà l'étoile et l'orange, qui faisaient l'attribut particulier des princes Bactres d'Aquitaine, vers l'an 414. Ceci se trouve confirmé par d'anciens sceaux en bronze du VI.e siècle, où les Adhemar portent l'étoile à huit rayons et la pomme d'or.

D'après un manuscrit de M. de Ruffi, sur les comtes de Provence, il m'a paru que ce qui avait donné lieu à la maison des Adhemar d'Aquitaine, de prendre la distinction de l'étoile et de l'orange, est une ancienne tradition qui supposait que les rois d'Orient, conduits par l'étoile, avaient offert au Messie, outre leurs présens, des pommes d'orange, comme l'emblême du nouveau fruit de vie promis aux hommes (1). C'est d'après cette

(1) Cecidit homo per cibum ligni mortiferi ; relevatus est per cibum ligni vitalis. (*Hom. urbani. II*.)

antique tradition, que les Adhemar et les Baux ont pris pour leur attribut d'honneur, l'étoile et l'orange.

Ce n'est qu'après l'extinction des Adhemar que la maison des Baux a porté l'étoile, en qualité de successeurs à la principauté d'Orange. Ces seigneurs portaient auparavant de gueules au léopard, et un cavalier tenant en main une épée : le cornet a été bien plus long-temps leur distinction particulière. On trouve encore des sceaux antiques des Adhemar portant l'étoile à huit rayons, trois fleurs d'orange et leur fruit acosté d'un lion.

Le nom *Rutilus* est parlant, il appartient à celui qui porte la couleur orange. *Rutilus*, c'est-à-dire, de la couleur d'or, d'où est venu le nom *Aurosia*, *Aureasis*, orange, pomme aurore. Il est donc bien certain que Rutilus Aurose est le premier qui a donné le nom à la ville et à la principauté d'Orange. Le sentiment de Pétrarque mérite d'autant plus de confiance que plusieurs historiens sont convenus que du temps des Romains, le nom Orange n'était pas celui de la ville, qui n'existait pas dans la plaine où elle a été bâtie après eux. Tous les édifices, logemens de guerre, fortifications, cir-

ques et amphithéâtres qu'ils y possédaient, ne sont connus dans l'histoire que sous le nom générique de *Colonia Julia secundanorum.* On ne peut avoir là-dessus un sentiment plus raisonnable que celui de Pétrarque.

Il était réservé à des siècles religieux et à la gloire des plus illustres maisons de France, après les lis, de voir briller l'étoile et l'orange dans la race des Adhemar et des Baux, qui ont laissé dans la Provence et le Comtat tant de monumens de leur piété et de leur grandeur. Le poëte va nous en fournir une nouvelle preuve dans l'offrande des pommes d'orange qui fut faite à Vaucluse, dans la chapelle de Saumane, par la mère de Guillaume-au-Cornet, prince d'Aquitaine et d'Orange.

CHAPITRE III.

Description de la chapelle, de l'offrande faite dans ce lieu, de la forêt et de la citadelle de Saumane.

Le poëte, après nous avoir rappelé que l'oranger, le myrte et la gloire du sanctuaire ne s'étaient point encore propagés

nulle part, arrive à l'établissement de la première chapelle bâtie à Vaucluse, sur le rocher de Saumane, dans le VI.e siècle; c'est la suite du texte précédent.

« On vit bientôt (dit notre poëte) s'élever derrière les collines de la fontaine, une chapelle sainte, et une citadelle qui dominent; c'est là que se plaisent la verdure de l'olivier et la forêt de chênes qui l'entourent. Ce fut là qu'une dame de la tige et du sang des rois, porta la pomme orange. Ce fut cette illustre mère de famille qui, pleine de joie de voir la retraite des ennemis (Sarrasins), porta dans le temple de Veran son offrande de pommes d'orange, dans des corbeilles d'osier. Je raconte ici des choses mémorables dont je suis sûr, car j'ai vu dans ce lieu-même le poëme et le seigneur qui a chanté notre espagnole triomphante avec la voix du lion et du taureau (1) ».

---

(1) . . . . . Mox area sacra.
Fontis retro arxque alta domant : hùc prinea lætat
Sylva virens dulcesque oleæ : gremioque deorum
Clara ferens roseum pomum stat laurea virga. (*ms.*)
Hæc matrona fuit hostis quæ læta remoti,
Viminеis calathis templo, aurea poma sacravit.
Mira loquar supra fidens, sic carmina vidi,

On remarquera, par les descriptions de Pétrarque, que les montagnes de Vaucluse faisaient partie de la propriété des princes d'Orange, depuis l'époque où le christianisme y fut apporté par Rutilus Adhemar. C'est sur la colline la plus élevée, et derrière la fontaine que le chantre de Vaucluse nous fait apercevoir la première chapelle bâtie dans ce diocèse, dans le VI.e siècle. Il nous peint cette forêt de chênes, ces oliviers qui l'entourent encore aujourd'hui et sont la seule ressource des âpres collines de Saumane.

Une illustre mère de famille espagnole, née du sang des rois, noble tige du *laurier orange*, selon l'expression du poëte ; offre dans le temple les pommes d'orange, à l'époque où les barbares se retirent de Vaucluse, à la fin du VIII.e siècle. Pétrarque désigne bien ici cette illustre princesse qui, issue en effet du sang des rois, était fille de Charles Martel et mère de Guillaume-au-Cornet, selon le savant Mabillon. Pétrarque, qui la nomme ailleurs *matrona sibili*, la dame au cornet, au cor-de-chasse, achève ce récit en nous montrant le prince d'A-

---

Et dominum pariter qui æquâ bovis atque leonis
Hispanam nostram modulatur voce juvantem. (X.a).

quitaine et d'Orange, son fils, victorieux des Sarrasins sous les murs de la chapelle de Saumane. Il est évident que le prince Guillaume portait déjà le nom Orange des Adhemar d'Aquitaine, quand, après sa victoire sur les Sarrasins, Charlemagne lui donna les terres de la principauté, à laquelle il fit prendre son nom Orange.

Les lieux escarpés de Saumane, la chapelle qui se présente sur un sommet élevé, se trouvent dépeints dans la lettre de Pétrarque à son ami Philippe de Cabassole, premier pasteur de ce lieu. Le récit, qu'il en fait dans son traité de la vie solitaire, est inséparable de l'histoire de Vaucluse et de Laure : j'en donne ici la traduction, comme suite de ce qui vient d'être dit.

« Il vous est présent ce souverain des fontaines de la Sorgue, au murmure de laquelle je vous écris mes pensées. Il vous est présent ce réfuge éloigné de tout concours (2), environné de montagnes, et justement nom-

---

(1) Adest tibi tuus Sorgiæ rex fontium ad cujus tibi murmur hæc scribo.....

Quærens locum pacis hic demum substitit, pulso que hinc dracone terribili, sanctam ac solitariam vitam duxit his in locis, quibus nomen Summatûs dic-

mé Vaucluse *vallis clusa*, où Veran, votre prédécesseur dans l'épiscopat, à des époques où il était plus onéreux qu'aujourd'hui, demeura confesseur du Christ, je ne sais combien d'années. Cherchant un lieu de paix, il le trouva dans ce désert. Après en avoir chassé le monstre du paganisme par le signe de la rédemption, il mena une vie sainte et solitaire dans ces lieux, nommés Saumane, situés dans les détours scabreux d'une âpre solitude. Le temple de ce lieu, placé sur l'extrémité de la montagne, bien-loin d'avoir cessé d'exister, a été agrandi. Il semble n'avoir été placé sur cette cime que pour se graver plus profondément dans le souvenir (je ne dis pas du vôtre, où cette petite chapelle est chaque jour présente aux

---

tum, inter fragosæ solitudinis ambitus. Cujus limen non præteritum, sed dilatatum, et ita in extremo positum montis, ut tenacius hæreret memoriæ (non tam tuæ ubi illius arculi commemoratio quotidiana non sinit, præsens semper fanum sub oculis fidei tuæ; testis, in quo pretiosi sancti viri reliquiis exornandis omne tuum studium, omnes opes, ut dici solet ventre fraudato; omne denique quod tibi usquam erat argentum, atque aurum vir optime contulisti) quam cæterorum qui fortassis hæc legent. (*de vita solitaria. lib.* 2. *sect.* X. *cap.* 2).

veux de votre foi, ainsi que les précieuses reliques de ce saint que vous ne cessez d'orner de tout l'or et l'argent que vous arrachez à vos besoins les plus pressans, homme excellent, j'en suis témoin), mais pour que ce saint lieu ne soit point en oubli auprès de ceux qui, venant après vous, liront peut-être ce que j'écris ici.

» Oui, c'est dans ce séjour, dans cette terre vaincue par ses travaux et acquise au Christ, qu'il a voulu ériger un temple à la Vierge sur cette cime. Il le fit construire peu grand, mais beau et solide. Il en fit ouvrir les avenues et creuser les fondemens sur le rocher le plus dur, ouvrage immense et d'un travail précieux. Il eut aussi au bas du rivage une cellule (où est aujourd'hui son tombeau). C'est là, qu'avec de l'eau de la Sorgue et un jardin, il vécut content et riche dans le Christ. Appelé à la vie il mourut, ayant laissé ses derniers soupirs loin de sa solitude ; il voulut comme vous le savez être enseveli et transporté dans sa cellule au bord du rivage, et où l'on reposa son tombeau. C'en est assez pour aujourd'hui, je vous parlerai une autrefois de la prospérité de vos travaux ».

On ne pouvait présenter sous un jour plus

favorable les vertus d'un cardinal, évêque de cette contrée, la solitude d'un grand personnage, la sainteté de sa vie et la chapelle par lui érigée à la Vierge, sur le sommet des collines de Saumane.

Le nom de *Véran*, *Veranus*, *Verendus*, que Pétrarque donne à ce premier fondateur du christianisme à Vaucluse, n'est qu'un nom religieux accordé à la vertu, dans des siècles où les plus grands personnages étaient moins connus par des noms de maison que par des expressions de respect.

S.t Veran, que Pétrarque qualifie du nom de souverain des sources de la Sorgue, était de la maison des Adhemar, qui ont régné dans l'Aquitaine. Fantoni, et Saussay dans son martyrologe gallican, nous apprennent que « saint Veran naquit dans l'Aquitaine, d'une famille illustre, l'an 540. Nommé évêque de Cavaillon, par le consentement du roi et du peuple, il se trouva au second concile de Macon, l'an 589, après avoir été avec Artenius, évêque de Sens, nommé ambassadeur de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, auprès du roi Clotaire II, l'an 586. L'an 587, il leva sur les fonts sacrés Théodoric, dit Thierri II, roi de Bourgogne et d'Aquitaine, aïeul du duc d'Aquitaine Guillaume-au-Cornet. »

On

On ne peut donc voir dans saint Veran de Vaucluse, qu'un prince des Adhemar d'Aquitaine, qui a joui de la plus haute considération parmi les rois et les princes de son temps. Les détails précieux que vient de nous donner Pétrarque, s'accordent très-bien avec l'histoire pour nous certifier que saint Veran, l'illustre mère espagnole retirée à Vaucluse, qui se signale par son offrande des pommes d'orange, en même temps que Guillaume d'Aquitaine par sa victoire sur les Sarrasins, appartiennent tous les trois à la même maison des Adhemar d'Aquitaine, descendans de Rutilus Aurose. Nous dirons plus, il y a entre saint Veran et Guillaume-au-Cornet, une grande analogie de goût et de conduite. On dirait que c'est à l'exemple de cet illustre anachorète de Vaucluse, qui fut oublier les grandeurs de la terre dans ses montagnes désertes, que Guillaume d'Aquitaine, vainqueur des Sarrasins sur les rivages de Vaucluse, embrassa presque aussitôt la vie érémitique. On vit ce grand capitaine faisant ses adieux à Charlemagne, son ami, son admirateur, pour se rendre dans le monastère qu'il avait fait bâtir dans la vallée de Gellone, sur les rives de l'Hérault. C'est là que Willelme, dit Guillaume d'Aquitaine, comte

de Toulouse, l'ami de sa patrie et le vainqueur des Sarrasins, quitte les armes des maîtres du monde, pour cueillir la palme du désert, l'an 789.

Nous ne devons pas oublier de parler de la forteresse de Saumane qui, selon l'expression de Pétrarque, domine toutes les hauteurs, au milieu des oliviers et des bois qui entourent ces collines. Nous conviendrons que ce superbe édifice a été bâti à la fin du douzième siècle, l'an 1189, par les Baux Adhemar, seigneurs de Vaucluse, de Saumane, de Lagnes, de Cabrières (1) et de Cavaillon. Ils le firent élever pour être le boulevard de la Sorgue, et un lieu de sûreté. Il fut placé au-dessus du rocher qui touche l'antique chapelle de saint Veran, là même où cette illustre maison se glorifiait d'avoir dans sa race, et à ses côtés, les restes vénérables du fondateur de ce premier sanctuaire du christianisme naissant.

Au seul aspect de ce beau monument, qui brille de la rouille des siècles, on reconnaît son époque et ses maîtres. Rien de mieux

---

(1) Il en conste par un titre des archives du château, de l'an 1245, signé Artaud Adhemar de Cavaillon.

ordonné et de mieux construit que les ouvrages de cette forteresse. A ce somptueux édifice, bâti sur le plateau d'un rocher escarpé qui domine les collines environnantes, on reconnaît la main puissante des seigneurs qui ont fait élever ses murs. Partout, et jusque dans les restes de la forêt qui a été défrichée, on retrouve les expressions du poëte : *arx alta domans dulcesque oleæ summatûs.* Il serait impossible, en lisant les différentes descriptions de Pétrarque relatives à la solitude escarpée de Saumane, de ne pas reconnaître, dans cette belle place forte antique, le sceau des seigneurs souverains qui l'ont faite construire.

Mais par quel prodige, dirons-nous, cette chapelle, ce château, ces édifices n'ont-ils pas ouvert les yeux du dernier écrivain qui connaissait mieux encore ce que nous disons ici ? Plusieurs anciens auteurs, sans avoir visité les lieux que décrit si souvent Pétrarque en parlant des seigneurs de Vaucluse ses amis, avaient jugé que le château de Laure ne pouvait être que très-rapproché du grand rocher de la fontaine et de l'habitation où Pétrarque déclare avoir resté trois lustres. Alors un écho de la ville a pris la parole, et leur a dit : « vous vous trompez,

messieurs, Laure n'eut à Vaucluse aucun domicile, ni pendant sa vie ni après sa mort. Laure de Sade est restée toute sa vie à Avignon ; son tombeau est dans l'église des Cordeliers de cette ville ».

Si dans ce discours l'intérêt déguise la vérité, les murailles et les voûtes de Saumane la dévoilent, et parlent aussi hautement que Pétrarque en faveur de Laure de Vaucluse. Elles présentent partout le sceau de ses illustres propriétaires. La fleur de lis, la plante d'ache, dite *apium*, les bandes, les étoiles à huit rayons triangulaires, les lozanges et la fleur d'Espagne, coupés et taillés dans les murs, avec la grâce et l'élégance antique, y rappellent de grands souvenirs.

En jetant les yeux sur l'escalier du château orné et ceintré d'une dentelure en pièces carrées, détachées régulièrement de rang en rang, terminées plus ou moins en lozange dans un goût grec et gothique, pourrait-on ne pas être frappé de cette noble simplicité qui, sous un ciseau hardi, y a imprimé les souvenirs du beau ancien ? Pourrait-on, au genre des fortifications, aux ouvrages de guerre, casemates, remparts, édifices, souterrains, dont la beauté et la

solidité ne peuvent se décrire, ne pas reconnaître l'empreinte de cette maison souveraine qui a illustré Vaucluse, Saumane et Cavaillon dans le 13.e siècle, ainsi que Pétrarque nous le fera voir ?

En parcourant les appartemens du château et les voûtes qui les rendent si remarquables, on voit au centre de plusieurs l'étoile à huit rayons taillée en bas-relief dans le goût du siècle. Je remarquai que leur centre avait été surchargé après coup d'un aigle éployé et diadémé, en sorte que l'on reconnaît parfaitement l'aigle moderne sur l'étoile antique. Ce surcroit disparate est d'autant plus reconnaissable, que l'on trouve encore sur l'une des voûtes du rez-de-chaussée une étoile à huit rayons, du même ciseau, du même genre, mais libre dans son entier, et encadrée à la voûte dans un ovale oblong. Celle-ci, conservant la forme et la teinte des siècles qui l'y ont gravée, dépose en faveur des Adhemar et des Baux. Nous demandâmes pourquoi on avait placé l'aigle moderne sur les autres étoiles. On nous répondit qu'elles étaient devenues les armes de la maison de Sade, aujourd'hui propriétaire du château.

On lit en effet dans une ancienne bulle

que « Guillaume de Saignet d'Astaud, héritier des Beaux Adhemar de Vaucluse, depuis l'an 1378, avait aliéné la terre et le château de Saumane en faveur du pape Pierre de Lune, dit Benoît XIII, alors régnant à Avignon. Ce fut au moment où ce seigneur quitta Vaucluse et la ville de Carpentras pour se rendre aux ordres du comte de Provence, qu'il en passa l'acte d'aliénation en faveur de Benoît XIII. Ce pontife, en reconnaissance des services que lui avait rendu son écuyer, monsieur Baudet de Sade I.er, érigea aussitôt cette terre en seigneurie, avec tous les droits de coutume en faveur du nouveau seigneur, par son bref du 4 novembre 1401 ». Baudet de Sade entra en possession de la terre et du château de Saumane la même année, ainsi qu'on le lit dans la bulle du pape qui y rappelle les services de son écuyer (1); ce qui est rapporté dans la généalogie de la maison de Sade. On lit

(1) La bulle du pape, datée d'Avignon, est de l'an 1401, et non point de l'an 1451, comme on le lit dans la généalogie de la maison de Sade, par M. Pitton Curt. Par une seconde erreur, il nomme Nicolas, le pape qui a donné la bulle, tandis que c'est Pierre de Lune, dit Benoit XIII.

encore que « neuf ans après, l'empereur Sigismond, passant à Avignon à l'occasion du schisme, M. Elzéar de Sade, échanson du même pape, qui portait les armes de l'église, demanda à l'empereur la permission de porter l'étoile à huit rayons chargée de l'aigle éployé et diadémé de gueules. Le prince accorda cette faveur à M. Elzéar de Sade, échanson de Benoît XIII, par son diplôme du 11 janvier 1410 ».

Ce fut là l'époque où la maison de Sade, qui possédait depuis 10 ans le château de Saumane, eut la faculté d'ajouter l'aigle aux étoiles antiques qui ornent le château, et de plus celle de porter ces nouvelles armes telles que cette maison les porte encore. Voilà une preuve historique et certaine, comme l'étoile à huit rayons n'est entrée dans le blason de cette famille qu'à sa sollicitation 52 ans après la mort de Laure. Envain a-t-on imaginé de dire que l'étoile à seize rayons était celle de la maison des Baux. Cette supposition s'écroule d'elle-même devant les antiques monumens qui sont la ligne invariable de tous les calculs généalogiques. L'étoile à huit rayons se trouve encore sur les anciens blasons de cette maison, j'en ai la preuve dans les mains sur un monument du

15.e siècle trouvé à Vaucluse. Je me suis en outre convaincu, par les plus grandes recherches, que l'étoile à seize rayons est moderne, et n'a paru qu'à ces époques des 15.e et 16.e siècles, où les antiques blasons ont été si souvent contrefaits ou méconnus dans nos livres.

Au reste, j'aurais trouvé ces renseignemens pénibles à donner, si, comme historien, l'amour de la vérité ne devait pas l'emporter sur l'opinion d'un auteur qui s'est mépris jusqu'à faire la censure de ses hypothèses dans ses pièces justificatives. Si l'étoile des Baux Adhemar a été méconnue dans ses formes, Pétrarque nous en a conservé des caratères capables de faire reconnaître à quelle Laure elle appartient, et à quel poëte en a été confiée la célébrité; en voici le texte (1) et la traduction.

La beauté nuit toujours, mais jamais à Daphné,
Elle seule est intacte, en se montrant si belle.
Non, rien d'aussi parfait, et rien d'aussi pur qu'elle.
Le Dieu du pur amour, qui lui a tout donné,
Embellissant ses traits, nous fit de ce modèle
Une étoile d'honneur dont l'Olympe est orné.

---

(1) Nocque Adalcuna già l'esser si bella
Questa più d'altra è bella, e più pudica.

Pétrarque, après avoir dépeint, d'une aussi intéressante manière, Laure et son étoile tout ensemble, n'a pas oublié de parler des trois seigneurs qui portaient non-seulement l'étoile dans leur blason, mais une décoration particulière qu'il rappelle dans ses vers (1) : parlant de Laure et des parens distingués qui vivaient auprès d'elle dans ce désert, il dit d'eux :

« Dans le nombre de ces seigneurs, l'un Baux, l'ornement de ces forêts, aimant à se cacher dans le séjour de cette fontaine vive, y gouvernait ses fleuves et les jeunes dames de sa famille; le second, ayant le corps ceint de l'ache verdoyante qui le décorait, remuait dans les flots ses nattes d'or, comptant les poissons qu'il avait pris sous le gouffre de la fontaine; le troisième, cueillant

---

Forse vuol dio tal, di virtute amica.
Torre alla terra; c'n ciel farne una stella.
(*Sonetto.* 216).

(1) Unus in hoc numero gaudens se condere vivo
Fonte, decus nemorum, fluvios regit atque puellas.
Fluctivagosque alius, numerans sub gurgite pisces,
Aurea plectra apio cinctus viridante movebat.
Hinc alius Rutilum que crocum, et candentia carpens
Lilia, tum varios jungebat in ollide flores.
(*Ecloga* X.ª *ms.*)

la fleur d'orange de Rutilus et les lis éclatans de blancheur, réunissait dans un vase la beauté de ces différentes fleurs ».

Ce que dit ici Pétrarque de ces trois seigneurs de Vaucluse sera bientôt accompagné de nouveaux détails. On y verra, comme dans ce texte, que le poëte jouant, sur les mots *decus* et *decor*, désigne toujours les Baux Adhemar, seigneurs des eaux et forêts de Vaucluse. Il nous apprend ici que l'un de ces seigneurs était décoré de l'ache verdoyante, plante agreste; elle était enfermée dans une fleur de lis. Cette particularité est d'autant plus attachée à l'histoire des Beaux Adhemar, qu'elle se trouve gravée et conservée sur les murs du château de Saumane.

On trouve au haut de l'escalier, avant de pénétrer dans les appartemens, une fleur de lis gothique, au milieu de laquelle se trouve la plante que le poëte a nommé *apium*; elle est liée par le bas, et présente dans son tout, l'ancienne décoration dont le poëte rappelle que ces seigneurs étaient revêtus. Cet emblême de famille est élégant et bien conservé; il a été oublié sur les murs du château.

On ne s'étonnera pas que tous ces monumens, la chapelle de saint Véran et le château

aient été ensevelis dans l'oubli ; Pétrarque n'était pas lu. Pour le château de Saumane, il ne peut qu'être inconnu aux voyageurs, puisqu'il est à Avignon même entièrement oublié.

Le plus grand nombre de ceux qui viennent voir la fontaine, se bornent à une stérile curiosité du moment. D'autre part, la position élevée de la chapelle et de la forteresse, est peut-être aussi la cause du peu d'intérêt que l'on met à les connaître. Les voitures ne peuvent monter à cette cime escarpée qu'il faut gravir pendant une demi-heure, dans des chemins pierreux. Mais nous dirons aux voyageurs qui ne calculent pas sur une demi-heure à employer de Vaucluse à Saumane, que dans cette route, qui fut souvent celle de Laure des Baux, les échos répètent encore les descriptions de Pétrarque ; et qu'en arrivant à ce sommet où les bonnes grâces de la nature fuyent de toute part, on aime à les retrouver sous ces antiques voûtes, que les siècles ont conservés à l'histoire de Laure de Vaucluse, et aux seigneurs de sa famille. Avant d'entendre Pétrarque sur les seigneurs de Vaucluse, parens de Laure, je rapporterai ce que les archives locales et les meilleures chroniques nous ont conservé de l'histoire

des seigneurs de Vaucluse et de Cavaillon, qui ont habité ces lieux dès le 12.e siècle.

On lit dans l'histoire généalogique de la maison d'Orange, « qu'une branche cadette des Adhemar s'était établie à Cavaillon, dans le 11.e siècle, sous le nom de vicomtes de Cavaillon; et que cette maison s'était alliée au sang des Baux, seigneurs de la même contrée. Les historiens, de concert avec les anciennes chartes des 12.e et 13.e siècles, démontrent que la maison Adhemar de Cavaillon, a été des plus anciennes et des plus considérables des états des comtes de Toulouse. On trouve très-fréquemment le nom de Cavaillon dans les traités passés entre les comtes de Toulouse et les comtes de Provence, où les seigneurs de ce nom étaient appelés comme témoins ou médiateurs ».

Artaud Adhemar de Cavaillon, seigneur et vicomte de cette ville, était chevalier: il eut une fille nommée Emaur, qui fut mariée avec Hugues sire des Baux, seigneur d'une partie des terres de Cavaillon, selon un titre de l'an 1130. Gui de Cavaillon, vicomte de cette ville, podestat d'Avignon en 1227, fut un des ambassadeurs nommés, en 1224, au souverain pontife, par

Raimond

Raimond VII, comte de Toulouse (1).

La maison de Cavaillon Adhemar, alliée avec celle des Baux, ont formé la souche d'où Laure descend. Laure de Vaucluse était Adhemar de Cavaillon, par sa mère, et Baux, par son père. Barral sire des Baux, sénéchal du Comté-Vénaissin pour le comte de Toulouse, l'an 1233, était, avec les vicomtes de Cavaillon, en possession des terres de cette ville et de ses contrées, qui comprenaient Vaucluse, Saumane, Lagnes et Cabrières. Il était en outre co-seigneur de Cavaillon et de Monteux, seigneur de Bedouin et de Brantes. Barral des Baux était en Provence seigneur d'Aubagne, du Castelet, de la Cadière, de Ceireste et de Roquefort. Ce fut Barral des Baux qui coopéra à la conquête du Vénaissin qu'il soumit aux comtes de Toulouse, ses premiers maîtres : les généraux de l'armée achevèrent, sous ses ordres, la fin de cette guerre. Tous les châteaux se

---

(1) *Gallia christiana*, archives de Vaucluse et de Cavaillon, aux titres Adhemar et Baux. Généalogie historique de la maison d'Orange. Histoire généalogique des maisons de France. Ruffi, histoire manuscrite des comtes de Provence. Manuscrit de M. Pitou-Curt, sur les maisons du Comtat.

rendirent le 9 des kalendes de janvier 1236.

Barral, sire des Baux, fut podestat d'Avignon pour la seconde fois en 1249, époque à laquelle les Avignonnais se soumirent aux comtes de Toulouse et de Provence, leurs légitimes souverains. En 1267, il fut servir deux ans en terre sainte, à ses dépens, avec neuf chevaliers et dix arbalétriers. Il fit honneur aux belles lettres, et protégea les savans, ce qui s'accorde avec ce que dira bientôt Pétrarque de l'un des seigneurs qu'il a connu à Vaucluse.

Son fils Bertrand des Baux III était seigneur de Vaucluse, de Lagnes, de Cabrières, de Monteux, Caromb et Bedouin, coseigneur de Cavaillon en 1268. Il suivit avec son père, Charles d'Anjou comte de Provence, et se trouva à la bataille de Bénévent, gagnée par ce prince. Le roi, pour recompenser ses services, érigea en sa faveur le comté d'Avelino dans le royaume de Naples, en 1278 (1).

Tels sont les seigneurs d'où Laure de Vaucluse tire son origine. Les seigneurs de

---

(1) Généalogie de la maison d'Orange; histoire des comtes de Provence par Ruffi, Piton-Curt, aux titres Baux et Adhemar.

cette illustre maison, réunis aux Adhemar de Cavaillon, gouvernèrent la contrée de Vaucluse jusqu'en l'an 1373, époque où finit la maison des Baux, celle des Adhemar de Cavaillon, et avec eux le vicomté de cette ville. A leur mort, ces illustres seigneurs souverains, léguèrent à perpétuité aux évêques de Cavaillon, qu'ils avaient nommés prieurs de l'abbaye de Vaucluse, des fondations pieuses sur les biens qu'ils laissèrent, pour l'entretien des trois églises dont ils étaient fondateurs, Saumane, Saint-Véran sur le rivage, et l'abbaye des dames de Galas, érigée après la mort de Laure, dans la même maison de Galas où elle est morte, à la vallée qui porte ce nom. Ce couvent a existé jusqu'au seizième siècle : la guerre des Calvinistes obligea ces dames à quitter Vaucluse pour se rendre à Cavaillon.

Après la mort des Baux Adhemar, de Vaucluse et de Cavaillon, la seigneurie de Vaucluse, Lagnes, Saumane et Cabrières, passa dans l'ancienne maison Saignet d'Astaud, qui porte pour ses armes un château d'or surmonté de deux étoiles à huit rayons, pour nous rappeler les étoiles du château de Saumane, que ces seigneurs ont toujours pris pour désigner leur seigneurie.

C'est l'an 1378, 6 novembre, que Guillaume de Saignet d'Astaud entra en possession des terres de la Sorgue. Ce fût lui, comme je l'ai dit, qui aliéna la terre de Saumane en faveur de Pierre de Lune, qui la transfera ensuite à son écuyer Baudet de Sade. Il aliéna aussi la terre de Cabrières, et resta seigneur de Vaucluse et de Lagnes. Esprit de Saignet d'Astaud, seigneur de Vaucluse, de Lagnes et de Caumont, en 1560, chevalier des ordres du roi, dont il reçut le collier avec Gaucher Desysnard, se trouva au siége de Camaret pendant les guerres des calvinistes; nommé gouverneur de Boulène, il partagea les périls et la gloire de la guerre contre le baron des Adrets qui ravageait ces contrées. Laurent de Saignet d'Astaud, connu dans les guerres de Provence sous le nom de chevalier de Vaucluse, de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, comte d'Ampuries, renommé par sa belle défense du château de Pelissane, est le dernier de cette maison.

Après lui, le 15 juillet 1578, la seigneurie de Vaucluse et de Lagnes passa de Magdelaine de Saignet d'Astaud, à Henri Vincens de Mauléon, fils de Guillaume de Vincens, gouverneur de la principauté d'Orange.

Par des arrangemens de famille, l'an 1582, cette maison partagea la terre de Lagnes qui devint une co-seigneurie possédée par Louis de Cambis, et Jean Scipion de Pol de Saint-Tronquet.

Louis de Cambis, chevalier de l'ordre du roi, seigneur d'Orsan, entrait en possession de sa co-seigneurie de Lagnes l'an 1583; elle est aujourd'hui possédée par la même maison.

Jean Scipion de Pol de Saint-Tronquet, mort sans enfans et de ses blessures dans un combat naval, l'an 1640, entrait en possession vers l'an 1608. La maison de Vincens de Mauléon d'Astaud conserva la seigneurie de Vaucluse, qui passa dans la maison de Seytre de Caumont, l'an 1630.

J'ai dû nécessairement montrer la succession non interrompue des seigneurs de Vaucluse et de Lagnes qui, depuis l'extinction des Beaux Adhemar de Vaucluse, ont possédé cette terre ou ses parties, pour l'opposer à l'opinion de l'auteur des Mémoires, qui n'arrive à son hypothèse sur madame de Sade, qu'en transformant les terres de Vaucluse en une seigneurie ecclésiastique dépendante des évêques de Cavaillon en toute juridiction. Heureusement toutes nos archives

locales rejettent bien loin cet étrange oubli de l'histoire de Vaucluse et de Cavaillon. Mais il ne fallait que lire Pétrarque pour se convaincre de cette vérité, il va nous en donner la certitude.

CHAPITRE IV.

Description du séjour de Laure à Vaucluse, et des seigneurs ses parens, demeurant dans la vallée de Galas.

Les anciens seigneurs de Vaucluse, qui ont laissé sur les murs du château de Saumane l'empreinte de leur nom et les signes de leur grandeur, habitèrent long-temps cette demeure. Elle serait encore digne d'un commandant de place distingué, malgré les destructions que les siècles y ont opéré. Il fallait des temps de trouble communs à cette époque, pour habiter une place forte dans une position aussi scabreuse; c'est ce qui engagea dans la suite ces seigneurs à se rapprocher des sources de la fontaine, dans une habitation qui se trouve au bord du rivage. C'est là que le poëte historien va nous montrer Laure et les seigneurs de sa

famille fixés dans cette partie de leur juridiction, qui réunissait autour d'eux, Saumane, Lagnes et Cabrières. Ces trois cercles de collines formaient une vaste forêt de chênes dont Pétrarque parlera souvent dans ses poësies. Voici ce qu'il dit de l'habitation de Laure et des seigneurs de sa famille, c'est la suite du texte précédent.

« Il y a un vallon agréable, caché aux yeux du voyageur par des montagnes nobles, d'où descendent ces célèbres sources qui s'y précipitent. C'est là où, selon l'art de nos anciens, je traçais des paroles fugitives; un laurier orange y vivait renfermé autour des eaux. Alors un hêtre élevé, étendant ses rameaux, repandait son ombrage sur cette demeure agreste et sur les fleurs qui y étaient nées. Cet ombrage était très-propre à favoriser le séjour des oiseaux habitués à y trouver un nid paisible, des chants variés et assidus. C'est dans ce lieu qu'un seigneur des Baux, l'ornement des lieux de la Sorgue, y gouvernait noblement toute l'étendue des forêts de Galas, avec un front serein et la douce majesté du préteur (1) ».

---

(1) Nobilibus formosa jugis, et operta meanti
Vallis, ubi occiduæ celeberrima cornua nymphæ,

Il n'y a rien à désirer dans cette belle description du vallon de Galas à Vaucluse. Le poëte y peint en deux mots sa position topographique : ce vallon est (dit-il) caché aux yeux du voyageur : *vallis operta meanti.* Il l'est en effet par les collines qui l'entourent et qui le dérobent à tous ceux qui vont voir la fontaine. Son courant majestueux qui se précipite faisant le tour du village et de ses collines, en montre le chemin ; et, pour me servir des nobles expressions du poëte : les nymphes humides qui s'agitent et se meuvent à leur source, traversent les montagnes qui forment leur premier bras, et arrivent au vallon de Galas, à l'habitation de Laure, où ce laurier orange était (dit-il) enfermé par le cercle des eaux. *Seclusa virens in vortise laurus.*

Arte patrum curax fugitiva verba ligaram
Motantur ; seclusa virens in vortice Laurus.
Tum frondosa ingens ramis altissima fagus,
Oblatam ruri gregis, ac in floribus umbram
Fundebat ; volucrum sedes aptissima nidis
Assiduèque sonans, varioque exercita cantu.
Atque hic, multa jubendo, Sorgæ vir decus arvi
Formosusque, Galas lucum omnem fronte serena,
Ac prætoris leni majestate regebat.

(*Eclog.* X.ª *ms.*)

Un hêtre élevé étendait ses rameaux sur l'habitation agreste de la famille et des fleurs qui y étaient abritées. Pétrarque nous apprendra ailleurs que ces fleurs et ce troupeau étaient les dames qui vivaient à Galas avec Laure des Baux ; ce sont là ses allégories favorites.

Il nous apprend surtout, qu'un seigneur qui gouvernait toute l'étendue des terres de Galas (1) était l'ornement du séjour de la Sorgue, et l'un des Baux qui gouvernait avec la majesté du préteur. *Vir formosus Sorgæ decus.* Voilà donc un grand personnage des Baux. Le poëte jouant sur le mot *formosus*, le désigne fort bien.

« Agoult des Baux, chevalier et seigneur de Brantes, de Monteux, de Caromb et du Barroux, au Comté Vénaissin, selon l'histoire généalogique de cette maison, m'a paru celui dont parle ici Pétrarque. Il vendit la seigneurie de Monteux et les eaux de Caromb, le 6 octobre 1313. Il fut l'un des principaux seigneurs de la cour du dauphin, et le premier seigneur de confiance d'Hum-

---

(1) Galas est un mot celtique qui veut dire port, parc, et que Pétrarque a rendu en italien par le mot *barcone*.

bert II, dauphin de France. Agoult des Baux fut lieutenant de roi, capitaine-général en Languedoc et en Guienne, et sénéchal de Toulouse, ayant sous ses ordres une compagnie d'hommes d'armes; il avait épousé Catherine d'Astaud : on ne sait en quel temps il mourut (1) ».

Voici, à la suite du tableau que Pétrarque vient de faire, son récit sur les seigneurs de cette maison qui demeuraient à Vaucluse dans la même terre. Ce qu'il a dit plus haut de ces trois seigneurs, se rapporte aux nouveaux détails qu'il va donner.

« Il m'était doux de voir réunis dans la même terre trois seigneurs de ces forêts, qui partageaient leur temps entre les muses et les soins de leur belle famille. Le premier chantait son voyage à la terre sainte avec l'élan de la force; il était noir ayant le regard et le geste agréable, quoiqu'il fût la terreur et l'aiguillon de ses enfans. Le second au contraire était tout amour, et ne refusait jamais rien, portant la douceur peinte sur son front. Le troisième, qui avait la tête

(1) Nobiliaire du Comté-Vénaissin et de la principauté d'Orange; histoire de Provence et du Languedoc, titre Baux.

endurcie par les fatigues de la guerre, par la chaleur, la pluie et le froid qu'il avait supporté dans le grand nombre de ses courses, était sur la fin de ses jours, élevant comme le cygne blanchi, sa voix mélodieuse vers le ciel (1) ».

Voilà les trois seigneurs dont Pétrarque nous a déjà parlé, les vrais parens de Laure, et les seigneurs de sa famille dont il vient de nous faire le tableau le plus intéressant.

Ces trois grands propriétaires des terres et forêts de Vaucluse, des châteaux de Saumane et de Lagnes, y vivaient tous les trois réunis en famille, n'étant p s étrangers aux muses. Il nous apprend que le premier de ces seigneurs Baux, *decori*, avait été en Palestine à l'armée des croisés, et qu'il chan-

---

(1) Tres nemorum dominos eadem in cespite musis
Intentos, gregibusque suis spectare decoris,
Dulce fuit. Quorum unus iter cantabat acuta
Voce sacrum : niger ille oculo gestu que venusto,
Partorum pavor ac stimulus. Contra ille secundus
Totus amor, placida ductus nil fronte negaret.
Tertius impexis, æstus et frigora, et imbres
Assuetus perferre comis, qui multa videndo
Omnes ambierat saltus, cygneaque sursum
Carmina, jam properans vicina morte canebat.
(*Eclog. X.ª ms.*)

tait à Vaucluse son voyage en terre sainte, *iter sacrum*. Il avait (dit-il) le regard agréable, mais il était noir, et la terreur de ses enfans. Le second était tout amour et ne refusait jamais rien. Le dernier de ces seigneurs, blanchi dans les armées, nous rappelle le père de Laure, ce préteur dont l'historien nous a déjà fait remarquer la souveraine domination à Galas. Il chantait (dit-il) comme le cygne étant à la fin de sa course, ce qui laisse à penser que Laure fut bientôt orpheline.

Ce texte essentiel à l'histoire de Laure, ainsi que le précédent, renversent la tradition d'Avignon, et nous certifient que ces trois seigneurs, auxquels il donne les noms de *Formosus*, *Decorus*, sont ceux de la maison des Baux. Ils vivaient ensemble dans la même terre, se partageant le grand domaine des eaux et forêts de Vaucluse, qui comprenait Saumane jusqu'à Lisle, Lagnes, Cabrières et partie de Cavaillon. Ces mêmes seigneurs, qui avaient élevé la citadelle de Saumane pour défendre les avenues de la Sorgue, avaient aussi fait bâtir la forteresse de Lagnes et son château, qui était leur troisième habitation dans cette terre : il fut brûlé et détruit en partie dans la guerre du

baron

baron des Adrets, qui saccagea ces contrées. La terre de Lagnes, qui n'était qu'une forêt dans le 11.e siècle, devint par son château un second rempart qui défendait Vaucluse à l'extrémité opposée. Il était placé sur la hauteur, en sorte que toutes les avenues de la fontaine se trouvaient dominées par deux forteresses, Saumane et Lagnes, qui en étaient les boulevards à la distance d'une demi-heure du confluent des eaux, en-deçà et en-delà de la source.

Le château de Lagnes, qui appartient encore à la maison de Cambis, offre des restes de grandeur. Cabrières n'était alors qu'une forêt considérable où paissaient de nombreux troupeaux de chèvres.

Les détails que nous donne l'historien de Vaucluse sur les trois seigneurs des forêts et collines de la Sorgue, forment un précis historique pour la vie de Laure, qui détruit le système opposé sur la famille d'une Laure qui, dans le 14.e siècle, n'a jamais demeuré qu'à Avignon et en Provence, comme les historiens le certifient. Ces seuls et premiers récits de Pétrarque seront toujours la preuve certaine qu'il n'a jamais connu personne de la maison de Sade, en aucun temps de sa vie. On ne peut appliquer à cette famille

ce que Pétrarque dit des seigneurs de Vaucluse, dont l'un, ayant fait un voyage en terre sainte, en avait fait le sujet de ses chants. On voit par la généalogie de cette maison que personne n'a fait le voyage de la Palestine même dans le 14.e siècle, époque où elle n'avait aucune propriété à Vaucluse.

Si l'écrivain provençal qui a fait mention de madame de Sade d'Avignon, avait lu Pétrarque, il ne l'aurait jamais soupçonnée être Laure chantée par ce poëte. Il eut reconnu que son héroïne n'était point connue au 14.e siècle par l'antiquité de son nom et de son sang, comme Pétrarque le fait expressément remarquer. L'auteur des Mémoires, qui a cru pouvoir citer ce texte du poëte en faveur de la noblesse de sa famille, n'avait pas réfléchi qu'il n'y est point question d'une famille de bonne noblesse; mais d'une maison illustre, dont le nom et le sang étaient reconnus antiques du temps de Pétrarque. « Elle était (dit-il) très-illustre, connue par ses vertus et par l'antiquité de son sang et de sa race; je l'ai célébrée par mes chants, faisant retentir son nom très-au loin (1) ».

---

(1) Te mihi duce, gravi mentem exonerare querelâ
Est mihi: post annis mulier clarissima, sursum

Ce texte si clair ne peut s'appliquer qu'à Laure des Baux et aux seigneurs de sa famille, dont Pétrarque vient de parler; il sera toujours étranger à une maison qui, comme beaucoup d'autres, et quoiqu'anciennes, ne peuvent justifier une noblesse reconnue antique au siècle de Pétrarque. Il faut donc nécessairement convenir que la race de Laure de Vaucluse, qui remonte au 7.e siècle par les Adhemar et les Baux, est la seule qui puisse justifier en Provence une naissance antique dès le 14.e siècle. C'est ce qui a fait dire avec juste raison à M. de Bimard de la Bastie, que « ni le nom d'une dame de Sade d'Avignon, ni son état de mère de famille, ni son tombeau dans une ville que Pétrarque a laissé pendant trois lustres de séjour à Vaucluse, ne pourront s'accorder avec Laure qui est née au bas des collines où elle est morte dans l'état de virginité »; ajoutons, environnée des seigneurs et dames de sa famille : c'est ce que Pétrarque va nous apprendre d'une manière plus particulière.

Ex virtute, suis et sanguine nota vetusto
Carminibusque ornata meis, auditaque longe
Subruit in mentem et variis terroribus implet.

. . . . . .

(*Lett.* 5. *liv.* 1. *au cardinal Jacques de Colonne*).

CHAPITRE V.

La naissance de Laure des Baux à Vaucluse, son âge, et le premier portrait de sa vie.

Après la première idée que Pétrarque nous a donné de Laure et de sa solitude à Galas, il nous apprend que dans sa demeure au bord des eaux limpides de la Sorgue, elle eut pour société un père âgé, une sœur, plusieurs dames de ses parentes; et que dans ce lieu où elle finit ses jours, elle menait une vie sainte et angélique, dont il fut le témoin tant qu'elle a vécu; on va voir que c'est dans cette solitude environnée de collines, que Laure naquit et que se formèrent les liaisons de Pétrarque avec elle; en voici une première preuve. Laure était morte quand Pétrarque, revenu à Vaucluse en 1350, occupé de son souvenir, lui adressait ces paroles.

« Portez vos yeux vers ce grand rocher d'où la Sorgue prend sa source; vous y verrez un homme seul qui, plein de votre souvenir, à travers les eaux et les prairies, est errant là même où se trouve votre demeure, où se formèrent nos liaisons; dans ce lieu

que vous avez abandonné pour ne plus rien voir de ce qui est ici-bas, si peu digne de de vous, et si peu fait pour vous plaire (1)».

L'habitation de Laure était donc bien rapprochée de celle de Pétrarque, du rocher et des eaux de la fontaine, puisqu'il dit que c'est là que se trouvent le lieu de sa demeure et le commencement de leurs liaisons. Nouvelles preuves dans les sonnets suivans.

« J'ai mon cœur plein de soupirs en portant mes regards sur ces âpres collines et cette douce plaine où elle est née (2).

» Aux pieds des collines où la belle vestale a pris ses membres terrestres, cette dame pieuse qui sert Dieu et t'appelle dans cette route, élève souvent sa prière pendant le sommeil (3).

---

(1) Mira'l gran sasso d'onde Sorga nasce,
E vedra' ivi un che sol tra l'erbe, e l'acque,
Di tua memoria, e di dolor si pasce,
Ove giace 'l tuo albergo; e d'ove nacque
Il nostro amore che abandoni e lasce
Per non veder nessun' quel ch' a te spiacque.
(*Sonneto* 264, *ms.*)

(2) I'ho pien di sospir questo cor tutto (*sonn.* 247.)
D'aspre Colli mirando, il dolce piano
Ove Nacque colei.....

(3) A piè de colli ove la bella vesta (*sonn.* 8.)

» Dieu n'a pas voulu naître à Rome, mais dans la Judée, tant il plaît à un si grand souverain de donner du lustre à tout état d'humilité. De là vient que d'un petit bourg il nous a donné un soleil, tel que la nature et cet humble lieu le remercient d'y avoir fait naître une dame si dévouée à Dieu (1) ».

Il serait difficile de mieux prouver que Laure des Baux, dame pieuse, est née dans une vallée de Vaucluse, non loin de la fontaine, au bas de ses collines. C'est dans ce même lieu que le poëte va successivement jusqu'à la fin de cet ouvrage nous la faire remarquer, et prouver que Laure de Pétrarque n'a aucun rapport avec Laure d'Avignon.

Sans prendre la peine d'attaquer la tradition qui a supposé qu'une Laure était née à

Prese del terrene membra, pia
La donna che cole dio, e te n' invia,
Spesso dal sonno la chiamando desta. (*ms.*)

(1) Di'en nascendo, a Roma non fe grazia. (*sonn.* 4.)
A Giudea si : tanto sovr' ogni stato
Umiltate esaltar sempre gli piacque.
Ed hor di picciol borgo un sol n' ha dato
Tal che natura è 'l luogo si ringrazia
Onde si beata donna al mondo nacque. (*ms.*)

Avignon l'an 1325, dans la maison de Sade, je me bornerai à dire que Laure des Baux vint au monde au bas des collines de Galas l'an 1305, selon le témoignage de Pétrarque.... « Elle était (dit-il) de mon âge, du mois d'avril et de l'année de ma naissance (1) ».

Rien de plus précis. Pétrarque nous apprend qu'il naquit en 1304, par conséquent Laure des Baux, étant de l'année de sa naissance et du mois d'avril, était venue au monde l'an 1305, au mois d'avril. On jugera mieux de l'âge de Laure dans la traduction de la *canzone* où il est consacré. C'est un tableau de sa vie, où le poëte commence à nous apprendre que, s'étant approché d'elle pour la première fois, elle se mit à fuir promptement. Cet événement de la fuite de Laure, qui ne sera qu'indiqué ici, est le véritable sujet de toutes les compositions de ce poëte, comme on le verra dans la 3.e églo-

---

(1) Al tempo che di lei prima m'accorsi
Ond' ell' subito corr' si. (*ms.*)
Ch' era del anno e di mia etate aprile (*).

(*) Plusieurs anciens commentateurs, par une mauvaise construction et mille sous-entendus, ont fait de ces deux vers une explication gigantesque. Le texte manuscrit nous a servi à les rectifier.

gue. La traduction que je donne de cette première *canzone* sera comme le précis historique de tout ce que le poëte doit nous apprendre sur la vie de Laure des Baux.

Tacere non posso, e temo non adopre

. . . . . .

« Non je ne puis me taire, mais je crains de ne pas atteindre mon sujet. Pourrai-je parler dignement de cette illustre vestale qui repose dans le ciel? Comment pourrai-je traiter une œuvre divine avec des paroles mortelles, si cet amour divin ne me l'enseigne; s'il ne m'ouvre pas ce sanctuaire vivant où, plein d'humilité, elle se renfermait en elle-même. Cette ame noble a quitté pour toujours cette belle prison corporelle où elle a demeuré peu de temps encore (1) depuis l'époque où, pour la première fois, je m'approchai d'elle, et que promptement elle se mit à fuir (2). Elle était de mon âge

---

(1) Nella bella prigione, ond' or è sciolta.
Poco è restata ancor l'alma gentile. (*ms.*)

(2) Ond' ell' subito corr' si. (*ms.*)
(Ch' era del anno, et di mia etate aprile)
A coglier fiori, in quei prati d'intorno;
Spetando agli occhi suoi, pacier' si adorno. (*ms.*)

et du mois d'avril de l'année de ma naissance ; elle cueillait des fleurs dans la prairie à l'entour de sa demeure, dans le moment que je regardais ses yeux qui étaient de si beaux envoyés de paix.

« Les murs de ce bel édifice corporel étaient d'albâtre, la tête était dorée, ses fenêtres, qui étaient de saphir, firent naître ce premier sentiment qui atteignit mon cœur pour toujours. Dès cette heure les messagers de l'esprit sortirent armés de traits et de feu, et je couronnai (1) de mes vers ce laurier, cette fleur d'un or pur : je suis navré d'y penser. Semblable à un rubis quadrilatère qui éteincelle de toute part, vous eussiez vu au milieu d'elle un temple où elle s'enfermait toute seule. Son extérieur formait une belle colonne de cristal transparent, à travers laquelle on lisait toutes ses pensées. Elles étaient si pures qu'elles furent toujours le sujet de ma joie, et me font aujourd'hui soupirer souvent.

» Je me vis atteint par les armes célestes,

---

(1) Indi i messi d'animo armati usciro. (*ms.*)
Di saete e di foco ; onde io di loro
Coronai ci l'alloro
Pur' com' or fiore, ripensando stremo. (*ms.*)

stimulantes, et pleines de force, de cette victorieuse et belle enseigne verd-orange, contre laquelle Apollon, Jupiter, Poliphème et Mars perdent leur bataille et leur puissance, partout où se trouve cette tige qui ne perd jamais ni sa fraîcheur, ni sa force. Ne pouvant me défendre moi-même, pris, je me suis laissé conduire dans cette route où pour aboutir je ne sais plus aujourd'hui ni l'art ni la voie. Je suis comme un homme que l'on voit quelquefois se plaindre de ne voir qu'en passant une chose qui satisfait son ame et ses yeux. C'est aussi pour elle que je me suis mis en prison dans ces collines. Elle demeurait autour d'un petit port, où elle fut la seule perfection de son siècle (1). Ce fut là que je commençai à l'admirer avec un tel dessein de l'imiter, que je me quittai moi-même et mes imperfections.

» Dans cette terre j'étais en paradis, y oubliant agréablement tout autre soin, et mon modèle vivant donna du sentiment à un marbre, et le remplit d'admiration. Etant un jour avec cette dame, prompte et clair-

---

(1) Cosi colei per ch' io son in prigione
Standosi ad un barcone (*ms.*)
Che fu sola a' suoi di cosa perfetta.

voyante, aussi âgée par ses qualités, que jeune par ses traits, et me voyant attentif à la regarder : consultez moins (me dit-elle) le regard et les attraits de la figure (1), ils ont plus de force que vous ne croyez ; ils savent, au même instant, donner du plaisir et de la tristesse ; plus léger que le vent leur caprice gouverne et bouleverse, comme vous le voyez dans le monde. *Imitez l'aigle, tenez vos yeux fixés sur le soleil immuable.* J'ai de mes oreilles entendu les paroles que je rapporte ici ».

« Le jour qu'elle naquit, elle fut la seconde étoile (2) : elle et sa sœur produisirent

---

(1) Vedendomi si fiso;
All' atto della fronte e delle ciglia
Meno, mi disse, meno ti consiglia, (*ms.*)
Chi son d'altro poder che tu non credi;
E san far lietti, e tristi, in un momento : (*ms.*)
Piu l'eggiere che 'l vento,
E regon, e volvon, quante al mondo vedi. (*ms.*)
Tien pur' gli occhi, com' nacque in quel sole!
Parton da orecchi a queste mie parole.

(2) Il di che colei nacque eran due stelle (*ms.*)
Che produce' fra voi felici effetti,
Vi luoghi alti ed eletti!
L'una ver l'altra con amor converse
Venere : il padre con benigni aspetti,

de si heureux effets parmi vous, belles collines de ces lieux privilégiés! Ces deux étoiles de Venus se tournaient l'une vers l'autre avec amour. Leur père avec des yeux de bonté, gouvernait ses filles illustres et belles. Les lueurs de l'impiété et de la perfidie étaient presqu'entièrement écartées de ce ciel; jamais le soleil n'avait vu s'écouler de si beaux jours. L'air et la terre semblaient dans l'allégresse, et les eaux avaient la paix avec cette terre et ses rivières, à la faveur de tant de lumières répandues par ces étoiles bienfesantes et amies. Mais je voyais avec peine un nuage lointain, s'avancer sur ses jours, avec la crainte de le voir se résoudre en lamentation, si le ciel ne l'écartait par sa bonté.

» De la manière qu'elle a débuté dans ce lieu placé au (1) revers du rocher *de la fon-*

Tenea le parti signorili e belle;
E le luci impie, e felle,
Quasi in tutto del ciel eran disperse.
Il sol mai si bei giorni non aperse:
L'aere, e la terra s'allegrav', e l'acque
Per la marca avean pace e per li fiumi. (*ms.*)
Fra tanti amici lumi.

(1) Com'ella venne in questo rivers' a sasso (*ms.*)

. . . . . t . . . . .

taine,

taine, qui assurément n'était pas digne d'elle; c'était une chose neuve à admirer que de la voir, encore adolescente, posséder la plus grande douceur et la plus haute sainteté. C'était une perle candide enfermée dans un or pur : ce jeune corps (1), encore dans la faiblesse de l'âge, et les pas chancelans, ranimait la verdure, faisait la douceur et la suavité de cette terre, de sa forêt, de ses eaux et de ses rochers. Elle donnait la fraîcheur aux plantes, soit qu'elle y porta ses mains ou la trace de ses pieds. Son regard, la beauté de ses yeux étaient aussi doux que ceux de l'aurore qui émaille les campagnes de fleurs. Ses accens point encore formés, mais avec un langage qu'elle accompagnait de la douceur, elle eut apaisé les vents et les tempêtes, montrant clairement à une jeunesse sourde et aveugle combien déjà les

---

(1) Ed hor corpone, hor contremante passo (*ms.*)
Legne, acqua, terra, o sasso,
Verde facea, chiare, soave; l'erba
Con le palme, e co' piè fresca e superba;
E Fiorir co' begli occhi le campagne:
Ed acquetar i venti, e le tempeste,
Con voci ancor non preste
Di lingua che dal latte, s'accompagne.....

lumières du ciel étaient avec elle (1) ».

« Passant ensuite du nombre des années dans le nombre des vertus, et parvenue au commencement de son troisième âge fleuri (21 ans) (2), je crois que le soleil dans sa course ne rencontra jamais autant de beautés, autant de charmes. Ses yeux riants étaient pleins d'honnêteté : pour ses paroles, elles étaient celles de la douceur et du salut. Toute langue est muette et insuffisante pour raconter d'elle ce que tu en sais toi seul ; son visage était si éclatant des célestes rayons, que mes yeux ne peuvent se fermer sur elle (3). Dans cette belle prison terrestre, elle eut le cœur brûlant d'une ferveur, telle qu'aucune n'enflamma jamais d'une manière plus divine. Alors (me dis-je) il me paraît que son départ subit est bientôt venu te donner le sujet d'une vie amère ! mais ce discours va se perdre dans cette roue rapide qui file la trame de nos jours et qui

---

(1) Chiaro mostrando al mento sordo e cieco. (*ms.*)

(2) Le troisième âge fleuri pris de dix en dix ans, commence à 21 ans selon cette ancienne manière.

(3) Che nostra vista in lui non puo fermarse (*ms.*)
E da quel suo bel carcere terreno
Di tal foco ha 'l cor pienno (*ms.*)
Ch' altro pia divamente mai non arse.....

triste et certaine augure de mes dangers, a brisé en peu d'années cette plante pour qui Dieu a des lauriers durables (1).

O ma *canzon* ! dans son espoir la mort est aveugle et terrestre, elle n'a pu faire mourir en elle cette plus grande beauté qui ne meurt point » !

Il serait difficile, en lisant ce texte, de ne pas y reconnaître combien Pétrarque se montre au-dessus du vulgaire en faisant de Laure l'objet de ses chants, et sa muse favorite. C'est avec beaucoup de temps et de soins que je crois avoir obtenu l'exactitude de la traduction qu'on vient de lire. J'ai cherché à faire passer dans notre langue autant que possible, le style, les choses et le riche laconisme de ce très-grand poëte. Aucune de ses compositions faites après la mort de Laure, n'offre autant de richesses historiques, pour distinguer Laure de Vaucluse, de l'héroïne de Provence et d'Avignon. Que l'on compare le récit de Pétrarque sur la vie de Laure des Baux, avec ce qu'écrit l'his-

---

(1) Ch' à torto a non molt' anni
Quell' perchi dio ha di mora le palme :
Canzon mia speme morte ha cieca e terrea
Che piu bel corpo uccider non potea.

torien provençal de madame de Sade, on ne pourra plus confondre Laure de Provence, avec Laure de Vaucluse chantée par Pétrarque, à Vaucluse même. Le poëte vient de nous apprendre qu'elle demeurait enfermée par les eaux de la fontaine, dans un vallon environné de collines qu'il appelle le parc, le port (*barcone*). Chaque expression de cet historien est décisive dans le texte, et sépare entièrement Laure des Baux du séjour des villes. Il nous peint sans cesse une vierge illustre de la solitude et des forêts de Vaucluse, qui vivant saintement au milieu des dames et seigneurs de sa famille, était devenue l'exemple et l'édification du poëte le plus capable de l'apprécier.

C'est toujours sur ce ton, avec ce style qu'il parlera de Laure, de sa sœur et des dames de sa famille vivant avec elle. Ce n'est point en troubadour, en courtisan, qu'il traite son sujet, mais en ami de la vertu, avec cette noble sensibilité, cette sagesse d'expressions, qui le vengent bien de ces tons faux, de ce petit jargon d'amour avec lequel les poëtes qu'il appelle vulgaires, nous l'ont si souvent rapetissé en décolorant sa poësie.

CHAPITRE VI.

Description du site de Galas, où Pétrarque rencontra Laure. Histoire de la rencontre et de la fuite de Laure, consacrée dans la III.e églogue du poëte.

Le tableau de la solitude de Vaucluse où Pétrarque rencontra Laure, en se promenant vers la forêt, marche à l'appui de ce qu'il vient de nous dire. Nous n'avons pu placer qu'ici ce fragment de la X.e églogue qui est précisement le début du poëte sur ses liaisons avec Laure. Son récit se trouvant coupé par de très-longs détails de ses voyages en Italie, je ne m'y arrête point; je me bornerai au texte qui regarde directement la vie de Laure qui est le principal sujet de cette composition. Avant de donner les détails de la rencontre et de la fuite de Laure, le poëte va en donner le précis, avec la connaissance des lieux où ont commencé ses liaisons, ses habitudes et ses chants.

Pétrarque, qui a composé en Italie cette églogue sur la mort de Laure, se représente

lui-même à Vaucluse; il remonte à cette époque où le hasard lui fit rencontrer cette noble vestale. Comme il était alors habitant de cette solitude environnée de forêts, il prend pour se désigner lui-même le nom de Sylvain : Socrate, le plus intime des amis de son âge, qu'il eut à Avignon, est le second interlocuteur de cette pastorale.

Socrate prend la parole en ces termes :

« Dites-moi, Sylvain, quelle est la cause d'une si grande douleur ? pourquoi gémissez-vous » ?

SYLVAIN.

« Ne savez-vous pas, mon cher Socrate, combien il nous est pénible de perdre le dernier espoir de notre fortune, et combien est juste le motif de notre plainte » ?

SOCRATE.

« Ouvrez votre cœur à un ami, à un autre malheureux, qui a été votre confident et votre compagnon dans cette solitude où je vous ai vu si joyeux ».

SYLVAIN.

« Que m'ordonnez-vous de vous raconter !

est-il du genre pastoral de chanter la mort des Déesses que nous regrettons ? je veux cependant vous obéir malgré ma douleur ; écoutez ce que je vais vous dire » :

« Il y a dans des lieux écartés une forêt élevée et des montagnes différentes, par où la Sorgue limpide d'un côté, et la pâle Durance de l'autre, descendent vers le fleuve du Rhône, sur le bord duquel le sort m'avait amené des pays toscans et des rivages de l'Arno. Dans ce séjour je possédais un petit champ aride : je fus pauvre tant que je ne cultivai que lui. Mes champs étant incultes, vague, je me promenais vers ces forêts abritées. Là, entre les rochers de deux collines, et des chênes noueux, sur le bord du rivage, un superbe Laurier-orange s'était accru. Je m'y sentis attiré, et m'y fixai tout-à-fait, quand il m'eut offert la douceur de ses ombrages. Alors finit mon bonheur, ma première félicité. Ce Laurier était agreste, mais il était la fleur et le plus bel ornement de cette rivière. Je donnai enfin tout mon temps et mes travaux à cette Laure unique, n'ayant plus d'autre plaisir que celui de la chanter. Toujours plus attaché à honorer Laure, ni l'aspect d'un site aussi solitaire, ni l'horreur de ce désert, ne pu-

rent m'en éloigner ni me faire changer de dessein (1 ».

On voit clairement par ce récit que c'est à Vaucluse, sur les bords du rivage où il était fixé, que Pétrarque a employé, comme il le dit, tout son temps et tous ses soins, à chanter cette Laure qu'il appelle la fleur de cette rivière. Il apprend à ses lecteurs que c'est en faisant sa promenade vers ces collines boisées de chênes, qu'il trouva la demeure de cet Oranger qui s'était accru au bord de

---

(1) . . . . . Fuit alta remotis
Sylva locis qua se diversis montibus ortæ
Sorga nitens Rhodano, pallensque Druentia migrant
Hùc mihi quo fueram Tusco translatus ab Arno :
Sic hominum res fata rotant. Fuit aridulum rus
Dum colui, indigni atque operi successit egestas.
Arva inarata, vagus sylvis spaciabar apricis.
Verum inter scopulos, nodosaque robora quercus
Creverat ad ripam fluvii pulcherrima Laurus:
Huc rapior dulcemque mihi post quam obtulit umbram
Omnis in hanc vertor. Cessit mea prima voluptas.
Rustica Laurus erat, sed flos gratissimus amnis.
Oblitus immemorque mei, cecinisse juvabat
Hanc unam, curasque et totum hùc volvere tempus.
Laurea culta magis nec me situs asper et horrens
Arcuit incœpto.....

(*Ecloga*. X.ª *ms.*)

la Sorgue naissante, *inter scopulos*, entre les rochers des deux collines où la rivière fait sa route. Écrivain très-exact, il place dans sa description la Durance et ses montagnes, parce qu'elles enclavaient Vaucluse et ses terres dans le diocèse de Cavaillon : il ne pouvait donner de Vaucluse une topographie plus exacte. En effet, du haut de la colline où il avait établi son Hélicon (c'est ainsi qu'il le nomme), on voit toute cette étendue de montagnes, d'où l'on découvre, Cavaillon, la pâle Durance, la Sorgue limpide, qui, selon l'expression du poëte, se rendent l'une et l'autre, dans le fleuve du Rhône, aux environs d'Avignon.

L'auteur des Mémoires, qui ignorait ce texte, avait cru pouvoir appuyer sa tradition d'Avignon, sur quatre vers italiens défigurés dans sa traduction. Voici comment s'y exprime Pétrarque.

« D'où la Sorgue et la Durance descendent pour réunir leurs eaux claires et troubles dans un plus grand bassin ; et en ce lieu où j'avais fixé mon temps, mon parnasse et mon académie ; c'est là que naquit ce bel exemple que virent mes yeux (1) ».

---

(1) D'ove Sorga e Durenza in maggior vaso

Pétrarque répète ici exactement ce qu'il vient de dire dans le texte latin. L'auteur qui a cru pouvoir en profiter pour transporter à Avignon le séjour de Laure de Vaucluse et le parnasse de Pétrarque, aurait dû voir que ces vers disent tout le contraire, et qu'ils sont aussi peu favorables à son système que le texte latin. Il n'est point question ici d'une ville, mais d'une solitude d'où les eaux de la Sorgue se précipitent dans la plaine d'Avignon avec la Durance. Il s'agit du parnasse de Pétrarque, du point de vue, de cette colline d'où l'on découvre la Durance, les montagnes du Luberon, le fleuve du Rhône, et toute la plaine verdoyante où la Sorgue promène si gracieusement ses eaux. Il s'agit d'un port nommé Galas formé par la première branche, qui réunit toutes les eaux de la fontaine, et mérite à juste titre le nom de fleuve que lui donne le poëte.

C'est à une demi-heure de la fontaine, et du côté de Lagnes, que l'on trouve une habitation considérable placée entre les collines et la rivière; c'est la plus ancienne mai-

---

Congiunger' van' lor chiare e torbide acque,
La mia academia, e tempo, e parnaso
Ivi onde agli occhi miei il bel Laure nacque.

son du pays ; c'est là que vécut Laure et les dames ses parentes dont il nous parlera souvent. Cette habitation fut érigée en une abbaye appelée le couvent des dames de Galas, après la mort de Laure et celle des dames ses parentes. Lors de la guerre des calvinistes, comme je l'ai déjà dit, les dames de l'abbaye de Galas abandonnèrent le couvent, et furent se refugier à Cavaillon.

Mes recherches sur les lieux, les titres et la tradition qui y sont conservés, s'accordent si bien avec le récit topographique de Pétrarque, que l'on ne peut reconnaître ailleurs l'habitation de Laure. Elle a été rebâtie depuis peu de temps : tout ce local agreste appartient aujourd'hui aux messieurs Sylvan, de Vaucluse, propriétaires d'une grande partie des terres de Galas, où ils possèdent des moulins et fouloirs sur les eaux qui les entourent. Parmi quelques restes des murs du couvent de Galas, érigé après la mort de Laure, on conserve encore en-dehors de la vieille muraille de la chapelle, le bénitier qui y était anciennement fixé ; il est dans la forme et le goût simple que conservent les ouvrages du 15.e siècle.

C'est dans ce même lieu que se trouve la colline qui servait de parnasse à Pétrarque :

les habitans du pays l'appellent le *Baudelon*, qui veut dire petite colline. On appelle en Provence *bau* et *baux* les collines en général. Le sommet de cette colline est taillé en cône tronqué, et présente un plateau tapissé d'yeuses parasites, où s'élèvent quantité de chênes, restes de l'ancien bois qui ombrageait ce lieu du temps de Pétrarque, et lui offrait, outre la vue des montagnes, du cours de la Durance et de la Sorgue, un abri qu'il s'y était ménagé, et où il allait écouter les muses, environné du plus beau site. Il voyait sous ses pieds toutes les eaux de la fontaine qui, sous l'aspect d'un fleuve brillant partagé en plusieurs rivières, s'épanche dans les vallées voisines comme dans les contrées éloignées, empressé d'y porter le germe de la vie, et le charme des yeux. Point de tableau aussi délicieusement varié, et aussi digne du choix que Pétrarque en avait fait pour se rendre les muses favorables.

Après avoir décrit les lieux où Laure est née, où elle a passé sa vie, et où il était lui-même domicilié, Pétrarque va nous donner l'histoire de la rencontre et de la fuite de Laure, consignée dans sa III.e églogue. Ayant obtenu du cardinal Colonne l'agrément d'aller à Vaucluse faire réparer le logement que sa

sa mère lui avait laissé dans sa petite terre au bord de la fontaine, il fut loger chez son ami Philippe de Cabassole, évêque de ce diocèse. Ce prélat avait, sur la montagne qui s'élève de la fontaine, son logement et sa chapelle, dont les ruines sont très-improprement appelées château de Pétrarque : je dirai en passant, que cette vieille masure, bien-loin d'avoir jamais été un château, était anciennement un ermitage des religieux de Saint-Victor de Marseille, qui vinrent s'y établir et diriger la chapelle de Saint-Véran de Saumane, l'an 1040 (1).

C'est dans cet ermitage de Saint-Victor que l'évêque de Cavaillon avait un logement commode, et une jolie chapelle dont on voit encore les restes, mais où l'on ne peut aller sans danger. C'est dans cette occasion que Pétrarque, dirigeant sa promenade vers la forêt de Galas, comme il vient de le dire, aperçut Laure cueillant des fleurs dans la

(1) Ce fut l'an 1040 que Clément, évêque de Cavaillon, du consentement de son chapitre, donna à Isnard, abbé de Saint-Victor de Marseille, l'ermitage de la fontaine (*Fantoni*). Le pape Paschal II, parle favorablement de l'ermitage de Vaucluse, dans une de ses lettres du XI.e siècle.

prairie. Se trouvant très-près d'elle et après l'avoir très-long-temps fixée, il revient sur ses pas sur le chemin qui touche la prairie et le rivage ; il s'en approche et veut lui dire quelque chose d'honnête. Laure, étonnée de se voir seule dans ce désert avec un jeune homme, se retire à pas redoublés, rentre chez elle, et laisse le poëte au milieu de sa harangue. Telle est l'aventure que Pétrarque va raconter lui-même. Frappé du ton imposant et de la fuite subite d'une jeune personne de 21 ans, aussi belle que réservée, il voulut immortaliser cette scène singulière à la gloire de Laure. Il a mis en pastorale toutes ses conversations avec elle, au sujet de sa fuite. Il y prend le nom de Stropæus, qui veut dire poëte, faiseur de rimes ; il donne à Laure le nom de Daphné. Il fait de la fuite de cette nymphe de la fable, le rapprochement le plus heureux avec la fuite de Laure rejetant la lyre de son Apollon. Cette églogue est la première composition en langue latine que Pétrarque ait consacrée à Laure : elle fut écrite à Vaucluse trois ans après l'évènement, l'an 1330.

Voici le début des conversations entre Pétrarque et Laure des Baux, sur le sujet de sa fuite. (*églog. III*).

Le poëte dit à Laure :

« O vous qui fuyez avec tant d'empressement, n'écouterez-vous jamais mes prières ? Arrêtez-vous, Daphné, je vous en prie, et ne repoussez pas ceux qui sont des vôtres (1) ».

LAURE.

« Que pouvez-vous espérer de celle qui dédaigne les amans ? penserez-vous qu'il y en ait qu'elle ne dédaigne pas ? Cherchez donc ailleurs, vous devenez importun en aimant ».

PÉTRARQUE.

« La peine que je vous cause d'un côté, et l'envie de vous être agréable de l'autre, me coupent la parole ; permettez que je respire un instant, je n'ai ni duplicité, ni piéges, déposez toutes vos craintes et daignez écouter mes récits ».

Str. (1) Ecquid erit precibus finis, tua cura fugelæ.
Fige pedem, Daphne, precor, et miserere tuorum.
Daph. Qui philum sprevit quot non spretura putabis ?
Quære alias curas, sis importunus amando.
(*Ecl. III.ª Daphné et Stropœus.*)

LAURE.

« Parlez donc, mais rappelez-vous d'arrêter une éloquence cupide (1) ».

Première rencontre de Pétrarque avec Laure, sur les rivages de Vaucluse.

PÉTRARQUE.

« Daphné, la première fois que je vous vis vous étiez seule sur ce rivage désert ; je fus en doute si vous étiez une mortelle ou une fille des Dieux. En ce jour le laurier odoriférant du royaume de Murcie répandait le parfum de Rutilus d'Orange (*aureasis*) ; il était plein de douceur. L'odeur de cette tige qui m'était inconnue répandait au loin sur ces rivages, les émanations les plus suaves. Vos

---

Daph. (1) Fare igitur cupidosque modos frenare memento.

Str. Daphné, ego te solam deserto in littore primùm
Aspexi dubius hominem ne, Deam ne viderem,
Aureasi rutilo fragrabat Murcia palma :
Sic cœlum latè insolito complebat odore,
Dulcia sydereas jactabant ora favillas,
Ardentesque comas humeris disperserat aura :
Dividuis sol cum radiis certabat in æquor
Marte tuo victus, non astri lumine compar
Fulgebat. . . . . .

cheveux flottaient sur vos épaules ; le soleil dardait inégalement ses rayons sur ces plaines humides, il ne brillait plus que comme un astre inférieur (1 . Je craignis alors que les Dieux me voyant près de vous, ne fussent jaloux, et ne vous enlevassent de la terre avant que vous eussiez connu nos secrètes pensées ; c'est-à-dire, ces témoignages respectueux et polis dont notre cœur est brûlant. Je m'approche donc, désirant de vous faire connaître le premier élan d'une parole grave. Mais j'ai à peine tiré de ma bouche le premier souffle de cette parole, que vous la repoussez sans l'entendre ; vous prenez la fuite, me répondant avec indignation. Mon imprudence m'a coûté cher ; vos réponses se

---

(1) . . . . . Timuique Deos ne forte videndo
Arderent, raperentque priusquam viscera nosces
Nostra, vel hos cultos incensi pectoris ignes.
Accedo cupiente gravis primordia verbi
Pandere. Vix sisso vocem pulmone revulsi
Arces inexpletam, vultu indignante locuta
Effugis : incautus doluit, tua verba profundè
Se inseruere animo, et liquidis hæsere medullis ;
Exiliunt lamiæ, et miserum suspiria pectus
Flatibus assiduis tundunt atque imbre repenti.
Tu tandem quæ sola potes miserere, modumque
Pone malis, si justa peto, si cognita narro.

sont gravées profondément dans mon cœur, elles ont pénétré jusque dans mes veines. Des regrets dévorans, des soupirs déchirent sans cesse de leur souffle mon sein humilié ; une pluie soudaine de larmes s'en est suivie. Vous donc qui seule pouvez tout, pardonnez ; portez un tempérament à ces maux si ce que je demande est juste, et si je raconte des choses connues ».

Avant de continuer ce dialogue, par la réponse que Laure fait au discours de Pétrarque, je ferai observer avec quelle force, avec quelle vérité le poëte vient de prouver que c'est sur les bords de la Sorgue, et dans le désert de ses collines, qu'il a rencontré Laure pour la première fois. Il nous assure qu'elle était seule sur ce rivage désert, et que voyant ses traits, ses cheveux épars que le vent agitait sur ses épaules, il la prit pour une Divinité : le soleil devant elle, ne brillait plus (dit-il) que comme un astre inférieur. La nommant par son vrai nom, il rappelle qu'elle répandait sur ces rivages la bonne odeur du laurier orange, sorti de la tige du royaume de Murcie ; nous apprenant en peu de mots que sa maison est originaire d'Espagne et du royaume de Murcie. Rien de plus évident. Ce sont

là je crois des détails précieux qui laissent bien-loin l'héroïne provençale. On voit ensuite que Laure se mit à fuir au moment où il s'approcha d'elle, il lui en témoigne ses regrets. Voici la réponse que lui fait Laure ; je reprends la suite du dialogue.

LAURE.

« Je crains de me ressouvenir (1) que ma figure a été agréable à plusieurs, et qu'elle a fait le tourment de ceux qui m'ont aimé. J'ai rejeté le plus beau des hommes qui, semblable à Phébus par sa beauté et sa blonde chevelure, n'était pas moins recommandable par son génie, que par la grâce de son éloquence. Il était justement glorieux du rang de son père. Mais il se vit rejeté de moi, et s'en fut avec le murmure du chagrin. Vous me voyez enfermée par les rochers de ces rivages. Les nymphes qui sor-

---

(1) Quod placuit mea forma viris, quod torsit amantes
Dimemorare piget. Placuit super omnia Phæbo.
Aureus ille comans, nitido spectabilis arcu,
Ingenio citharaque potens, Jove patre superbus,
Spretus et indignans abiit. Sto condita clivis
Ripariis, me amant et pangunt sub gurgite, nymphæ
Tu quid habes, quo posse putes hoc frangere flatum.

tent du gouffre de la fontaine, m'aiment et me parlent aussi ; qu'avez-vous donc pour faire oublier la douce voix de leur murmure » ?

PÉTRARQUE.

« Je ne vous cacherai point (1) que malgré mes petites ressources, j'ai cru trouver le moyen de vous être agréable dans l'art de la poësie descriptive, espérant que vous aimeriez l'harmonie d'une muse élevée, chantant les fastes de cette forêt. Je craindrais vainement d'échouer dans mes projets, et de vous paraître désagréable ; je n'ignore pas que les chants d'une lyre pure ont adouci la

---

Str. (1) Haud tacuisse velim quod cum mea pauca putarem
Posse placere tibi, studui si musica fantis
Ars mihi ferret opem quod te sonitu, alta camæna
Et nemoris fastus, caperent : frustraque timebam
Hanc etiam tentasse viam, raucumque videri,
Numquid stridentem edulcant mera carmina faunum ?
Non puduit dryades parili celebrare canore.
Sæpe quidem vidi ramum, dulcedine cantûs
Linquere et assiduas in me spectare capellas.
Spernere apes cytisum, mutas æstate cicadas
Lætabant : nec nata prius fiducia nostra est
Quin sacro igne, mihi calefactam dederet Argus.

grossiéreté de Pan ; je n'ai donc pas hésité de chanter les dryades de ce séjour sur un pareil ton. J'ai vu souvent des jeunes chèvres, attirées par la douceur du chant, laisser leur rameau, et me regarder avec complaisance ; l'abeille oublier le cytise, et les cigales se taire en été et montrer du plaisir. D'ailleurs l'espoir de vous plaire, n'est animé que de ce zèle pur que me donne l'Argus qui voit le fond des cœurs ».

« Daphné (1), vous le siége de la pudeur, notre émulation et notre bonheur, je vous estime comme dame forte et unique, vous l'honneur et l'ornement de ces forêts. Les hommes à renommée, et les grands capitaines vous ont recherchée. L'astucieux Jupiter vous considère ; il craint, il s'éloigne de ce dard victorieux et à triple force, avec

---

(1) Daphné, casta quidem, noster labor, atque voluptas
Unam ego te dominam, te fortem affusus adæro :
Tu decus es nemorum, tu spes pastoribus ingens ;
Te vates magnique duces, te Jupiter astus
Diligit, ac jaculo refugit victore trisulco,
Quo feris omne nemus. Te quam pharetratus Apollo
Quam celebres arsere Dii, nunc Stropæus ardet.
Sicut pastor inops, lætus, qui ruris opimi
Dives erit, si pulchra voces sua carmina Daphne.

lequel vous subjuguez toute l'étendue de cette forêt. Le poëte est donc justement épris de celle qu'ont estimé les Dieux les plus célèbres, le Dieu du génie lui-même : et tout ainsi qu'un pauvre berger, qui obtient un champ fertile, il se croira riche, si vous lui dites, ô Daphné ! que ses chants vous sont agréables ».

Dans les jolis tableaux qu'on vient de lire, le poëte historien rappelle sans cesse que c'est à Vaucluse même qu'il chante les fastes de Laure, ses forêts et ses rivages. Rien de plus étranger à la tradition d'Avignon que l'histoire de cette célèbre vestale sous la plume de son véritable historien : il nomme sans cesse ce beau laurier de la maison d'Orange par les noms *Aureasis* et *Rutilus*, Orange. Il montre constamment ce beau laurier, enfermé autour des eaux de sa solitude. Il nous fait part de ses conversations avec Laure, de ses réponses à ses discours, se montrant à cet égard, et le plus grand poëte et le plus habile historien. Il vient de nous peindre la virginité de Laure, ses refus constans à se rendre aux vœux des grands personnages qui l'avaient demandée en mariage ; ce qui prouve que Laure avait choisi l'état de virgnité dans lequel elle vécut toute sa vie : ces huit der-

niers vers sont dignes de Virgile. Ce qu'il rapporte de Laure qui, environnée des eaux qui mouillent sa demeure, préfère le murmure des nymphes de la fontaine, à l'harmonie du poëte, est un trait saillant qui caractérise à la fois les mœurs douces, et la sagesse de cette illustre solitaire.

L'époque à laquelle ont eu lieu la première rencontre et la fuite de Laure, a été confondue avec une seconde entrevue, le 6 avril 1327. Ce premier évènement de la vie de Pétrarque, si intéressant pour les lettres et l'histoire, a eu lieu au mois de juillet l'an 1326, comme il le dit lui-même, *levando il sole a la stagion acerba* (*son.* 157). « La mort (ajoute-t-il) a brisé le nœud intérieur que j'ai contracté d'heure à heure, en comptant depuis ma 21.e année révolue (1) ». Pétrarque entrait donc dans sa 22.e année, lorsque, pour la première fois, il eut vu Laure sur les rivages de Vaucluse. On va lire sa seconde entrevue avec elle, et le premier accueil qu'il en reçoit dans cette solitude, un an après.

---

(1) L'adentro nodo ov' io fui d'ora in ora
Contando anni ventuno interi preso
Morte disciolse. . . . . .

(*Sonett.* 230).

CHAPITRE VII.

Seconde rencontre de Pétrarque avec Laure des Baux, le 6 avril 1327. Suite de l'églogue III.e

Pétrarque ne vit plus Laure depuis le jour où elle se mit à fuir : il se retira peu satisfait de sa première démarche, et laissa son habitation de Vaucluse à la fin de juillet 1326, pour se rendre chez le cardinal Jacques de Colonne, évêque de Lombes, où il fut passer le reste de la belle saison, comme il nous l'apprend dans plusieurs de ses lettres. Revenu à Avignon, il y passa l'hiver, et partit au printemps pour revoir sa solitude et son nouveau logement. Reparaissant dans ces collines, soit qu'il en ait cherché l'occasion, soit qu'elle se soit présentée de nouveau, il rencontra Laure une seconde fois dans sa prairie, et, plus favorisé dans cette occasion, il fut accueilli par elle. Entendons-le nous dire avec sagesse : « La vertu, les grâces et des paroles douces furent les filets où je me laissai prendre; c'est le 6 avril 1327 que je suis entré dans ce labyrinthe, je ne sais

sais comment je pourrai m'en tirer, (*sonn.* 176) ». On voit par ce texte, que c'est le bon accueil que Laure fit à Pétrarque, qui fut le vrai commencement de ses liaisons avec elle; c'est ce qu'il va nous montrer dans le récit de sa seconde entrevue avec Laure. Elle n'était point seule cette fois sur le rivage, mais environnée des jeunes compagnes ses parentes. Avant de commencer son récit, il achève le précédent par la réponse que fait Laure aux éloges qu'il fait d'elle dans les huit derniers vers qu'on a lu. Laure lui dit :

« Vous êtes plus prudent que je ne croyais ; votre respect pour nous, vos égards flatteurs, sont excessifs ; vous pourrez peut-être nous plaire par tout autre discours (1) ».

Seconde rencontre de Laure sur les bords du rivage de Vaucluse.

« C'était au milieu du jour (2), pendant que mon goût pour la forêt conduisait mes

---

(1) Plus sedulus quam rebar eras, reverentia nostri Excedit ; dicens aliud, poteris fortasse placere.

(2) Forte die in medio dum me meus urget ad amnem Sylvæ amor, in sylvas subito vox contigit aures ;

pas vers la rivière ; tout-à-coup un bruit plus doux que ne l'est la voix humaine, vint retentir à mes oreilles ; étonné, je m'arrête. Il y avait près de moi une onde légère qui, s'échappant d'une colline ombragée, se roulait sur des pierres luisantes. Ce lieu est élevé et accompagné du murmure des eaux. Je regarde alors, et je vois au bas du rivage un groupe de vierges qui étaient sous les ombrages où vivait le laurier pourpré, orange, (*lauri purpureæ virentis ad umbras*). Le ciel était propice ; je descends, je hâte mes pas ; alors une de ces vierges dont la voix était plus sonore, prononça ces mots : puisque la destinée vous ramène de nouveau dans ces sentiers, on vous permet de voir des visages troublés. Elle parle ainsi, se place à la droite ; tous les troubles se dissipent, je commence à parler :

Dulcior humana, stupui. Levis unda nitentes
Per pronum ex umbroso involvit colle lapillos.
Prominet ipse locus, murmurque secutus aquarum,
Purpureæ in ripa lauri virentis ad umbras
Virgineam aspicio cœlo plaudente choream.
Plecto gradum propere; tunc una sonantior addit
Ex numero ; si fata tuos hoc tramite gressus
Irremeant, aude et dimotos cernere vultus. (*ms.*)

O Déesses de ce lieu (dis-je alors) ! comment n'auriez-vous pas d'indulgence pour moi ? l'erreur et l'attrait m'ont entraîné en suivant les traces d'une biche sauvage qui m'a échappé, elle s'est mise à fuir, et si promptement, qu'elle ignore de quelle couleur je suis. A ces paroles, la vierge souriant, me dit : nous nous rappelons de tout ».

A ces mots de Laure, Pétrarque, continuant son discours, la prie de recevoir cette églogue comme les prémices de ses chants dans cette solitude ; il l'assure que si dans sa fuite elle s'est méfiée de la lyre du poëte, elle ne trouvera dans ses vers que la poësie de l'homme de bien. Voici son discours à Laure.

PÉTRARQUE.

« Au milieu de l'âpreté de ces rochers (1), je recherche en vous une sage Daphné, cette

---

(1) Hæc ait et dextram tenuit, tremor omnis abibat :
Posse loqui incipio. Quin vos mihi parcite divæ
Error, amorque trahunt sectans vestigia damæ
Ex me elapsa feræ : fugit illa, meosque colores
Nescit. Ad hæc virgo subridens : novimus inquit
Omnia.... te sapidam sequor inter confraga Daphnem.
Fabula jampridem aoniis notissima lucis.

histoire est très-connue dans la forêt d'Aonie. Quoiqu'incertain d'être agréable à la souveraine de ces lieux, recevez je vous prie, cette poësie ; Cupidon s'y est arraché le guidon de ses ailes tendres et légères, et me le présentant il m'a dit : vous irez sous ces ombrages, et vous direz que vous avez vu les neuf sœurs que le vulgaire ne peut envisager, et que ne peut voir aucun esprit imbu des oracles de la chair. Si l'on veut en savoir davantage, dites que vous avez vu avec quelles fraudes excitent les guerres ces pies loquaces qui s'agitent du babil et de l'esprit, et que la chûte du présomptueux Pyrenée a si bien fait connaître. Dites que

---

Incertus lætiscere heram, tamen accipe rythmum
Hunc precor ; è tenero pennatum cortice remum
Decerpsit cupido atque mihi porrexit : ad umbras
Ibis ait, dicesque novem vidisse sorores
Quas vulgus spectare nequit, quas ulla profatu
Mens carnis imbuta videt. Si plura rogaris
Dic vidisse quibusvis bella movere dolis, hæ,
Et quantum præceps doluit de turre Pyrenæus,
Voce vel ingenio picæ docuere loquaces.
Dic sacro de monte vagas vidisse per undas
Quas pedis impulsu genitas cervice Medusæ
Alatus perfodit equus ; dionæa canentes (*ms.*)

vous avez vu ces muses vagabondes de l'Hyppocrène qui, par l'impulsion du pied, font jaillir les eaux de leur source, comme le cheval ailé né du sang de Méduse. Elles chantent l'amour avec les oreilles aguerries, par une basse harmonie des mots, changeant toutes choses, et jusqu'à l'ordre des véritables mouvemens de l'ame. Dites encore (m'a dit ce jeune Dieu) quel amour conduit à la renommée; quelle étude, au charme de la parole; ce que sert à l'esprit la lecture d'un orateur sévère ? Après cela, comment et quels doivent être les mouvemens, et la force du génie? quelle discrétion doit être dans l'esprit; comment enfin l'on parvient à flatter des oreilles délicates ennemies de la folie ?

Auribus impavidis vapido modulamine vocum :
Cuncta novant veros que animorum ex ordine motus.
Dic famæ quis ducit amor ? vocisque levamen
Quid studium ? ingenio quæ vires charta severi
Oratoris agat ? post hæc quisnam impetus et lex
Judicii ætherei? quænam discretio mentis ?
Quid ve potest mulcere aures insana fugaces
Huc Daphne sic verti oculos regina canori ;
Qui mihi pro cantu remum dedit alite vulsum,
Me tibi monstrari involucrem jubet, ille monetque
Harmoniæ post signa fugæ, consistere tetam :
Ferrea, sit inquit motam pietate videbis. (*ms.*)

« Oui, Daphné, reine de l'harmonie, c'est de ce côté et vers ces préceptes que se fixent mes regards. Cupidon, qui pour l'honneur de mes chants s'est arraché le guidon de l'aile, et m'ordonne de paraître devant vous sans légéreté, me prévient, qu'après avoir fait le tableau harmonieux de sa fuite, la colombe de ce désert repliera enfin ses ailes pour s'arrêter. Fut-elle d'airain (m'a-t-il dit), vous la verrez sensible et pleine d'indulgence pour vous ».

Tout retrace dans cette conversation de Pétrarque avec Laure des Baux, une peinture de la morale de ce poëte, et la sagesse remarquable de l'illustre vierge qui en est l'objet. Le tableau qu'il fait à Laure de la poësie, des muses vagabondes, de l'amour des poëtes; ce qu'il dit de Cupidon arrachant le guidon de ses ailes pour l'honneur de ses chants, est digne d'un génie aussi poli. C'est toujours sur le rivage qu'il aborde Laure, et qu'il en est accueilli: elle était sous les ombrages de sa demeure, c'est là qu'il nous dit avoir rencontré *ce laurier pourpré-orange* qui était alors entouré des jeunes vierges de sa famille.

Quand aux effets et aux mouvemens de cette belle composition, il n'appartenait

qu'à un bon génie d'appeler sur le théâtre de l'Hyppocrène Apollon et Cupidon, ces Dieux ordinairement si hardis, et si légers dans les champs, pour les montrer à Laure de très-humbles serviteurs de Minerve dans les vallées de Vaucluse et de Galas : c'est aussi comme le plus sage des poëtes lyriques, qu'il déclare à Laure qu'il n'a composé cette pastorale sur sa fuite, que pour se faire distinguer d'elle, et pour qu'elle ne le confondît pas avec les troubadours ou baladins de l'Hyppocrène. Il lui dit expressément, qu'il n'est pas un poëte d'amour, accoutumé à tremper sa plume dans les ornières de Méduse et de Pégase, où l'on écrit du corps plutôt que de l'esprit. Il rassure cette illustre solitaire sur les inconséquences d'un jeune homme qui l'aborde sans la connaître, dans un lieu désert où elle était seule. Il lui expose sa justification, la pureté de ses vues, sa délicatesse en poësie, et son génie par-dessus tout.

On peut dire à la gloire du poëte historien de Laure, qu'aucun poëte n'a développé autant d'instructions sur le vrai sens des paraboles de la mythologie, autant de préceptes sur le bon esprit des lettres, sur les devoirs du poëte et de l'homme public dont

le nom doit passer à la postérité. Il est certain que ce poëme sur la fuite de Laure, sous le nom de Daphné, est d'un intérêt nouveau; je dis plus, il est classique; il porte l'empreinte de cette chevalerie justement appréciée, que Pétrarque, pour l'honneur de son siècle, a fait passer à la postérité dans cet écrit. Voyons actuellement la réponse de Laure au discours qu'on vient de lire. Ce morceau, qui termine l'églogue de Pétrarque, ne sera pas moins précieux pour l'histoire de Vaucluse que pour celle de Laure des Baux. Laure y appelle l'attention du poëte sur les lieux qu'il habite dans cette retraite; elle lui fait le récit de la translation des restes mortels de saint Veran, transportés de la chapelle de Saumane, dans l'église de Cavaillon. Elle raconte s'y être trouvée présente dans sa première enfance, l'an 1312, époque où cette pompe solennelle eût lieu à Vaucluse. Voici la narration de Laure des Baux à la suite du texte qu'on a lu. Reprenant le discours du poëte sur la poësie, elle lui dit (1).

Daph. (1) Metasque has sequere, et collem properare par altum
Scis quo sole sedes? majestas quanta locorum?

LAURE.

« Atteignez donc le but de vos préceptes, et avancez vos progrès sur cet olympe élevé. Savez-vous sous quel ciel vous demeurez ici, quelle est la majesté de ces lieux » ?

PÉTRARQUE.

« Un sommet impérieux (Saumane) semble donner ses lois autour des collines qui l'environnent, il plane au-dessus des forêts que le ciel et les collines de la fontaine dérobent à la vue ».

LAURE.

« De ce lieu je me rappelle avoir vu descendre les restes sacrés et mortels du pasteur Veran (1). Ces saints monumens trans-

---

Pétr. Imperiosus apex dare circum jura videtur
Collibus et cœlo sylvas despectat opertas.

(1) Hùc ego pastoris memini vidisse Verani
Suprema, arboreis spoliis ornata referre,
Curribus evecta in niveis, delubra Deorum
Intereram jam læta virens; spectare juvabat
Cum ductore greges canos tristesque juvencos,
Cum exuviisque, graves peragrari in montibus arcas,
Per longos raudi strepitus pompasque frementes.
Hùc ab hyperboreis puris conclavibus aurum

portés sur des chars blancs comme la neige étaient l'objet de mon attention ; j'étais jeune encore, et j'avais du plaisir à regarder le pasteur, entouré du troupeau de vieillards et de la jeunesse, ces urnes vénérables chargées de dépouilles, transportées à travers les montagnes, au bruit répété et pompeux de l'airain retentissant.

« Ce fut dans ce même lieu qu'anciennement des Sarrasins du nord de l'Asie, se transportèrent : là ces spoliateurs redoutables, après avoir enlevé l'or de ce pur sanctuaire, y furent frappés d'une vengeance la plus éclatante (1). Que de maux firent sur ces rivages, ces féroces grifons accompagnés de la brute informe et dégoûtante de l'Inde, portant sur ses épaules ces tours mobiles et antiques des combats ! Pour n'être pas trop longue dans mon récit je dirai que tout ce que les entrailles de cette forêt avaient produit

---

Ghryphibus ereptum magno pervenit in ultu.
Hùc Asiæ priscas informi squalida tergo
Utraque nutantes, tulit indica bellua turres. (*ms.*)

(1) La vengeance dont parle ici Pétrarque est celle que fit éprouver aux Sarrasins, Guillaume-au-Cornet, qui les défit à Vaucluse, et les chassa de la France entière.

d'humain et de grand, fut autant de victimes consacrées à la mort. C'est là que des pères et leur belle jeunesse moururent justes et victimes! que de larmes y répandirent des vierges chastes! Dans cet antre de rocher que vous voyez, résistant à la force des ennemis, un grand préteur succomba, et son fils, le favori des grâces, fut, comme Adonis, la proie de ces sangliers désolateurs. Je laisse ces tristes souvenirs (1). A la suite de ces désastres, ceux de ma famille sont venus habiter ces sommets avec le frein des armes. Cette cime est comme la tête de ces forêts;

---

(1) Quid te multi morer? quidquid nemus undique pressis
Extulit uberibus hoc est in morte Coactum.
Hic justi cædere patres, et viva juventus.
Hic castæ lugere nurus: hoc prætor in antro
Maximus insistens periit, nec pulcher Adonis
Vulnificos evasit apros. Sed tristia linquo:
Hoc id fit, per frena meos habitasse cacumen. (*ms.*)
Ut caput est nemorum domus hæc Jovis ampla tonantis.
Hic natum complexa suum matrona sibillo
Aldana, sacri loco fert poma ostensa supremo. (*ms.*)
Hæc juga magnanimus sibilonius archus iberis (*ms.*)
Sacravit, fert arma locis secura sub altis. (*ms.*)
Saltibus ex libycis rediens pius illa revisit. (*ms.*)
Et Gelon redit ille senescens tempora multa. (*ms.*)

la maison forte que vous y voyez, est la forteresse de Jupiter tonnant (le château de Saumane). C'est sur ce lieu que l'illustre Aldane, dame au cornet, embrassant son fils victorieux, porta dans le lieu saint la pomme orange qu'elle offrit à Dieu. Le prince-au-cornet, magnanime souverain d'Iberie (Gaule Narbonaise) consacra la gloire de ces sommets, y porta sa puissance et la sécurité de ses armes. De retour des monts de la Gaule Narbonaise, ce prince pieux vint revoir ces lieux vénérables, et retourna dans le désert de Gellone où il eut une longue vieillesse : »

Les récits du poëte sur Guillaume-au-Cornet, souverain de l'Aquitaine, premier prince de la principauté d'Orange ; sa victoire à Vaucluse sur les barbares, et sous les yeux de sa mère, la princesse Aldane, faisant son offrande des oranges ; la retraite du prince-au-cornet dans le monastère de Gellone, où l'histoire nous apprend qu'il est mort saintement ; la forteresse et le château de Saumane bâtis par les descendans de ce prince, comme Laure l'assure au chantre de Vaucluse ; ces récits (dis-je) nous ont paru, sous la plume de Pétrarque, des monumens qui portent les derniers caractères

de

de conviction, en faveur de cette Laure de la maison d'Orange, qui raconte elle-même l'origine de sa famille, de son nom et de ses possessions à Vaucluse.

Le poëte historien de Vaucluse donne à la mère du vainqueur des Sarrasins le nom d'Aldane, *Aldana*, *Agdana* (c'est celui que Dom Mabillon nous a transmis dans ses notes sur Guillaume-au-Cornet); il nous apprend qu'Aldane était fille de Charles-Martel, et mère de Guillaume-au-Cornet, dans le 7.e siècle. Pétrarque, donnant le nom de magnanime à ce prince guerrier, dont l'histoire est connue, rappelle que son attribut est le cornet, dans les mots *sibilus*, *sibilonius* de *sibilare*, entonner la trompette, le cor-de-chasse; ce qui est en effet le nom particulier sous lequel ce prince est connu. Voici la suite du récit de Laure à Pétrarque, la fin de l'églogue et du discoure de cette célèbre solitaire de Vaucluse.

« Il vint (dit-elle) après ceux-ci d'autres seigneurs de ces sommets qui chantaient leur poësie, ce qui serait trop long de vous raconter; l'un d'eux consacré au seigneur, chantant sur un triple chalumeau, ceignait le front des vierges des palmes d'un laurier immortel; c'est d'un pareil laurier que

désirant une couronne fleurie je me rendrai immortelle plus qu'avec vos fleurs. Prenez pour vous cette même palme immortelle que la reine sacrée de Castalie offre en ce lieu aux vierges de sa cour, et ayez pour vous le même avantage qui nous est propre; laissez toute autre affection, et vous serez bientôt des nôtres (1) ».

Le poëte, finissant son églogue sur Laure des Baux, répond : « maintenant il m'est doux d'avoir veillé; il m'est agréable de me rappeler mes travaux ».

Ces dernières paroles de Laure extrêmement concises sous la plume de son historien, sont la réponse d'une vierge aussi sincère que modeste et délicate. Voyant que le poëte a cru qu'elle serait sensible à l'harmonie des chants qu'il a composés pour elle

---

Daph. (1) Cantantes venere alii quod dicere longum est.
Partheniasque theus triplici modulator avenæ. (*ms.*)
Cœlibus e divo frondebat tempora Lauro. (*ms.*)
Hic ego de simili quærens suscipere sertum (*ms.*)
Florentem sic me faciam. Tibi porrige ramum hunc
Quem sacra Castaliæ regnatrix tradidit aulæ;
Illius hic nostrumque simul tibi munus habeto;
Linque alios cultus, et noster protinus esto. (*ms.*)
Str. Nunc nigilasse juvat, dulce est meminisse laborum.

dans cette pastorale ; elle lui répond que de semblables fleurs ne sont pas les siennes, qu'elle n'aspire qu'à celles que la religion peut lui offrir dans tout autre esprit. Elle invite enfin le poëte le plus vertueux à n'aimer que sur un autre ton, une vierge qui, comme elle et ses compagnes, ne s'occupent d'autre chants que de ceux consacrés à la première des vierges, la reine de Castalie. Cette application de la déesse de la fable qui présidait à la poësie consacrée à la pureté des vierges, est un dernier trait du génie de ce poëte, qui ne pouvant dans une pastorale nommer la vierge du salut des hommes, la désigne si bien, qu'il prouve au lecteur le moins attentif, que Laure et ses compagnes étaient des vierges consacrées à Dieu et à la Vierge mère.

Ce poëme sur Laure de Vaucluse sera à jamais le plus beau triomphe d'un poëte de 26 ans, le plus bel éloge, un immortel souvenir d'une vierge de la maison d'Orange, et enfin la censure la plus forte de la tradition d'Avignon. Pétrarque y justifie ce qu'il a dit dans une de ses lettres (1), que quoique Vaucluse eût de son temps une grande célé-

(1) Famil. ep. 3. lib. 8.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

brité par sa fontaine, il avait travaillé à la rendre plus célèbre et plus digne d'intérêt sous les rapports historiques. « J'espère (dit-il) que mes églogues et mes ouvrages sur ce séjour et ses fastes, formeront un édifice plus curieux et plus solide que ceux que j'ai fait bâtir sur le bord de la fontaine ». Tel a été le but de Pétrarque dans ses églogues et ses sonnets; il y fait constamment son histoire, écrivant les fastes de Vaucluse pour la maison célèbre qui l'intéressait dans ce séjour, et qui méritait si bien la peine qu'il a pris pour l'immortaliser dans sa poësie. Pétrarque n'a donc dans ses poësies aucune des tournures de notre siècle; il laisse bien en bas de lui nos mœurs, et le génie de nos troubadours. « Je n'écris point (dit-il) pour des lecteurs vulgaires et peu délicats ». On peut en effet admirer avec quelle délicatesse ce poëte, traitant de l'amour pastoral, a su former de ce sujet le plus beau tableau des talens religieux, présenter les plus nobles caractères de la poësie, et l'amabilité du christianisme dans celle de la virginité. Peu de traités de morale plairaient autant et feraient aussi peu sentir l'éguillon d'une morale sévère que l'on aime mieux deviner que sentir. Avec au-

tant de finesse et de modération dans l'esprit, il a prouvé qu'en effet tout est poëtique dans la religion; mais il trouve le génie du christianisme dans les talens de la religion et non dans la religion des talens. Il ne brille que de cette éloquente simplicité qui seule peut atteindre le génie de la religion, et donner à une histoire profane, cet intérêt utile et religieux qui réside essentiellement dans la sobriété de l'esprit. C'est là le grand mérite de Pétrarque dans sa poësie dramatique. Il chante l'amitié, la vie qu'il mène lui-même dans le désert de Vaucluse; mais il trempe son style et sa pensée dans l'esprit même de la religion; il emprunte son génie et ses couleurs, avec la plume du héros chrétien, du chrétien le plus aimable.

Quand au mérite de la poësie latine de cet auteur, il a été méconnu, non par la faute et la barbarie prétendue de son latin, mais par l'impéritie des éditeurs du 15.e siècle. Les éditions latines de cette première époque de l'art typographique sont presque toutes des essais plus ou moins incorrects. La difficulté de lire les manuscrits du commencement du 14.e siècle, a produit les mauvaises éditions de Pétrarque, qui presque

toutes différent entre elles sur le sens qui a été donné aux manuscrits de ce poëte ; ce qui a fait dire à l'éditeur le plus savant, qu'on ne doit considérer les éditions latines remontant aux premières époques de l'imprimerie, que comme des essais informes du 15.e siècle, qui la plupart n'ont vu le jour qu'aux dépens des modèles. Les manuscrits de Virgile, Horace, Ciceron et autres, eussent été comme tous ceux de Pétrarque, la proie de l'ignorance, si les Elzevirs, les Aldes, les Etienne et autres, n'étaient venus dans le 17.e siècle au secours de la littérature, et prouver qu'ils ont été les seuls savans qui aient su lire l'esprit des auteurs dans les anciens manuscrits grecs et latins.

Il m'eût été impossible de traduire Pétrarque sans le secours d'un manuscrit précieux, contenant les églogues, l'Africa et les poésies italiennes de ce poëte. Ce secours lumineux m'a parfaitement convaincu de la barbarie des éditions de ce poëte, du travestissement du texte qui enlève le plus souvent la mesure de ses vers. On peut en prendre une idée dans les derniers vers de l'églogue dont je viens de donner la traduction et le texte, et où l'on trouvera

presque autant d'inversions que de mots (1).

Pétrarque vient de mettre sous les yeux de ses lecteurs toutes ses entrevues et conversations avec Laure des Baux, dans la solitude de Vaucluse, et en outre la certitude évidente que les seigneurs de sa famille sont les descendans de Guillaume-au-Cornet, prince d'Orange, de l'antique maison des Rutilus Adhemar ; et qu'enfin le château de Saumane, et son antique chapelle sont encore de précieux témoins de la naissance de Laure à Vaucluse, et de la grande puissance que ses aïeux y avaient exercé. On va

---

Éditions. (1) . . . . . Latona sybillæ.
Manuscr. . . . . . Matrona sibillo.
édit. Agnita fatiloquo pastori ostensa superbo est.
ms. Aldana sacriloco fert poma ostensa supremo.
édit. Hæc juga magnanimus Scipionibus actus ibernis.
ms. . . . . . Sibilonius archus iberis.
édit. Sic crevit fortuna locis sua cura sub actis.
ms. Sacravit; fert arma locis secura subaltis.
édit. Saltibus ex libycis rediens puer ille revisit.
ms. . . . . . Pius illa revisit.
édit. Et se cum rudis ille senex post tempora multa.
ms. Et Gellon redit ille senescens tempora multa, etc. etc.

trouver de nouvelles preuves historiques de tout ce que le poëte vient d'établir dans les sonnets qu'il a composé sur Laure, trois ans avant qu'il eût écrit ses églogues ; je viendrai ensuite aux récits du poëte sur la mort et la sépulture de Laure dans le vallon de Galas.

CHAPITRE VIII.

Les poësies italiennes de Pétrarque, ses sentimens, son esprit, et ses pensées depuis sa première entrevue avec Laure des Baux à Vaucluse, l'an 1326.

Quelques sonnets de Pétrarque, faute d'avoir été vus dans leur propre jour, avaient paru jeter quelques lueurs en faveur de la tradition d'Avignon ; on n'a pas manqué de les invoquer, mais toujours aux dépens du texte, et pour donner crédit au roman de la rencontre de Laure un vendredi saint dans l'église de sainte Claire. On a vu cependant jusqu'ici, que c'est à Vaucluse et dans le vallon de Galas que Pétrarque a vu Laure pour la première fois, environnée des rochers et des rivages de la fontaine. Monsieur

le baron de Bimard de la Bastie, et plusieurs savans de l'Italie qui avaient lu Pétrarque sont convenus qu'on peut s'amuser de cette tradition, mais qu'au vrai elle n'honore pas le savoir de ceux qui la soutiennent contre l'évidence du texte, et contre les probabilités raisonnables que doit avoir toute espèce de système.

Il est reconnu par un calcul astronomique que l'an 1327, 6 avril, jour du vendredi saint prétendu, le dimanche de pâques tombait au 12 avril, et que parconséquent le 6 avril était un lundi. Pétrarque et Laure n'ont donc pu assister aux offices du vendredi saint un lundi. Le sonnet dont on a cru pouvoir étayer cette fable, la dément formellement de quelle manière qu'on le tourne. Ce troisième sonnet a consacré cette erreur par le mot *scoloraro*, mot irrégulier, vrai solécisme engendré sous la planche des éditeurs du 15.e siècle. On a cru expliquer les mots *sol scoloraro*, par l'obscurcissement du soleil qui eut lieu le vendredi saint; mais jamais Pétrarque n'a écrit le mot *scoloraro* dans ce sonnet, et l'imparfait du verbe *era* qui se rapporte à *scoloraro*, ne présente que la barbarie d'un poëte qui ignore sa langue. En supposant même la régularité de la

contexture de ce premier vers, il est certain aussi que dans ce sens, Laure est elle-même le soleil dont parle Pétrarque, ainsi qu'on le verra si souvent dans ses autres sonnets. Ce serait donc ce soleil là qui se serait obscurci, ce qui pourrait encore s'expliquer par la fuite de Laure comme on l'a déjà vu.

Era il giorno ch' al sol si scoloraro
Per la pietà del suo fattore i rai.

Par l'explication torturée que l'on donne à ces deux vers pour y trouver le vendredi saint, Pétrarque se trouverait en contradiction manifeste avec les récits nombreux qu'il vient de faire : cela ne peut pas être, et l'on a à coup sûr abusé du texte en plus d'une manière; j'en trouve la preuve solennelle dans le texte manuscrit, où ces deux vers sont écrits bien différemment, les voici :

Era 'l giorno ch' al sol di color raro
Parve la pietà da suo fattore, ai rai
Quando io fu preso ; e non mi guardai
Che ben vostri occhi dentro mi legaro.
(*Sonett.* 3 *ms.*)

« Quand j'y fus pris c'était un jour où à un soleil d'une couleur rare et à ses rayons

parut bien la piété qu'elle avait pour son créateur ».

On sent en lisant ce texte, le style correct du poëte toscan, sa pensée, et la barbarie des mots qui ont été mis à la place. Il présente Laure comme un soleil d'une couleur rare, portant sur son front l'empreinte de la piété pour son créateur.

Ceux pour qui l'illusion d'un ancien préjugé est un dogme, et fait l'unique bonheur de l'esprit, nous diront peut-être qu'il ne faut pas être plus savant que les autres ; mais on peut l'être beaucoup moins, et avoir mieux réfléchi et mieux rencontré. Peut-on imaginer raisonnablement que Pétrarque dans ce sonnet ait voulu cette fois rompre toutes les bienséances, sa modération accoutumée, pour nous dire que c'est dans une église et un vendredi saint, que les regards de Laure se portant sur lui, il reçut les premières atteintes d'une passion, ainsi qu'on le suppose? Pétrarque était-il donc assez frondeur, et n'avait-il rien à perdre dans l'opinion de son siècle pour oser faire un pareil aveu dans des vers livrés au public ? Le poëte le plus libertin aurait-il voulu faire un sonnet pour publier son aveuglement pour une femme, si la chose se

fût passée dans une église un vendredi saint, jour qui prête si peu à la dissipation ?

C'est avec aussi peu de réflexions qu'on nous parle de l'entrevue de Pétrarque avec Laure dans l'église de Sainte-Claire. C'est avec aussi peu de connaissance de l'esprit et du cœur de ce poëte que l'on est parvenu à faire de lui un homme passionné, un courtisan vulgaire, qui se joue de lui-même dans ses écrits, jusqu'à choquer la raison et les bienséances les plus communes. Mais, je le répète, Pétrarque est bien-loin de notre siècle et de nos tournures dans ses compositions : il voit le soleil où nous voyons les ténèbres, et le soleil dont il parle dans ce 3.e sonnet, est Laure elle-même, radieuse de la piété qu'elle portait sur son front. Cette allégorie est familière à ce poëte : le sonnet suivant qui est une suite du même sujet en fournira une preuve évidente.

(Sonnetto 92).

In mezzo di duo amanti onesta altera
Vidi una donna e quel signor con lei
Che fra gli uomini regna, e fra gli dei.
E dall' un lato il sole, io dall' altr' era.

« Au milieu de deux amis je vis une dame vertueuse et illustre ; elle avait avec elle-même

même ce Seigneur Dieu qui domine sur les hommes et sur les rois de la terre. Cette dame, comme un soleil était d'un côté du rivage, moi de l'autre. A mesure qu'elle se voyait dans la sphère de cet ami divin et le plus beau, elle se détourna de devant mes yeux (1), fuyant pleine de joie, et j'aurais bien voulu qu'elle n'eût pas poussé si loin sa sévérité à mon égard. Mais le dépit qui était venu dans mon cœur, vaincu pour la première fois, par une si noble adversaire, se changea en allégresse. Un petit nuage de tristesse se répandit tout au tour de la face larmoyante de cet homme qui se vit vaincu, et ne put le voir sans peine ».

Dans ce sonnet, le poëte rappelle que Laure, la première fois qu'elle le vit s'approcher d'elle, se détourna de sa vue par sa fuite : il ajoute que c'est par une préférence pour ce Dieu son ami, dans la sphère duquel elle vivait, qu'elle en agit ainsi. Ce sonnet explique le précédent, et se trouve d'accord avec tout ce qui a été dit jusqu'ici.

---

(1) Dell' amico piu bello ; d'agli occhi miei. (*ms.*)
Tutta lieta si volse.....

Dans ses récits, Pétrarque se renferme toujours dans le plus grand laconisme, ce qui très-souvent semble présenter ce double sens matériel qui se trouve à demeure dans l'esprit de beaucoup de lecteurs ; mais il les a prévenus qu'il n'envisage pour ses juges que ceux qui pèsent ses pensées, la suite et l'ensemble des écrits qui peuvent faire juger de son esprit. Il déclare hautement que dans sa poësie il ne veut ressembler à personne ; que bien-loin de vouloir se mettre à la portée de tous les esprits, il n'écrivait pas pour le lecteur vulgaire : » je me méfie (dit-il) de ce suffrage qui n'annoncerait que ma chûte » (*senil. ep.* 4). Il ne faut que lire cet avertissement en plusieurs endroits de ses lettres, pour juger de quelle manière on peut traiter Pétrarque. Il prévoyait qu'il serait facilement méconnu dans son style, dans son esprit et ses pensées, par des écrivains ordinairement moins soucieux d'étudier l'esprit des autres, que de se presser à produire le leur.

Ce n'est qu'à force de négligences et de préjugés que l'on a oublié le véritable esprit de ce poëte, que l'on a imaginé son entrevue avec Laure un vendredi saint à l'église, contre l'évidence du texte ; c'est ce que l'on

verra encore démenti dans les sonnets qu'on va lire. Le sonnet suivant nous rappelle que c'est dans la prairie, entre les deux rivages formés à Galas par les deux courans de la Sorgue, que la première entrevue de Pétrarque avec Laure a eu lieu. Il compare ingénieusement Laure à une biche effrayée qui se mit à courir en le voyant. Cette allégorie est pleine de génie ; la voici.

(Sonneto 157).

Una candida cerva sopra l'erba
Verde m'apparve con suo crine d'oro,
Fra due riviere, all' ombra d'un alloro,
Levando 'l sole alla stagion acerba.

« Une biche candide m'apparut sur l'herbe verte de la prairie avec sa crinière d'or, entre deux rivages, sous les ombrages du Laurier orange, le soleil se trouvait dans la saison la plus brûlante. Son allure était superbe et si douce, que je laissai tout travail, pour la suivre comme un avare, que le plaisir de chercher un trésor dédommage de la peine qu'il se donne. On voyait écrit avec des diamans et des topazes tout au tour du beau collier qui l'environnait : *que personne ne me touche, il a plu à mon César de me rendre libre.* C'était l'heure de

midi ; mes yeux ne laissaient pas de l'admirer, lorsqu'enfin je tombai dans le lacet, et qu'elle se sauva avec la rapidité de l'épervier (1).

Voici sur le même sujet une *canzon*, où la rencontre de Laure se trouve rapportée avec des couleurs et des détails nouveaux. Laure, dans la prairie, ourdissait des nœuds de soie, au moment où Pétrarque passait sur le chemin qui est entre la prairie et la colline. Cette particularité ne contrarie pas celle qui nous apprend qu'elle cueillait des fleurs. Le moment où Laure ourdissait des nœuds de soie, est celui où Pétrarque, frappé de son bel aspect, comme il vient de le dire, ne put se lasser de l'admirer assez long-temps: continuant sa promenade, Laure préparait (dit-il) les nœuds du lacet où il ne tarderait pas à être pris. Revenant par le même chemin, sans doute bientôt après, il retrouve Laure dans la prairie cueillant des fleurs,

---

(1) Ed era il sol gia volto al mezzo giorno;
Gli occhi miei stanchi di mirar non sazi,
Quando i' caddi nel laccio, ed ella sparve (*). (*ms.*)

(*) Ce dernier mot *sparve* est bien riche : *sparvierar*, se sauver avec la vitesse d'un épervier.

c'est le moment où elle se mit à fuir en le voyant s'approcher. Il est aisé de voir par ces deux différens récits, que Pétrarque mit un intervalle entre le temps où il admira la beauté de Laure occupée de son travail, et celui où il se décida à l'aborder. C'est ce que la *canzon* suivante prouvera mieux, on y verra que Laure ne se met point à fuir dans cette occasion.

(Canzonne 23).

Nova angeletta sopra l'alea corta (*ms.*)
Scesse dal ciel in su la fresca riva,
Là ond' io passava sol per mio destino :
Poi che senza compagna e senza scorta
Si vide, un laccio che di seta ordiva (*ms.*)
Tese fra l'erba, ond' é verde 'l cammino :
Allor fui preso ; e non mi spiacque poi,
Si dolce lume uscia degli occhi suoi.

« Une nouvelle créature angélique descendue du ciel était sous une allée verte auprès de cette fraîche rivière au bord de la quelle je passais. J'étais seul, c'est ma coutume et ma destinée. Comme elle se vit seule et sans compagne travaillant à ourdir des nœuds de soie, ce fut le lacet qu'elle me tendit sur la prairie, tout près du chemin qui est couvert de gazon. Dès-lors je fus pris :

je n'en fus pas fâché ensuite en voyant la douce lumière de sagesse qui sortait de ses yeux ».

On voit que sur le premier moment de cette rencontre, Laure travaillait de ses mains à ourdir des nœuds de soie, circonstance qui donna à Pétrarque le moyen de mieux admirer sa beauté, et revenir bientôt tomber dans le lacet de sa curiosité qui fut si mal accueillie. A la suite du 3.e sonnet dont j'ai parlé plus haut, le poëte ajoute que Laure, ce soleil qui portait sur son front l'empreinte de la piété pour son créateur, avait jeté les yeux sur Pétrarque, et que, faisant son chemin et ne pensant à rien, elle cachait l'arc et les traits dont elle le frappa en le regardant passer devant elle ; ce qui prouve mieux l'abus que l'on a fait du 3.e sonnet dont je donne le précis dans les vers suivans ; on voudra bien les regarder comme un essai en poësie.

Quand je fus pris par ce rare soleil
Son front portait cette gloire immortelle
Dont brille au ciel son auteur sans pareil,
Il partit de ses yeux une étincelle,
Qui de vainqueur tranquille que j'étais,
Indifférent, et sourd à tous les charmes,

Tout confiant, sans soupçons et sans armes,
M'atteint, me frappe, et m'anime à jamais.

(*Son.* 3).

Pétrarque, dans les premiers momens de son enthousiasme pour Laure des Baux, éprouva bientôt les rigueurs d'une préocupation d'esprit qui tyrannisait sa raison. Son cœur luttait contre la sévérité de ses principes, ce qui lui rendit la vie dure pendant une année qu'il employa à voyager, croyant dans ce moyen retrouver la paix avec lui-même. Il parcourut alors la France, l'Italie et l'Allemagne, mais toujours chantant Laure et faisant ses sonnets; on peut dire que si l'amour était souvent au bout de sa plume, la passion de la poësie était maîtresse de son cœur. Parmi nombre de sonnets qu'il fit dans ces voyages, il s'est amusé à en faire un sur sa fuite de Vaucluse; il y peint la droiture de son cœur, sa délicatesse et ses penchans pour la vertu: il l'envoya à Avignon à son ami Sennucio Delbène, son condisciple d'étude.

(Sonnet 174).

I dolci colli ov' io lasciai me stesso,
Partendo onde partir giammai non posso,

« J'ai toujours présentes à mes yeux ces douces collines où je me suis laissé moi-même en partant, et d'où jamais je ne sais partir. A toute heure elles me donnent à porter ce précieux poids qu'elles m'ont confié. Oui, je me trouve bien souvent étonné de moi-même, lorsque courant toujours je ne puis encore me débarrasser de ce penchant, dont je cherche vainement à affranchir mon esprit; plus je m'éloigne, et plus je me trouve près. Je ressemble au cerf qui, frappé du trait mortel, ne court que pour le sentir davantage. Frappé de même, mon esprit a du plaisir d'un côté, de l'autre la douleur me consume en raison du plaisir qu'il éprouve, et ma fuite m'affaiblit davantage (1).

Le poëte rappelle les mêmes pensées dans les sonnets suivans.

(Sonnet 76).

Aimable paix, reine immortelle,
Je n'ai bien connu vos attraits
Qu'au jour où d'une rare mortelle
Je voulus éviter les traits.

---

(1) Tal io con quello stral dal lato manco
Che mi consuma; e parte che diletta,
Di duol mi strugge, e di fuggir mi stanco. (*ms.*)

Envain je fuis, envain je vous appelle ;
J'ai beau crier et gronder ma raison,
Mes yeux ne s'ouvrent que pour elle,
Et ma bouche toujours rebelle,
Ne frappe l'air que de son nom.
Ma main n'écrit, mon oreille n'écoute,
Que lorsqu'on traite ce sujet ;
Mes pieds ne savent que la route,
Qui la conduit à cet objet.

(Sonnet 136).

Ma pensée qui fait sa ronde
Me contraint souvent de sortir,
De ma solitude profonde,
Pour voir qui je devrais fuir.
L'astre paraît, son air aimable
A des rayons trop agréables,
Mon cœur est prêt à s'enrôler.
Il se cache sous le nuage
Où je la vois étinceler ;
Le pur éclat de son image
Vient alors me rassurer.
J'aperçois le ciel qui l'inspire,
Et tant de choses à dire,
Que je ne sais d'où commencer.

On trouvera dans le sonnet suivant une explication que Pétrarque donne sur le motif de sa fuite, et sur l'état de son cœur à son ami Sennucio Delbène.

« Je suis maintenant si revenu de cet âpre

métier, de cette (1) basse guerre des soupirs, que j'ai en horreur, l'espérance, les désirs et tous ces lacets dont mon esprit était embarrassé. Mais cet aspect noble dont l'image se peint dans mon ame, est une glace qui me force à en devenir l'admirateur. De là est venu ce premier martyre impitoyable de mon esprit coupable contre ma volonté. Je me suis donc mis à fuir, à errer, quand j'ai vu loin de moi cette première liberté de mon ame, dont tous les chemins m'ont été coupés; car celui qui ne repousse pas d'abord un mal qu'il regarde avec plaisir, y court bientôt libre-

---

(1) Io son d'ell' asprita omai si vinto
E d'ell' lorda guerra de' sospiri,
Ch'i aggio in odio la speme, e 'i desiri
Ed ogni laccio onde 'l mio cor er' avinto.
M'l bel viso leggiadro che depinto,
Porto nel petto, è vetro, ove ch' io miri
Mi sforza; onde ne' primi empii martiri.
Pur son contra mia voglia rio spinto.
Allor errai quando l'antica strada
Di liberta mi fu precisa e tolta.
Chi mal si segue cio ch' agli occhi aggrada,
Allor corse al suo mal libera, e sciolta.
Or a posta d'altrui convien che vada
L'anima che peccò, sol inavolta.

(*Son.* 75, *ms.*)

ment et sans frein. Or, il convient à l'ame qui pourrait pécher dans la retraite, de se rendre à un poste habité ».

Pétrarque fait ici un tableau de la pureté de ses mœurs et des motifs qui l'engagèrent à fuir de sa solitude, qu'il était d'autant plus important de faire connaître, que deux traductions en vers français ont travesti ce sonnet à ne plus le reconnaître. La couleur dont le récit de ce poëte est trempé, le ton religieux qui l'assortit, déconcerteront toujours des auteurs qui trouvent plus aisé de se peindre eux-mêmes dans leurs traductions, que de nous montrer Pétrarque. Les bons esprits aimeront cependant à reconnaître dans ce sonnet le chantre de Laure regardant comme un grand mal, le seul consentement de l'esprit donné à un amour purement contemplatif, se condamner à la fuite, et voyager pour se guérir de ses scrupules. Telle était la philosophie de Pétrarque, consignée dans nombre de passages de ses lettres ; voilà ce qu'était déjà ce poëte à l'âge de 24 ans, ce qu'il sera constamment dans ses récits, et le premier portrait qu'il fait de son esprit et de son cœur.

Pétrarque venait de finir ses voyages, en France, en Allemagne et à Rome. C'est le

moment où s'ouvre cette scène la plus intéressante de sa vie, où fuyant la ville, il se retire dans sa petite propriété de Vaucluse, qui se trouvait dans les terres seigneuriales de Laure des Baux. On trouve dans ses sonnets, qui sont le moyen ingénieux qu'il a choisi pour écrire toutes les circonstances de sa vie dans cette solitude, le récit qu'il fait à son ami de sa fuite d'Avignon. Ne pouvant plus supporter le séjour de cette ville, il la quitta l'an 1330, âgé de 25 ans.

Son projet, qui fut long-temps combattu par ses amis, eut enfin son effet, malgré l'opposition des cardinaux Colonne, de Taleiran et de Bologne, qui, au nom du pape, ne purent l'obliger à rester dans cette ville. Après un long assaut avec ses amis et nobles supérieurs qui, pour le fixer à Avignon, le pressaient d'accepter un évêché attaché au secrétariat du pape, il partit dans la nuit pour Vaucluse, brûlant tous les adieux, emportant avec lui sa chère bibliothèque qu'il appelle la bonne compagnie et le meilleur de ses amis.

La manière dont il s'exprime sur ce premier événement remarquable de sa vie, en écrivant à deux de ses amis, Sennucio Delbène,

Bène, et Guillaume de Pastrengo, est faite pour donner une idée de son caractère et de ses goûts pour la retraite et la vertu. Se trouvant à Vaucluse, quoiqu'il n'y fût point encore fixé, il envoya à son ami Sennucio Delbène un sonnet, où parlant du château seigneurial de Saumane, élevé sur la colline, il lui rappelle que Laure des Beaux y est née, et que, dame de cette seigneurie, le calme de sa vertu y apaise les orages et les tempêtes qu'il avait auparant éprouvé.

Qui dove mezzo son, Sennucio meo,
Cosi ci foss' io intero, e voi contento.
(*Sonn.* 90).

« Je suis à moitié dans ce lieu, mon cher Sennucio, que n'y suis-je tout-à-fait, et vous content. Venez donc ici fuir la tempête et le vent qui ont si subitement rendu l'air de cette ville désagréable. Je suis ici en toute sécurité, et je veux vous dire pourquoi je ne crains plus comme auparavant l'éclat de cette beauté resplendissante, pourquoi je me suis relâché de ma sévérité dans ce lieu ; c'est que j'y trouve une ennemie de ma vivacité. Aussitôt que j'ai vu ce sommet et le château seigneurial parmi les bois, où naquit la pure et douce Laure, et d'où elle adoucit l'air, dis-

perse la foudre avec le calme de son commandement, l'amitié a allumé en moi un feu doux qui éteint la crainte que me donnait cette dame en regardant ses yeux. (1) ».

Voici comment, quelque temps après, Pétrarque, entièrement fixé à Vaucluse, parle de sa fuite d'Avignon.

Del impia Babilonia ond' è fuggitta.
(*Sonn.* 91).

« C'est pour allonger ma vie que je viens de fuir Babylone, cette fille impie, mère des erreurs. Ici je suis seul, et selon que mon goût m'y invite, je compose mes rimes, et fais des vers. Je cueille des fleurs, conversant avec moi-même, rappelant à mon esprit des temps meilleurs que ceux-ci; cela me console. Je ne me soucie ni du vulgaire, ni de la fortune, ni beaucoup de moi-même, et moins encore des choses viles et déshonnêtes ».

A son ami Guillaume de Pastrengo, s'ex-

---

(1) Tosto che gioggo, e la ramosa reggia. (*ms.*)
Vidi onde nacque Laura dolce e pura
Ch' acqueta l'aere, e mette tuoni in bando,
Amor nell' calma ov' elle signoreggia. (*ms.*)
Accese il foco, e spense la paura
Chefarmi donna, gli occhi suoi guardando.

cusant de ne l'avoir pu saluer en quittant la ville d'Avignon :

« Me voici fixé dans les champs, après avoir beaucoup souffert dans la ville où vous êtes. Voyant que le seul moyen de trouver la paix dans mes études, était de m'affranchir de la gène, j'ai pris ce parti malgré les efforts de mes amis qui bientôt m'auraient perdu en voulant m'attacher à cette ville où le calme est si rare. J'ai donc voulu vivre un peu pour moi avant de mourir pour les autres. Me voilà au but où j'aspirais depuis si longtemps. Je me crois heureux ici, et c'est avec peine que je retourne quelquefois, mais rarement, dans cette ville, où l'on voulait me donner des liens qui plaisent à tant d'autres. Mais je ne me verrais dans cet état de splendeur que comme un homme à bord d'un vaisseau battu par la tempête, le ciel en feu, la mer en courroux, des écueils de tout côté, la mort se présentant à mes yeux; et ce qui est pire que la mort, le poids de la vie présente, et la crainte de la future. J'ai donc fui avec précipitation, je suis parti la nuit ne pouvant le faire de jour. On me regarde comme un esclave révolté qui a brisé ses fers, lorsque seulement je fuis ceux qu'on voulait me donner. Touché de mon état, vous

me pardonnerez de ne vous avoir pas vu à Avignon. Vous plaiderez ma cause chez le monde vulgaire qui traite de folie le parti que j'ai pris de quitter la ville pour vivre dans ma retraite ». (*Fam. épit.* 8 , *lib.* 2).

« Rappelez-vous ce champ couvert de pierres, que vous avez bien voulu m'aider à défricher : vous y verriez à présent un jardin émaillé de fleurs ; il est borné d'un côté par la Sorgue, et de l'autre par des rochers fort élevés au couchant. Les oiseaux vont y faire leurs nids tapissés de mousse ou de feuilles d'arbre : c'est un spectacle charmant de voir ces petits animaux essayer en tremblant leurs petites ailes, et saisir d'un bec timide la nourriture qu'on leur porte. Pendant que je me promène dans ces prés, et sur les bords de la fontaine ; que j'examine des arbres que j'ai greffés, des orangers que j'ai fait venir des pays étrangers, je vois sortir de tout côté l'image de mon cher Guillaume. Ce gazon où nous nous sommes couchés, ce rivage où nous avons joué sur le bord des ondes, tout vient le retracer à mes yeux..... » (*Epit.* 3 , *carm. lib.* 3).

Voici la réponse de Guillaume de Pastrengo, orateur de Vérone ; elle est faite pour donner une idée des savans qui illustraient le siècle de Pétrarque.

« Votre fuite précipitée, mon cher Pétrarque, me déplut beaucoup. Je me voyais avec douleur privé des charmes de votre conversation. Est-il aisé de s'accoutumer à l'absence d'un ami dont l'agréable vertu plaît autant? Votre lettre est venue fort à propos dissiper mes chagrins. J'apprends avec plaisir que vous avez forcé les portes de votre prison, et refusé des liens importuns à la vertu, et qu'après avoir échappé à l'orage, vous êtes enfin parvenu au port, où vous aspiriez pour être heureux. Je vois d'ici tout ce que vous faites à Vaucluse dans le cours de la journée. Au lever de l'aurore, éveillé par le concert des oiseaux et le murmure de votre fontaine, vous grimpez sur votre Parnasse, sur cette colline couverte de rosée, d'où vous voyez sous vos pieds des champs cultivés, le Rhône, la Durance, et les eaux de la fontaine qui s'y dispersent. Vous avez dans ce lieu vos tablettes à la main, pour leur confier à chaque instant quelque nouvelle production de votre esprit. Quand le soleil s'élève sur l'horizon, vous allez dans votre petite maison faire un repas frugal, semblable à ceux de Curius et de Fabrice; il est bientôt suivi d'un doux sommeil. Ensuite pour éviter la grande chaleur, vous entrez dans cette vallée qui porte

à si juste titre, le nom de Vaucluse, où quand le soleil commence à décliner, les ombres se répandent du côté du levant. Je me représente cette fontaine merveilleuse qui paraît sortir des pôles de la montagne, précipitant ses flots argentés et verdoyans qui, à travers mille rochers, se brisent avec splendeur, et vont former ce fleuve charmant qui arrose la plaine. Rien est-il plus beau que cet antre effrayant dont l'eau quelquefois basse et tranquille permet l'entrée, où l'on respire l'air le plus frais dans les grandes chaleurs de l'été. Je vois cette grotte suspendue sur des eaux plus transparentes que le verre, où assis à l'ombre, frappé du spectacle le plus magnifique, vous aiguisez votre esprit pour lui faire produire ces chefs-d'œuvres auxquels les nymphes et les muses applaudissent. C'est là que regardant les biens de ce monde comme un ombre qui fuit, vous y renoncez pour faire un meilleur emploi de votre temps. Quand vous sortez de cette grotte, si vos mains sont vides, vos tablettes sont pleines et votre cœur satisfait. Ne croyez pas jouir seul des trésors de votre esprit; le mien qui ne vous quitte jamais, partage avec vous cette jouissance aussi utile qu'agréable. Adieu, mon

cher Pétrarque, n'oubliez pas à Vaucluse un autre vous-même ». (*Variar. epist.* 38.)

Pétrarque, fixé dans sa solitude, mit la main à l'ouvrage, composa ses écrits latins, ses églogues, son traité de la vie solitaire et du loisir religieux, ses lettres en vers et son Afrique. Son séjour à Vaucluse jusqu'à son couronnement, ne fut pour lui qu'un temps d'étude et de moissons. Admis dans la maison de Laure, et des dames ses parentes, il trouva dans cette noble société les plus grands avantages. Ecoutons-le un instant dans ses lettres : « Ici je trouve le repos ; mon cœur qui y était auparavant dans la crainte et la méfiance, n'éprouve dans ces rochers que du calme. Je suis en sûreté : la dame de ces lieux est ennemie de l'amour, elle n'aime que Dieu, et je l'en aime davantage »....

« Aurais-je pu parvenir à aucune considération réelle, si l'émulation qu'elle m'a inspiré n'avait fait germer dans mon cœur, les semences de vertu que la nature y avait jeté. C'est elle qui a élevé mon esprit au-dessus des choses créées.

Est-il surprenant que ce modèle ait fait naître en moi, le désir de marcher sur ses traces, pour obtenir une réputation solide ? Jeune comme j'étais, qu'elle autre pensée pou-

vais-je avoir (1) que celle de suivre ce guide lumineux, ce vrai soleil qui m'a séparé du monde vulgaire, et plaire à la seule personne qui avait pu me plaire, à ce guide qui, le conseil de toutes mes démarches, a piqué de l'éperon la langueur de mon entendement, et a réveillé en moi les sentimens d'une ame à demi endormie ».

Qual donna attende a gloriosa fama.
(*Sonn.* 223.)

« Que celle parmi les dames qui vise à obtenir une réputation de gloire, d'esprit, de valeur et de politesse, porte attentivement ses yeux sur cette dame qui ne m'aime point, et que le monde appelle ma dame; qu'elle y admire à quel prix l'honneur s'acquiert, comment Dieu doit être aimé, de quelle manière les grâces et la pudeur se donnent la main. Elle vous apprendra quel est le droit chemin qui conduit au ciel, qui fait toute son attente

---

(1) Quid enim adolescens aliud optabam, quam ut illæ veræ soli, placerem quæ sola mihi perplacuerat : quæ mihi à vulgi consortio segregavit; quæ dux viarum omnium torpenti ingenio calcar admovit, ac semisopitam animam excitavit. (*in colloq.* 3. *lib. secretum*).

et ses désirs. Vous apprendrez d'elle ce noble parler qu'aucun style n'égale, ce beau silence, et ces saintes habitudes que l'esprit humain ne peut vous dévoiler sur le p pier. Pour l'infinie beauté dont elle éblouit les autres, elle ne s'en fait point une parure, non plus que de la douce lumière de son coup-d'œil : tout en elle est naturel et sans art (1)».

Cara la vita, e doppio lei mi pare
Vera onesta che 'n bella donna sia.
(*Sonn.* 224).

« La vie est précieuse sans doute, mais l'honneur qui accompagne la beauté d'une dame, me paraît au double plus précieux que la vie. Changez cet ordre, et ma mère elle-même si elle était sans l'honnêteté de son sexe, pourrait-elle être chose rare ou belle ! celle qui se laisse priver de cette fleur n'est plus une dame, ni un être animé ; et si elle se représente ce qu'elle était auparavant, une telle vie est bien âpre; elle n'est plus qu'un cadavre, une momie rongée d'une peine amère. Je m'étonne que Lucrèce ait eu be-

---

(1) L'infinita bellezza ch' altrui abbaglia
Non lei si para, com' quei dolci lumi
S'avisan per ventura, e non per arte.

soin d'un poignard, et que sa douleur ne l'ait pas vengée suffisamment. Que tous les philosophes viennent nous parler sur cela en sa faveur, leur doctrine est sans base; nous ne verrons point cette dame s'être levée promptement et se défendre (1) ».

Pétrarque accoutumé à n'aimer dans Laure que ses vertus, donne ici une grande preuve que sa philosophie est aussi noble que son cœur. Continuant sur le même ton et sur le même sujet, il va nous faire voir dans l'allégorie de l'oranger, le portrait de Laure, vraie tige de la maison d'Orange.

Arbor vett' aureosa, e trionfale. (*ms.*)
(*Sonn.* 225).

« Arbre, rejeton de l'orange triomphant, vous l'honneur des empereurs et des poëtes! combien ne m'avez-vous pas rendu les jours sereins et doux (2) dans cet espace de ma vie mortelle! Vraie dame qui ne le cédez à personne pour l'honneur et la gloire qui vous mettent au-dessus des autres! du fol

---

(1) Vengan quanti filosofi, assurd' omai (*ms.*)
A dir di cio tutte lor vie san basse;
E questa unque vedremo alzarsi a volo. (*ms.*)
(2) Dolciosi. (*ms.*)

amour vous dédaignez les armes; il n'est aucun lacet, aucun piége qui puisse maîtriser vos sens. La noblesse du sang, et ces autres avantages précieux parmi nous, l'or, les perles et les rubis, ne sont à vos yeux qu'une charge que vous n'appréciez point. Cette élégante beauté dont le monde n'a pas vu de pareille, vous importune, si ce n'est quand il faut l'orner et l'embellir du trésor de la pudeur. »

Pétrarque, attaché à tout ce qui pouvait se rapporter à Laure des Baux, avait fait venir des orangers de l'étranger pour les planter dans son jardin; dans le sonnet suivant, il fait des vœux pour la prospérité de sa plantation.

Non Tesin, Po, Varo, Arno, Adige, e Tebro, etc.
(*Sonn.* 116).

« Aucun fleuve du monde quelconque, aucun arbre planté sur leurs bords, ne sauraient produire un feu qui ait la vertu de dilater le cœur, autant que cette belle rivière qui à toute heure murmure avec moi, devant l'arbrisseau orange que j'orne et célèbre par mes rimes : je trouve en cela un secours contre les assauts du cœur, à l'égard duquel il convient d'être toujours armé, dans une vie

qui court à si grand sauts. Croissez beau laurier orange sur ce rivage frais où je vous ai planté ; et que j'écrive sous votre bel ombrage, au bruit des eaux fugitives, des pensées nobles et élevées. « (1) Sur le courant de cette rivière l'air est empreint de l'odeur suave d'un oranger frais et odoriférant ».

Le poëte vient de se peindre lui-même au bord de son rivage, faisant des vœux pour l'oranger solitaire, dont l'attrait l'inspire d'une manière si douce et si noble. Dans le sonnet suivant, il fait un joli tableau de Laure, et de sa sœur sa compagne inséparable, rappelant qu'elles sont les étoiles lumineuses dont il suit les traces. Il y représente Laure occupée à broder des cercles ou festons en fil d'or.

---

(1) Porria 'l foco allestar che cor li tange (*ms.*)
Quant' il bel rio ch' ad ogni hor meco piange
Col' l'arboscel ch'n rime orno e celebro.

. . . . . .

Cosi cresca 'l bel lauro in fresca riva
En ch' i'l piantò ; e pensier leggiadri ed alti
Nella dolce ombra, al suon dell' acque scriva.

. . . . . .

Mi revedrai sovr' un ruscel corrente
Ove l'aura si sente
D'un fresco ed odorifero laureto.

Amor

Amor, ed io son pien di maraviglia.

(*Sonn.* 127).

« Amour, je suis plein d'admiration, je contemple comme chose incroyable à voir cette beauté qui, comme un soleil elle-même, n'a nul autre qui lui soit semblable, soit dans sa parole, soit dans ses manières. Cette belle sérénité d'esprit, ce calme du front, est le partage des deux sœurs, mes deux étoiles qui s'animent du même feu, qui n'ont d'autre flambeau et d'autre guide que celui qui leur conseille d'aimer Dieu (1) au-dessus de tout. Quelle merveille de voir celle-ci, comme une belle fleur, s'asseoir sur l'herbe de la prairie ! ou bien lorsque avec son air candide et sensé, elle presse dans ses mains une touffe de tiges vertes ! Qu'il m'est doux de la voir toute seule promener avec ses pensées dans la saison des chaleurs, s'occupant à broder des cercles tramés en fils d'or (2) » !

Laure n'était point oisive dans sa solitude :

---

(1) Chi di' amar altamente li, consiglia.

(2) Quasi un fior siede ? ove quand' ella preme
Col suo candido senno un verde cespo ! (*ms.*)
Qual dolcezza è nella stagione acerba
Veder la ir sola coi pensier suo' insieme,
Tessendo un cerchio all' oro terso e crespo !

son historien, après nous l'avoir précédemment montrée occupée à ourdir des nœuds de soie, nous la représente ici dans le même lieu champêtre brodant des cercles en fil d'or, occupation bien analogue à une vierge en qui tout était remarquable.

Dans le sonnet suivant, le poëte fait le tableau des peines de son esprit dans sa solitude; elles sont dignes de sa vertu. Ce sonnet a été de l'algèbre, pour plusieurs auteurs qui ne l'avaient point étudié. Marot en a fait une traduction qu'il a appliqué à la mort de Laure; mais le poëte l'a composé de son vivant, et dans les premières années qu'il eut fait connaissance avec elle : le texte en porte lui-même la preuve. Pétrarque y manifeste ses peines, ses pensées sur lui-même, sur Laure, sur les dames ses compagnes. C'est un soliloque pieux, plein de génie et de choses pour sa gloire, pour les fastes de Vaucluse et de la fontaine.

« O Vagues mouvemens (1) de ma pensée,

---

(1) O passi sparsi a pensier; raggi pronti! (*ms.*)
O Tenace memoria a fello ardore!
O possente delirio, o debil core! (*ms.*)
O occhi miei e chi di noja m'affronti! (*ms.*)
O fronde, onor delle famose fonti!

lueurs promptes ! mémoire tenace et d'une trompeuse ardeur ! ô puissant délire du cœur débile ! ô mes yeux qui m'assaillez d'importunités ! ô belle tige orange qui êtes l'honneur de cette fontaine fameuse ! ô vous, seule et véritable enseigne de la vertu et de la beauté ! ô vie superbe, douce candeur, qui m'avez fait rechercher ces rivages et ces monts ! ô regard magnifique, où l'amour illustre et divin a placé le frein et l'éperon qui m'ont pressé, pour me tourner comme elle a voulu ! ô vous, dames nobles, et aimant Dieu, s'il en fût jamais dans le monde ! et vous, pensées ténébreuses qui me suivez ; ombres nues et poussière, arrêtez-vous, et voyez le mal que vous me faites (1) » !

Le sonnet suivant est une peinture de

O sola insegna al gemino valore
O fastosa vita, o dolce candore. (*ms.*)
Che mi fate ir cercando piagge e monti ;
O viso, ove amor insigne pose (*ms.*)
Gli sproni e 'l fren, ond e mi punge e volve
Com' a lui piace, e calcitrar non vale.
(*Sonn.* 128).

(1) O anime gentili e div' amorose. (*ms.*)
S' alcuna ha 'l mondo : e voi nude ombre e polve
Deh restate a veder qual è 'l mio male.

Laure et des dames de sa famille, vivant en solitude avec elle dans la vallée de Galas; il y peint ces dames et leurs jeunes demoiselles sous le voile d'une belle allégorie.

Lieti fiori e felici, e ben nate erbe
Che madonna posando premer sole (1)!
(*Sonn.* 129).

« Heureuses et charmantes fleurs, que Laure en se reposant a coutume de presser dans ses mains! jeune servante qui entendez ses douces paroles, et ne perdez aucune trace de ses pas! innocens arbrisseaux, aimables et timides violettes qui êtes en dépôt dans ce séjour ombragé, où frappe ce soleil dont les rayons vous font grandes et superbes! ô suave contrée! ô pure rivière qui humectez son beau visage, et ses yeux purs

---

(1) Paggia ch' ascolti sue dolci parole, (*ms.*)
E del bel pied chiascun vestigio serbe!
Schietti arboscelli, e verdi frondi en serbe! (*ms.*)
Amorosette e pallide viole,
D'ombroso sede ove percote il sole
Che vi fa co' suoi raggi alte e superbe!
Quanto v'invidio gli atti onesti e cari?
Non fia in voi scoglio mai, chi per costume
D'arder con lena fiamma non impari. (*ms.*)

qui ont la qualité d'une lumière divine ! ô vous toutes, combien je vous envie vos inclinations honnêtes et pures ! Il n'y a jamais en vous aucun écueil, et vous n'avez pas besoin d'apprendre à aimer avec calme et douceur, c'est un doux élan qui vous presse ».

Les belles comparaisons que Pétrarque fait sur Laure, sur les dames et jeunes personnes de sa famille, sont un des plus beaux tableaux qu'il ait pu faire de leur vertu et de leur vie solitaire à Galas. Dans le sonnet suivant il prouve qu'il a été souvent mal compris, et mal traité dans nos traductions, quand il parle des beaux yeux et du beau regard de Laure, qui font si souvent le sujet de ses vers.

L'aura celeste che 'n quel vero Lauro
Spira e 'n arco feri nel fianco Apollo.
(*Sonn.* 164).

« Le souffle céleste qui respire dans ce laurier véritable, dont l'arc déchira les flancs d'Apollon, ne m'impose à moi qu'un joug plein de douceurs et dont j'améliore ma liberté. Ce joug a le pouvoir de faire de mon cœur un rocher, ainsi que Méduse le fit de ce vieux Maure qu'elle transforma en pierre. Je ne puis craindre ce beau nœud, qui porte

la couleur de l'ambre ou de l'or, ce lacet qui lie les cheveux blonds de cette ame modeste, qui n'a d'autres armes que l'humilité. Son ombre seule rend mon cœur un glaçon, blanchit mon visage de crainte; et ses beaux yeux ont la vertu de faire de moi un marbre (1) ».

Assurément ceux qui ont cru Pétrarque très-passionné pour Laure, n'avaient pas lu ce sonnet qui ne présente en lui que les paisibles mouvemens d'une ame élevée qui ne sait aimer et chanter que la vertu. Ces beaux yeux si souvent invoqués dans ses vers, sous un sens que les auteurs ne se figurent pas, n'avaient d'autre pouvoir sur lui, que celui de le glacer de crainte, et de faire de son cœur un marbre. C'est ce que l'on voit dans tous ses sonnets qui tous peignent sa vénération pour Laure, et non l'amoureux délire qu'on lui prête si souvent. Voici sur le même sujet de nouvelles explications, et un tableau que le poëte fait de sa retraite au bas des eaux de la fontaine.

Pien di quella ineffabile dolcezza.

(*Sonn.* 93).

---

(1) L'ombra sua sola fa 'l mio core un giacchio,
E di bianca paura il viso tinge
Mio : gli occhi hanno virtu di farme un marmo. (*ms.*)

« Plein de cette ineffable douceur que j'ai retiré de ce jour, où mes yeux aperçurent son bel aspect que je n'aurais jamais voulu voir, pour ne pas admirer en elle cette moindre de ses beautés, j'ai laissé ce côté le plus sombre (1); et j'ai mon esprit si accoutumé à ne contempler en elle que cette elle-même, que les autres n'y voient pas, que déjà par l'habitude que j'en ai contractée, je ne conçois que de la haine et du mépris pour cette beauté extérieure qui n'est pas elle-même.

» Dans une vallée fermée de toute part, qui est à mon esprit le centre du repos (2), j'unis mon sommeil avec le murmure chagrin et lent de la rivière. Là je ne trouve pas ces dames, mais une fontaine et des rochers.

---

(1) Che del bel viso traer' gli occhi miei. (*ms.*)

. . . . . .

Lasciai quel ch' è piu bruno; ed ho si avvezza
La mente a contemplar sola costei,
Ch' altro non vede, che cio che non è lei; (*ms.*)
Gia per antica usanza odia, e disprezza.

(2) In una valle chiusa d'ogni intorno
Ch' è 'l refrigerio de' respiri miei lassi. (*ms.*)
Giunsi sonno al mormor pensoso e tardo. (*ms.*)
Ivi non donne, ma fontana e sassi
E l'imagine trovo d'un bel giorno
Ch'el pensier mio figura avan ch' io sguardo.

J'y vois en image une belle journée que mon esprit me figure, avant que j'y regarde ».

(Canzon 31).

« O ma muse ! si quelqu'un épie ce que je fais ici, vous pouvez dire : il demeure seul sous un grand rocher, dans un vallon fermé de toute part, d'où la Sorgue prend sa source. Là son conducteur, l'amour honnête lui ouvre un sentier doux dans le modèle d'une personne qui le refond, et pour qui il fuit toute autre personne (1) ».

Dans les quatre sonnets qu'on vient de lire, et qui dépeignent si bien le chantre de Laure, écoutant les inspirations de la sagesse sous les rochers de son habitation, on trouve des locutions qui ont bien souvent dévié ses traducteurs. Je ne citerai que le mot *strugge* des derniers vers qu'on vient de lire, et qu'en général les Italiens expliquent par *brû-*

---

(1) Cui spiasse canzon
Quel ch' io fo, tu po dir : sotto un gran sasso
In una chiusa valle ond' esce Sorga
Si sta : e chi lo scorga
V' è sano amor che manso lascia un passo (*ms.*)
Nel imagine d'una che lo strugge,
Che se per fugge, tutt' altre personne.

ler, *se liquéfier d'amour*. Cette acception qui est fausse dans le mot, plus encore d'après l'intention du poëte, serait ridicule ici, puisqu'il parle du sentier de la sagesse dans lequel Laure le réforme : on ne peut se dissimuler que Pétrarque, dans sa poësie italienne, n'ait adopté un genre concis, élevé, qu'il emprunte le plus souvent des écritures. Aussi les traductions de ce poëte ascétique, sont peu susceptibles de recevoir l'élégance du style de notre siècle.

Stiamo amor a veder la gloria nostra.

(*Sonn.* 159).

« Amour, viens maintenant, vois quelle est notre gloire ! chose neuve et surnaturelle ; regarde quelle abondance de grâces et de douceurs dans cet ame ! vois cette lumière, ce phare que le ciel présente à la terre ! regarde avec quel art, de quelles perles et de quel or, celle qui est notre flambeau, pare son vêtement de candeur si rare sur la terre ! vois-la avec une douce suavité, mouvant ses pieds et ses yeux sous les ombrages de cette demeure environnée de belles collines. (Galas).

« L'herbe de cette prairie, ainsi que mille et mille fleurs qui sont éparses sous ce chêne

noirci d'antiquité, semblent la prier de vouloir bien leur laisser l'empreinte de ses pieds ou celle de ses mains. Regarde comme tout autour d'elle le ciel se présente étincelant d'une lumière douce et parfaite : il semble se réjouir de répandre la sérénité à la vue de ses yeux si magnifiques (1) ».

Après avoir rappelé dans ce récit les belles collines et les ombrages de la demeure de Laure des Baux à Galas, le poëte va nous parler des fenêtres de son habitation, ainsi que des différens endroits où il la voyait souvent. Il donne encore ici à Laure le nom de soleil.

(Sonnetto 79).

Quella fenestra dove un sol si vede
Quando a lui piace, e l'altra in su la nona;
E quella dove l'aere freddo suona,
Ne' brevi giorni, quando Borea 'l siede.

« Cette fenêtre où se montre un soleil quand il lui plaît ; cette autre exposée au

---

(1) Vedi quand 'arte dora, imperla e mostra (*ms.*)
L'abito eletto, e mai non visto altrove :
Che dolchemente i piedi e gli occhi move
Per questa di bei colli ombrosa chiostra !
L'erbetta verde, e i fior' di color mille
Sparsi sotto quell' elce antica e negra.

midi; cette troisième à laquelle l'air froid fait carrillon dans les petits jours, quand Borée y établit son empire; ce rocher où dans les grands jours, cette vierge réfléchie va s'asseoir, s'entretenant seule avec elle-même; tant d'autres places où elle a laissé l'empreinte de son ombre ou le dessein de ses pieds. Ce chemin, ce pas fameux où la flèche dorée m'atteignit, et qui d'année en année, me rappelle le jour de mes premiers tourmens (*l'antiche piaghe*). Sa figure, les paroles qu'elle m'adressa si hautement et gravées au milieu de mon cœur, me font regretter de nouveau mes belles leçons, mes belles lumières (1) ».

Pétrarque, comme on vient de l'entendre, passait des jours heureux dans sa retraite, faisant le meilleur emploi de son temps, et de beaux vers pour ses amis. Le prince Colonne, son Mécène et son grand protecteur, eut envie d'aller le surprendre dans sa retraite. Le poëte en fut instruit, et voulant lui-même le décider à partir pour

---

(1) E 'l volto, e le parole che mi stanno
Altamente confitte in mezzo 'l core,
Fanno le luci mie ripianger vaghe. (*ms.*)

Vaucluse, il lui envoya le sonnet suivant, qui est un nouveau présent pour les muses de la fontaine.

Gloriosa Colonna, in cui s'appoggia
Nostra speranza, e 'l gran nome latino.
(*Sonn.* 10).

« Glorieuse Colonne sur qui s'appuye notre espérance et la grandeur du nom romain, sur qui Jupiter a inutilement fait pleuvoir ses traits; nous n'avons pas ici palais, théâtres, ni portiques; mais à leur place, un rocher, un chêne, un pin (1) Vous y verrez au milieu de l'herbe verte une belle fontaine, ma voisine, d'où descend le navire poëtique de mes rimes, qui porte de la terre mon intelligence vers les cieux. Le rossignol qui doucereusement et à l'ombre gazouille et

(1) Qui non palazzi, non teatro o loggia
Ma'n lor vece, un apice, un faggio, un pino: (*ms.*)
Tra l'erbe verde, è 'l bel fonte vicino (*ms.*)
Onde si scende poëtando m' poghia, (*ms.*)
Levan di terra al ciel nostr' intelletto.
Il rossignuol, che dolcemente all' ombra
Tutte le notti si lamenta e piagne,
D'amorosi pensieri il cor ne 'ngombra.
Ma tanto ben sol tronchi e fai imperfetto
Tu, che da noi, signor mio, ti scompagne.

gémit,

gemit, remplit le cœur de pensées agréables. Mais tout seul ici vous rendez ces avantages imparfaits ».

Le cardinal Colonne, sur une aussi jolie invitation du poëte, se rendit à Vaucluse, autant pour jouir du plaisir de voir Pétrarque, que pour se présenter à Galas chez Laure des Baux, dame du lieu. Laure reçut le prince Colonne dans sa solitude, sous le bel ombrage qui l'environnait ; c'est une particularité intéressante que l'on trouve dans les écrits de Pétrarque, et dont il parle dans un de ses sonnets que l'on sera bien-aise de connaître (1). Il ne nomme le cardinal que sous le nom de *mio signor*, comme dans toutes ses lettres.

» Sous les ombrages de cette douce Laure en qui habitait toute beauté et toute vertu

---

. . . . . .

(1) Dolce mia Laura ov' abitar solea
Ogni bellezza, ogni virtute ardente
Vederam' alla sua ombra onestamente
Il mio signor sedersi, e la mia dea.
Ancor io il nido di pensier eletti
Posi in quell' alma pianta.
Pieno era 'l modo de suo' atti perfetti,
Allor che dio per adornarne il cielo,
La si ritolse, che rosa era da lui. (*ms.*)

fervente, j'ai vu s'asseoir avec respect auprès de ma vestale, mon seigneur et mon maître. Je l'ai vu auprès de cette plante, qui est encore aujourd'hui l'urne de mes pensées privilégiées. La mesure de ses qualités parfaites était pleine, lorsque Dieu la rappelant, voulut faire l'ornement du ciel, de cette rose qui était pour lui ».

Pétrarque, accusé d'avoir dit que Laure était haïssable, qu'elle lui causait déjà de l'ennui, se justifie de cette inculpation contre une personne qui aurait tenu ce propos sur son compte; c'est ce que l'on lit dans la canzon 34. Il donne le nom de soleil à Laure, rappelle sa sœur, les dames ses parentes, et les jeunes demoiselles, par les expressions de *sorella*, *donne e donzella*. Si Velutillo et autres ont imaginé que sous ces noms le poëte ne parlait que des étoiles, de la lune et de son satellite, ce merveilleux commentaire prouve mieux que je ne saurais le faire, que la poësie de Pétrarque sera toujours de l'hébreu pour des imaginations qui ne portent jamais que les yeux du troubadour sur les lumières de cet historien. Le ton élevé qu'il prend dans les derniers vers de cette composition, est bien loin de là; c'est une application de l'écriture faite à une jeune personne, dont il paraît

blâmer l'imprudence ou la conduite. C'est pourquoi il lui donne le nom de Dina, fille de Lia, dont la Génèse nous apprend le déshonneur. Il termine cette application, par celle de Jacob qui avait servi pour Rachel et non pour Lia. Il exprime par cette figure son aversion pour celle qu'il compare à Dina.

(Canzone 34).

S'il dissi mai, che vengià in odio quella (*ms.*)
Del cui amor è vivo, e senza 'l qual morrei, (*ms.*)
S'il dissi : ch' i miei di sian pochi e rei.

« Si jamais je l'ai dit, qu'elle m'est venue haïssable celle de qui l'amour est fervent et divin, et sans laquelle je serais mort; si j'ai dit cela que mes jours soient coupables, mon ame est donc sous le joug d'une dame sans honneur. Si j'ai dit cela que chacune de ces dames, mes étoiles, s'arment contre moi, et que je n'aie de mon côté que la confusion, le trouble, et l'inimitié de celle qui fut toujours à mes yeux la plus honnête, et la plus belle.

» Si j'ai dit cela, que ce pur amour aux flèches d'or s'irrite et dirige sur moi tous ses coups; que le ciel, la terre et les hommes me soient contraires, et elle-même plus éloignée de moi. Si je l'ai dit, que cette beauté qui

avec son flambeau lumineux (1) me met dans la voie qui est loin de la mort, ne soit plus à mon égard ce qu'elle était; qu'elle ne me montre plus ni sa piété dans ses discours, ni sa douceur dans ses actions.

» Si j'ai jamais dit cela de celle dont je voudrais que le monde fut plein, dans cette vie âpre et courte, que cette dure méchanceté qui m'aveugle, s'élève contre moi, autant que la vérité repose en elle (2); que mes yeux soient condamnés à ne voir jamais les bonnes grâces de ce soleil, ni celles de sa sœur, ni de ces dames, ni de leurs demoiselles; mais que leur disgrâce tombe sur moi comme les calamités qui assaillirent l'impie Pharaon.

» Si j'ai dit cela, autant dois-je dire avec soupirs à la piété et à la politesse : vous êtes donc mortes pour moi? Si je l'ai dit, que cette parole que j'entendis si douce lorsque je me rendis à elle, me soit amère! que je déplaise enfin à ce soleil renfermé dans une sombre solitude, et vers lequel

---

(1) S'il dissi : chi con sua chiara facella (*ms.*)
Dietro a morte m'invia. ((*ms.*)

(2) Cresca in me, quanto 'l ver giaccia in costei. (*ms.*)

j'aurais dû courir, du jour où je laissai la mamelle, afin de la révérer jusqu'au dernier soupir de mon esprit.

» Mais si je ne l'ai pas dit, que celle qui avec tant de douceur a ouvert mon ame à l'espérance dans mes premières années, veuille bien gouverner encore mon frèle navire, avec sa piété ordinaire. Qu'elle ne soit point une autre à mon égard, mais toujours celle qu'elle avait coutume d'être, lorsque par sa piété elle ne voulut point que je me perdisse (1), ce que je ne devrais jamais cesser de reconnaître. Malheur à qui oublie sitôt de si grands services.

» Non, je n'ai jamais dit cela, je ne saurais le dire, ni par jardin, ni par cité, ni par châteaux (2). Que la vérité triomphante demeure donc debout, et que le mensonge morde la poussière ! O mon ame, vous savez tout ce qui est en moi (3), si cette Dina épie

---

(1) Ne diventi altra, ma pur qual solia
Quando pia non vuolei (*ms.*)
Che me stesso perdei,
Ne piu sperder dovrei : (*ms.*)
Mal fa chi tanta fe si tosto obblia.

(2) Io nol dissi giammai, ne dir potria
Per orto, o per citadi, o per castella. (*ms.*)

(3) Tu sai in me tutto alma ; s'ella me spia

ce que vous devez penser d'elle, je dirai trois, quatre et six fois heureux celui qui meurt avant que d'avoir des reproches à se faire. C'est pour Rachel et non pour Lia que j'ai servi, je ne saurais vivre avec toute autre; je me soustrairais à son pouvoir, et quand même je serais appelé au ciel sur le char d'Elie, je ne voudrais pas y monter avec elle ».

Ces dernières paroles de Pétrarque sont bien remarquables; elles prouvent à sa gloire, que s'il a suivi le char de Laure des Baux, c'était le char d'un ange, et que le motif religieux est le seul qui ait pu l'appeler à une aussi longue persévérance à nous parler d'elle, à publier avec tant de fierté, son noble dévouement.

Dina quel che dir dei. (*ms.*)
I' beato direi
Tre volte, e quatro e sei
Chi dovendo st' arguirsi, mori pria. (*ms.*)
Pro Rachel ho servito, e non per Lia
Ne con altra saprei
Viver, e sottrerei (*ms.*)
Quand 'l ciel me rappella
Gir me con ella, insul carro d'Elia.

CHAPITRE IX.

Particularités de l'histoire de Pétrarque, de la maladie et de la mort de Laure.

Pétrarque était à Vaucluse, comme on le voit, tout occupé à faire retentir les collines d'alentour de la sagesse de sa muse. C'est après six ans de séjour et de travail dans sa retraite, que le poëme intitulé *Africa* vit le jour, et conduisit, comme malgré lui, notre jeune poëte aux honneurs du capitole. Il reçut en un même jour à Vaucluse, des lettres du chancelier de Paris, et du sénat de Rome, qui l'invitaient à aller recevoir la couronne de poëte, sur ces deux théâtres du monde. Il fut couronné poëte, après l'examen de son poëme latin sur Scipion l'Africain, à l'âge de 31 ans, et selon ses expressions, encore écolier rude, *adhuc scolasticus rudis*.

De retour de cette cérémonie, il resta long-temps à Parme et à Padoue. Il ne revint de Padoue qu'après la mort du seigneur Jacques de Carrare, son ami, trois ans après son couronnement. De retour à Vaucluse, l'an 1339, comme il le dit dans

sa lettre à la postérité, il fut recevoir les félicitations de ces dames, qui toutes s'intéressaient à lui comme à l'homme le plus marquant de ce siècle. Reprenant ses habitudes et ses travaux, il écrivit ses lettres en vers latins, une grande partie de ses épîtres en prose, son traité des hommes illustres, depuis Romulus jusqu'à Tite-César, ouvrage précieux, mais continué par un autre auteur. Il demeura ainsi occupé, encore l'espace de huit ans, et jusqu'à la fin de l'année 1346, époque à laquelle il se rendit à Parme pour la seconde fois, ayant fait un séjour de 13 ans à Vaucluse.

L'événement qui fut la cause de ce second départ de Pétrarque, est resté inconnu jusqu'à ce jour, parce que Pétrarque n'était pas lu : je vais donc faire connaître la raison qui l'obligea à quitter Vaucluse, ainsi qu'il l'a manifesté lui-même en différens endroits de ses écrits. Ce poëte historien qui n'a omis aucune des particularités de son histoire, nous apprend que Laure des Beaux avait depuis long-temps une santé languissante, que la voyant souffrir, et jugeant l'époque de sa mort prochaine, il n'eut pas le courage de rester plus long-temps dans sa retraite, pour y attendre le coup que devait lui porter cet

événement. Voici ce qu'il dit de la maladie de Laure.

(Sonnetto 211).

Qual paura ho quando mi torna à mente
Quel giorno ch' i lasciai grave el pensosa
Madonna. . . , ...

« Quelle crainte n'ai-je pas lorsque je repasse dans mon esprit, le jour où je laissai madame toute grave et pensive, et mon cœur affligé avec elle ! il n'y a point de chose à laquelle je pense aussi souvent et aussi empressé ; il me semble la voir encore pleine d'humilité, entourée de ces dames, qui sont de modestes fleurs auprès de cette belle rose. Je l'ai laissée ni triste ni satisfaite, et comme quelqu'un qui ne sent d'autre mal que la crainte. Elle avait ce jour là déposé sa parure accoutumée, les perles, les guirlandes et ses vêtemens choisis. Son sourire, la douceur de ses paroles affables, ne se montraient plus sur ses lèvres. C'est ainsi que je laissai dans le doute, la santé de celle qui est ma vie ; un triste augure, la crainte, les sombres pensées me livrent actuellement leur assaut, et plaise à Dieu que ce soit envain ».

Voici la suite de ce récit, dans le sonnet qui suit.

(Sonnetto 212).

Solea lontana in senno consolar me
Con quella dolce angelica sua vista.

« Cette noble dame qui quoique éloignée de moi avait coutume de se présenter à mon esprit d'une manière rassurante, avec son front angélique et doux, ne m'est plus aujourd'hui qu'un sujet d'épouvante. Je ne puis me défendre ni de la crainte ni du chagrin que je prévois. Ce que j'ai vu sur son visage, me paraît l'expression d'une véritable piété mêlée d'une grande douleur. Il me semble entendre de sa bouche, la raison qui avait engagé ce cœur plein de foi, à se dépouiller de ses ornemens, et de sa parure (1). Vous souvenez-vous (me dit-elle)

---

(1) Che di gioja e di spezie si disarme.

. . . . . .

Non ti sovvien di quella ultima sera
Dic' ella chi' i lasciai gli occhi tuoi molli ?
E sforzata da sterpo m'en andai ?
I' non tel potei dire allor, ne volli
Hor tel dico per cosa esperta e vera,
Non sperar di vedermi in terra mai.

de cette dernière soirée, où faisant effort jusqu'au buisson, je me retournai de là laissant vos yeux mouillés de larmes ? je ne pus alors, ni ne voulus vous dire ce que je vous dis actuellement, comme une chose certaine et vraie; c'est que vous ne devez plus espérer de me revoir sur la terre ».

Le poëte nous apprend ici clairement, que Laure était malade, lorsqu'il fut lui faire ses derniers adieux à Galas. Laure était languissante, cette dernière soirée où elle l'accompagna jusqu'au buisson en faisant effort sur elle-même. Ce lieu où elle l'accompagna était bien près, s'il faut en juger par la quantité de ces touffes épineuses qu'on voit tout autour de la maison. Le dernier état de maladie où Laure était tombée, est la véritable cause du départ de Pétrarque pour Parme; il ne put plus se supporter à Vaucluse : Voici le sonnet où le poëte exprime les regrets qu'il éprouve en quittant sa solitude dans une pareille circonstance.

(Sonnetto 198).

O cameretta che gia fosti un porto,
Alle gravi tempeste mie diurne
. . . . . .

O letticcinol che requi eri e conforto !
In tanti affanni, di qual' dogliose urne (*ms.*)
Ti bagna astro ! conchiuse mani eburne (*ms.*)
Sono. Verme crudel, che si grav porto ! (*ms.*)
Ne pur il mio ricetto, e 'l mio riposo (*ms.*)
Fuggo : ma piu me stesso, e l' mio pensiero.
Che fugendol' toglio ; levomi e volo (*ms.*)
Al volgo a me nemico ed odioso
Ch' ir pens' omai : per mio refugio chero
Tal paura ho di ritrovar mi solo.

« Petite chambre qui autrefois avez été un port favorable aux peines que j'éprouvais pendant le jour, vous êtes aujourd'hui le réservoir des larmes que je verse pendant la nuit, et dont je rougis le jour. O petit lit qui fûtes toujours mon repos et ma force ! de quelle urne amère la fortune ne vous baigne pas aujourd'hui? Ver cruel que je porte si péniblement ! Ses mains d'ivoire se sont fermées, elles n'agissent plus ! Ce n'est pas seulement ma retraite et mon repos que je fuis, je me fuis moi-même et ma pensée qui me poursuit. Je pars, et je prends mon essor vers ce vulgaire qui m'est odieux, et auquel je pense encore, tant j'ai peur de ne retrouver plus que moi seul dans ma chère retraite. »

On

On voit clairement que Pétrarque ne fait ses adieux à sa retraite chérie, que parce que Laure, son illustre Mentor, est très-malade : c'est la véritable cause de son départ ; il en fait l'aveu plus formel encore dans ses colloques avec saint Augustin.

« Nous tendons (dit-il) sans cesse à la mort, et chaque jour de plus près (1). Le corps intéressant de Laure épuisé par de fréquentes toux humides, perdait beaucoup de ses forces primitives : pour moi j'en vieillissais, très-affecté et soucieux de son état ; voyant qu'elle approchait de la mort, je me suis mis à courir ».

Ce texte est précis, il donne la connaissance de deux événemens importans pour l'histoire de Laure : la cause qui fait partir Pétrarque pour Parme, et le genre de mort dont Laure mourut, atteinte d'une maladie de langueur. Par une faute typographi-

---

(1) Omnis dies ad mortem propius accedit, et corpus illud egregium multis ptysmatibus exhaustum multùm pristini vigoris amisit : ego quidem et curis gravior, et ætate provectior factus sum. Itaque illa ad mortem appropinquante præcucurri.

(*Liber. secretum coll.* 3. *diei.*)

que manifeste, on lit dans toutes les éditions, le mot : *perturbationibus*, au lieu de de *ptysmatibus*, il est écrit dans le manuscrit *ptūbs*, et de même dans le manuscrit de la bibliothèque du roi. Or, on ne peut rendre cette abréviation que par *phtysmatibus*, si l'on veut suivre le sens du texte qui établit la perte des forces et l'état de langueur dans lequel était tombé le corps de la malade, fatigué des fréquentes expectorations, désignées par le mot *phtysma*. Laure mourut de consomption peu de temps après le départ de Pétrarque, et six mois avant la peste qui vint ravager cette contrée, comme je ne tarderai pas à le faire voir. Née en 1305, elle mourut le 6 avril 1348. Ce que l'historien de cette illustre vestale nous apprend des derniers momens de Laure, dans son livre des triomphes, mérite d'être connu : le poëte y peint Laure des Baux mourante environnée de sa sœur, et des dames ses parentes.

TRIONFO DELLA MORTE. (*Capital.* 1.°)

Questa leggiadra e gloriosa donna
Ci è oggi nudo spirito e poca terra.

« Cette belle et glorieuse vestale qui parut

une haute colonne de vertu, n'a plus aujourd'hui dans ce lieu, qu'un peu de terre qui recouvre sa nudité. De retour et victorieuse du combat de cette vie, elle avait enchaîné ce redoutable ennemi dont les artifices causent la chûte de l'univers. Pour tant de gloire, elle n'eut d'autres armes qu'un cœur pur, des pensées choisies, et des paroles sages. Elle était dans ce lieu un miracle nouveau. L'arc et les flèches de cet amour sont brisés, ses armes de vie sont mortes avec lui. Cette belle dame et ses compagnes vertueuses, toutes dirigées vers la plus noble des victoires, vivaient renfermées au bas du rivage (1). Cette milice choisie était peu nombreuse, parce que la véritable gloire est rare; mais chacune d'elles était bien digne d'un poëme, et d'avoir son nom écrit dans l'histoire. Dans une campagne verdoyante, leur enseigne victorieuse était un oranger éclatant, dont le fruit avait la couleur de l'or et de la topaze (2)».

---

(1) Tornando s'alla nobile vittoria
In bass' di ripa, elette ivan ristrette (*ms.*)
(2) Era la lor vittoriosa insegna
In campo verde, un candente allorino (*ms*).
Ch' oro fino e topazi al colmo tegna.

« Leurs actions et leurs saintes paroles n'avaient rien d'humain : heureux ceux qui peuvent avoir une pareille destinée. Ces dames étaient des étoiles radieuses, au milieu desquelles paraissait un soleil (Laure) qui les ornait toutes; et les plus jeunes, embaumées de roses et de violettes, ne cessaient de porter leurs regards sur elle : ainsi cette jeune brigade brillait du même honneur que cette ame noble s'était acquis, lorsque j'aperçus pour l'avenir une enseigne triste et sombre ».

Les jolies choses que Pétrarque dit ici de Laure des Baux, des dames et jeunes personnes qui vivaient dans sa retraite, ne laissent rien à désirer sur l'histoire de cette vestale, qui est comme l'on voit bien opposée à la tradition d'Avignon, voici la suite du récit de la mort de Laure des Baux.

I' dico, che giunta era l'ora estrema.
(*Chap. I*).

« Je dis donc que la dernière heure de cette belle vie glorieuse était sonnée, pour franchir ce dernier pas douteux que le monde redoute. Il fallait voir cette valeureuse et haute compagnie, ces dames empressées autour de son corps, pour savoir si la

mort en aurait pitié. Cette belle parenté était là réunie pour être témoin de cette fin qu'il convient de faire sans retour une seule fois. Toutes ses amies qui étaient voisines étaient présentes, lorsque la mort de sa main arrache un cheveu de cette tête dorée, et courbe la plus belle fleur que le monde ait produit. Combien de lamentations et de larmes repandues dans ce lieu, où ce beau flambeau, que j'ai estimé et chanté pendant longues années, s'est éteint! Couchée au milieu de tant de larmes et de soupirs, là voilà seule et silencieuse, recueillant déjà les fruits d'une sainte vie. Allez-vous-en en paix, véritable vierge immortelle, disaient ces dames ses compagnes, et cela fut ainsi; mais dans une raison aussi céleste cela ne la rassure point contre la mort : que sera-ce des autres, si celle-ci aime et tremble pour des taches légères, si elle se trompe par fois (1); ô humaines, aveugles et fausses espérances! Cette terre s'est mouillée de beaucoup de larmes (2), en perdant la piété de cette ame noble; celui qui l'a vu le sait

(1) Che fia dell' altre, se quest' arse ed alse
In poche note, et si cangia per volte? (*ms.*)
(2) Se la terra bagnar' lagrime molte. (*ms.*)

bien ; vous qui l'entendez pensez-le ! C'était à la première heure le 6 avril 1348, que ce flambeau a cessé de vivre, et que ma fortune a bien changé de face..... La vertu, les agrémens, la politesse, sont sortis de ce monde, disaient tristement nos belles dames qui entouraient son chaste lit (*le belle donne in torno al casto letto*). Que deviendrons-nous ? Verra-t-on jamais dans une jeune personne autant de perfections, des paroles si sages, des cantiques aussi pleins d'un amour angélique ? L'ame se séparant de ce beau cœur qui était l'arche de tant de vertus cachées, avait rendu le ciel serein partout où elle passa.....

» Elle n'a point péri comme un feu qui s'éteint par force, mais comme celui qui se consume lui-même peu-à-peu, à la manière d'une lampe qui s'éteint faute d'aliment (1) ».

Ces dernières paroles de Pétrarque prouvent victorieusement que Laure des Baux n'est pas morte de la peste, comme l'a sup-

---

(1) Non come fiamma che per forza è spenta
Ma che per se medesma si consume
A guisa d'un soave e chiaro lume
Cui nutrimento a poco a poco manca
Tenendo il filo suo usato, col fume. (*ms.*)

posé la tradition qui a confondu Laure des Baux avec Laure de Sade. Il nous présente ici une vierge mourante dans son chaste lit (*in casto letto*), qu'aucune calamité publique n'a fait mourir, mais qui s'est éteinte d'elle-même dans la langueur, environnée de toutes les dames de sa famille, et de celles qui étaient ses voisines ; ce qui, en temps de peste, n'aurait pas eu lieu.

Voici des circonstances qui coïncident avec la mort de Laure des Baux le 6 avril 1348, qui prouvent qu'elle n'est pas morte de la peste : c'est l'orageux tremblement de terre dont plusieurs écrivains nous ont rapporté les désastres. Pétrarque, dans ses épîtres familières, en parle de la manière suivante.

» Jamais désastre ne m'a paru aussi grand que ce tourbillon d'une tempête effroyable, qui par sa violence a ébranlé le monde, secoué les Alpes, et renversé à Rome ces masses d'édifices que les curieux y admiraient. Ce terrible Aquilon par sa fureur a ravagé mes champs, il a achevé de dessécher la vénérable Laure, ce laurier qui lui seul me rendit plus chers les rivages de la Sorgue et de la Durance (Cavaillon) que ceux du Tesin et l'Arno, ma patrie,

ce que je ne puis dire sans soupirer (1) ».

D'après ce que dit ici Pétrarque, on voit que la frayeur que ce terrible ouragan causa à Laure, acheva de dessécher cette plante, qui succomba le jour même de cet orage. Ce récit de l'historien de Vaucluse détruit une seconde fois la supposition que la peste fut à Avignon à cette époque. Matthieu Villani, contemporain du poëte, décrivant cette orageuse calamité, prouve que la peste ne commença ses ravages à Avignon, qu'en septembre 1348. La peste y était si peu le 6 avril, jour de la mort de Laure, que c'est l'époque où la reine Jeanne, arrivée à Avignon, y traitait de la vente de cette ville avec Clément VI. L'acte de vente fut signé le 21 juin 1348 : la peste ne pouvait parconséquent être à Avignon, d'autant que ce fléau a ravagé cette ville et ses contrées pendant 7 mois consécutifs ; depuis le mois de septembre 1348 jusqu'au mois de mars de l'année suivante, 1349. Pétrarque nous

---

(1) Quod sine suspirio dici nequit : verendissima olim Laurus mea vi hujus repentinæ tempestastis exaruit ; quæ una mihi non Sorgiam modo sed Druentiam ticino meo fecerat chariorem.

(*Fam. epist.* 3. *lib.* 8).

apprend que ce n'est qu'après la mort de Laure que la peste a commencé ses ravages. Voici ses propres paroles à la suite du récit qu'on a déja vu dans le livre du triomphe de Laure. « La mort reprend sa faulx (dit Pétrarque), se mettant au travers elle répand l'urne pestifère de toute part. Les champs sont remplis de morts et de mourans; horrible calamité que je ne puis décrire, ni en vers ni en prose : l'intérieur des villes et les déhors, se remplissent pendant longtemps de monceaux de cadavres. Ceux qu'on appelle les heureux de la terre, les pontifes rois, et les empereurs, ne sont plus que des misérables, que la nudité, et non la pompe, conduisent au trépas. Où sont donc en ce jour vos richesses, vos honneurs, vos sceptres, vos couronnes et vos mitres pourprées? O aveugles mortels! qui placez vos espérances sur les choses périssables, quel mécompte pour vous? quel plaisir de vous fatiguer tant, pour retourner dans le sein de cette mère antique, où à peine votre nom se retrouve!..... mais je retourne à mon premier récit ».

On voit que Pétrarque ne raconte cette calamité que comme un épisode étranger à la mort de Laure. L'opinion que Laure de

Pétrarque est morte de la peste, le 6 avril, est illusoire et perd tout caractère de probabilité, à chaque page des écrits de ce poëte. En voici une nouvelle preuve dans la lettre écrite à son ami Socrate à Avignon, deux mois après ce fléau.

« Ce qui vient de se passer sous mes yeux est inoui. Je ne parle pas de cette tempête, de ce tremblement universel, de ces déluges qui ont englouti des villes entières, il y a peu de temps ; je parle de cette peste universelle venue à la suite, et qui a rendu autour de nous les villes désertes, privé les champs de cultivateurs. La nature elle-même par sa face lugubre et larmoyante semble déplorer son état. Excusez-moi, si je prends toujours le ton de la plainte quand j'ai à supporter la privation de mes amis morts à mes côtés : d'ailleurs je ne sais écrire à ceux que j'aime que pour me consoler de mes disgrâces. Il y a peut-être en moi un excès d'amour qui tient à la faiblesse quand je perds mes amis. Voilà cependant une année entière et une partie de la seconde où à travers tous les malheurs je n'ai rien omis de ce qui constitue le courage de l'homme honnête et sensible. Vous m'excuserez donc de ce besoin que j'ai de gémir avec un ami

plein d'indulgence ; il me pardonnera si j'insiste sur la seconde et accablante désolation de l'année 1348 du sixième âge ; calamité d'autant plus présente à mon esprit, qu'elle a non-seulement achevé de me séparer de mes meilleurs amis, mais qui a dépouillé le monde entier des nations qui l'habitaient. En peu de temps tous les maux ont inondé la terre, et comme s'il eût manqué des événemens sinistres à l'année 1348, une portion de l'année suivante a été le signal et l'achevement de la mort. Je me rappelerai que ce dernier désastre a commencé la seconde année de mon départ pour l'Italie (premiers jours de septembre 1346), jour où je vous embrassai laissant les rivages de la Sorgue »... Plaisance, 20 juin 1349. (*Famil. épist.* 7. *lib.* 8).

Pétrarque nous dit ici bien clairement que ce dernier désastre de la peste n'a commencé qu'en septembre 1348, seconde année de son départ qui eut lieu le premier septembre 1346. Cette lettre qui est la première que Pétrarque ait écrit à Avignon, nous apprend que ce fléau n'a fini qu'en l'année 1349, deux mois avant sa lettre, il est donc impossible que la peste ait été dans cette ville le 6 avril 1348.

Pétrarque établit deux calamités successives ; la tempête du 6 avril qui acheva de renverser Laure, et la peste qui, 6 mois après, enleva à Vaucluse le reste de sa famille. Le tableau qu'il en fait à son ami Socrate dans sa X.e églogue, en fournit une nouvelle preuve ; il est en outre un des plus beaux morceaux de sa poësie latine : il parle, comme on l'a déjà vu, de Laure et des dames de sa famille, sous le voile allégorique des orangers que la tempête a déraciné dans les collines de son séjour. Voici ce qu'il en dit à Socrate son ami.

« Vous le savez (1), Laure par sa vertu fit ma gloire, son nom retentit dans mes vers avec le mien, et pauvre dans mes champs, je fus riche de ses espérances divines ; personne de plus heureux. La fortune me re-

---

(1) Laurea cognomen tribuit mihi, Laurea famam ;
Laurea divitias faciens, qui pauper in arvis (*ms.*)
Dives eram in divis, nec me felicior alter. (*ms.*)
Sed lætum fortuna oculo conspexit iniquo.
Forte aberam sedesque meas spectare vetustas.
Pestifer hinc vortex, hinc horridus irruit auster,
A solidis altam arboribus, mea gloria laurum
Extirpant, franguntque faces, terræque columnas, (*ms.*)
Brachia ramorum, frondesque tulère comantes..

garda

garda bientôt d'un œil inique : j'avais été visiter mes anciens foyers. Tout-à-coup l'horrible Aquilon d'une part, et de l'autre un déluge pestifère, font irruption dans mes champs, agitent au loin les arbres puissans que je cultivais, et déracinent cet oranger superbe, qui faisait ma gloire. Ils brisent les lumières et les colonnes de cette terre, enlèvent à l'arbre ses bras les plus forts et les rameaux les plus tendres. (1) Où irai-je donc maintenant me reposer ? Sous quel ombrage ma muse viendra-t-elle me récréer ? Il est déjà trop tard pour former de nouveaux chants. J'étais connu dans ces lieux ; où irai-je pour être aussi recherché ? Quelle terre peut me plaire ? Infortuné ! peux-tu retour-

---

(1) Heu mihi quò nunc fessus eam ? quibus anxius umbris
Recreer ? aut ubi jam serò nova carmina cantem ?
Illic notus eram, quò nunc vagus orbe requirar ?
Quæ me terra capit ? Potes ne ad tua diva reverti
Infelix, sparsasque solo conquirere frondes,
Et laceros ramos et jam sine cortice truncum ?
An pectus, lachrimisque arentia membra rigare (*ms.*)
Ibis ? An ingratas fugies moriturus in oras ?
Infaustum, vivaxque caput dulcissima rerum
Spes abiit : quid vita menes invisa fruenti ?
Quid fragilis, lectusque dolor præcordia versas ?

ner dans tes champs, et leur demander ces rameaux épars sur le sol, ces débris fracassés, et ce tronc qui est déjà sans écorce? Iras-tu arroser de tes larmes, ce cœur et ces membres desséchés? Ou plutôt, fuiras-tu ces rivages ingrats qui ne t'offrent plus que l'aspect de la mort? L'espérance, cette source la plus douce et la plus amère des choses créées, s'est évanouie! qu'est donc la vie pour celui à qui cette jouissance est invisible? Douleur douce et fragile, pourquoi troublez-vous les cœurs »?

Ce récit de Pétrarque porte de tout côté la lumière sur la mort de Laure par la tempête du 6 avril; il est d'autant plus intéressant que le poëte embellit un fait des mieux établis, par des vers que sa plume seule pouvait rendre à la fois historiques et dignes des plus grands poëtes de l'antiquité. On conviendra que de pareilles descriptions, seront à jamais la censure du préjugé qui n'a voulu voir qu'à Avignon la naissance et la mort de Laure de Pétrarque. Ce n'est pas seulement par le texte de ce poëte que cette opinion se trouve repoussée : voici des notions qui en ont publié l'inconséquence dès l'an 1496.

Alexandre Vellutello de Luques, auteur estimé en Italie, et qui a donné une notice

sur Laure, qui se trouve à la tête de ses argumens sur les rimes de ce poëte, se transporta à Avignon, l'an 1490, pour y prendre des renseignemens sur la vie et les parens de cette héroïne. Arrivé dans cette ville, « il ne fut pas étonné de n'y trouver aucune tradition sur Pétrarque, qui n'y avait passé que les premières années de sa jeunessse, et n'y faisait ordinairement que des courses. La seule chose que j'ai apprise dans cette ville (dit notre auteur), fut que parmi plusieurs Laures de Sade, une d'entre elles était de Graveson, village distant d'Avignon de deux lieues, et qu'elle était venue dans cette grande ville assister aux offices du vendredi saint à Sainte-Claire, où Pétrarque l'aurait vue pour la première fois. Mais ce n'est là qu'une erreur de plusieurs personnes d'Avignon, et notamment d'un M. Gabriel de Sade, noble de la ville, et fort âgé (*molto antico*), le même que j'ai vu à Avignon, en deux voyages différens que j'ai fait dans cette contrée, et avec qui je me suis souvent et longuement entretenu sur ce sujet. Il me dit qu'il descendait lui-même de Hugues de Sade, frère de Jean, qui était père de cette dame de Sade enterrée dans l'église des Cordeliers. Qu'il constait par

des registres, que cette Laure, fille de Jean de Sade, chantée par Pétrarque, était née à Avignon, en 1314, et mariée ensuite à Henri de Chiabeau, seigneur de Cabrières. Je lui demandai alors en quel temps vivait cette dame de Sade. Il me répondit qu'elle était en âge mûr, en 1360, 1370. Cette réponse me prouva que celle-ci n'était pas Laure de Pétrarque qui était déjà morte en 1348 ». Vellutello, peu satisfait de l'erreur de M. Gabriel de Sade, partit pour Vaucluse et Saumane. Il vit le château de Laure des Baux, qui avait été donné à la maison de Sade; on lui présenta des registres où était nommée cette dame de Sade, épouse de Henri de Chiabeau (1). Peu satisfait de ces renseignemens, « je puis assurer (dit-il) que je n'ai rien appris de vrai dans mes courses au sujet de Laure, que

(1) Il est à remarquer que Vellutello donne le nom de Cabrières à Saumane. En effet, la maison de Sade l'avait conservé, parce que la forêt de Cabrières n'était qu'une portion de la terre de Saumane du temps des Baux Adhemar. Cabrières, à l'époque dont parle Vellutello, n'était qu'une forêt. Le premier seigneur qui en a porté le nom est Arnaud de Montjoye.

ce que Pétrarque a bien voulu nous en apprendre dans ses écrits. Mais on dit tenir pour certain, que Laure ne fut jamais mariée, et qu'elle est morte dans les mêmes lieux solitaires où elle est née, comme il en conste dans le sonnet *Una candida cerva*, et dans beaucoup d'autres écrits ». (*Vellutello*, *in vita dom. Laure*, *sol.* 1. *Venise* 1416 *et* 1425).

C'est 37 ans avant l'ouverture du tombeau des Cordeliers, que cet auteur rejette les renseignemens de la maison de Sade, les seuls qui existassent à Avignon à cette époque. Il les refute par le dire même de M. Gabriel, qui prouve si bien que cette Laure enterrée aux Cordeliers, ne fut jamais Laure de Pétrarque. Quand à la supposition que cette Laure de Sade était née en 1314, et mariée à Henri de Chiabeau, seigneur de Cabrières, elle a inutilement figuré dans le systême de l'abbé de Sade, qui a beaucoup écrit pour tirer parti de cette tradition.

M. le baron de Bimard de la Bastie qui a détruit son hypothèse, bien avant que ses mémoires l'eussent mise au jour, prouve très-bien qu'en l'an 1314, il n'y avait à Cabrières ni bourg, ni château, ni habitans, ni paroisse, et que cette forêt n'était qu'une por-

tion de la terre de Saumane et du domaine seigneurial de Vaucluse. « Il conste (dit-il) par les archives de la chambre à Carpentras, que depuis l'an 1274, époque où Philippe-le-Hardi fit remettre au pape le Comté Vénaissin, il n'est fait aucune mention de Cabrières, dans les hommages rendus au sénéchal du Saint-Siége; ce qui prouve que cette terre était alors réunie à celle de Vaucluse et de Saumane, et n'a pu appartenir à Henri de Chiabeau. On ne trouve dans les hommages rendus aux papes, et enregistrés à la chambre de Carpentras, aucun seigneur qui porte le nom de Chiabeau; il n'est pas même dans la liste des nobles et seigneurs qui ont assisté aux états. Le premier hommage rendu à la chambre apostolique pour la terre de Cabrières est celui d'Arnaud de Montjoye, chambellan de Clément VII, l'an 1456, ce qui prouve que ce prétendu seigneur de Cabrières n'a jamais existé ». (*Collect. academ. t. X*).

C'est en peu de mots que M. de Bimard renverse une seconde fois le système des intéressés. Ce ne fut qu'après la mort de cet académicien, que l'abbé de Sade prit la plume pour tâcher de faire oublier ce terrible argument. Ses mémoires furent sa ré-

ponse, et le tombeau des Cordeliers, l'unique base de son systême. Les savans de l'Italie les rejetèrent l'un et l'autre comme un ouvrage dont le but était manqué, et l'intention trop particulière.

De toutes les manières, la tradition d'une dame de Sade née en 1314, et mariée à Henri de Chiabeau, seigneur de Cabrières, s'écroule d'elle-même. Par les titres et renseignemens que j'ai trouvé sur Cabrières, il conste que ce lieu n'a été habité que vers l'an 1500, et que le château et fortifications qu'on y voit, n'ont été construits qu'au commencement du XVI.e siècle par Arnaud de Montjoye, et la maison d'Ancezune, qui exclusivement en ont été les premiers seigneurs après les Baux Adhemar. M. Pages, notaire, homme instruit, à qui je dois des renseignemens utiles, et qui est nanti des anciens titres de cette terre, m'a mieux convaincu, que Lagnes, Vaucluse, Cabrières et Saumane, ont été depuis le XI.e siècle jusqu'à la fin du XIV.e, la partie du domaine de Galas, que les Baux Adhemar de Cavaillon et de Vaucluse, possédaient en toute souveraineté.

On ne peut donc rien conclure de raisonnable sur l'opinion des intéressés; elle se

détruit elle-même, si l'on examine surtout l'arbre généalogique de cette maison, où trois Laures de Sade ont divisé l'opinion des écrivains, qui les ont prises toutes les trois pour Laure de Pétrarque.

On lit dans la généalogie insérée au nobiliaire du Comté Vénaissin, qu'une Laure, fille d'Audibeil de Noves, devint épouse de Hugues de Sade, et mourut en 1406, et non en 1346, comme une erreur de date l'a supposé.

Suarès, auteur beaucoup plus ancien, nous dit contre l'opinion de l'abbé de Sade, qu'une Laure, fille de Paul, naquit à Avignon dans un faubourg du Rhône, qu'elle y mourut, et que c'est celle que Pétrarque a chantée. Il ne parle point de l'âge de sa naissance. Il paraît que c'est la même, sur laquelle César Nostradamus, hasarde quelques mots dans sa chronique, mais de manière à ne rien établir que l'opinion de cette maison hautement proclamée au moment où il écrivait.

Ce qu'il dit de cette Laure de Sade, sans nous apprendre ni l'époque de sa naissance, ni de qui elle était fille dans cette famille, prouve qu'il ignorait parfaitement la destinée de cette dame, et l'époque où elle vivait.

» Elle était dame de la cour d'amour des troubadours provençaux. J'ajoute qu'elle mourut de la peste, ainsi que le plus grand nombre des dames de la cour d'amour, qui furent victimes de cette calamité, l'an 1398, au mois de septembre, sous le pontificat de Pierre de Lune. C'est là tout ce qu'on sait de positif sur cette dame ».

La troisième et dernière Laure de Sade, était fille de Jean de Sade, selon M. Gabriel. Jean de Sade, d'après les généalogistes de cette maison, avait épousé Hermansade de Sauve. C'est d'elle que naquit cette Laure qui, laissant le monde, fut se jeter dans le couvent de Sainte-Claire, dont les messieurs de Sade ont été long-temps les bienfaiteurs : Elle y mourut l'an 1401. C'est celle-ci dont M. Gabriel disait à Vellutello qu'elle était en âge mûr vers l'an 1360, 1370. C'est la mort de celle-ci, confondue avec la précédente, morte de la peste en 1398, qui a fait imaginer à ceux qui n'avaient jamais lu Pétrarque, que ce poëte avait vu Laure dans l'église de Sainte-Claire. Il est cependant bien aisé d'apercevoir que ces trois Laures de Sade ne sont nées qu'après la mort de Laure des Baux, et que le nom de Laure n'a pu entrer dans cette famille,

qu'à l'extinction des dames de la maison d'Orange, où ce nom était exclusivement consacré.

Mais le soin que cette maison a toujours mis à conserver l'opinion qu'elle soutenait à Vellutello, l'an 1480, l'a constamment entretenue jusqu'à l'abbé de Sade, qui en a fait la base de ses mémoires en 1760.

Jean et César Nostradamus, qui furent les premiers historiens Provençaux de ce siècle ténébreux, puisèrent leurs renseignemens dans la même source, reproduisant l'opinion qui était la seule suggérée et propagée, au moment où ils écrivaient. L'opinion que Laure de cette maison était Laure de Pétrarque était devenue si pressante, que l'on voulut procéder à l'ouverture du tombeau que la maison de Sade avait aux Cordeliers.

Le caveau fut ouvert l'an 1533. On y trouva une médaille en plomb insignifiante, et un sonnet dans le plus mauvais goût. Mais la crédulité et l'enthousiasme qui ne s'arrêtent ni aux doutes ni aux réflexions, en firent leur premier cheval de bataille; et selon l'ordinaire, une seconde illusion fortifia la première. On voulut retrouver Pétrarque, dans une épitaphe qui convien-

drait à peine sur l'urne cinéraire d'un musulman. L'auteur ne craint pas de dire :

« Ici reposent ces ossemens heureux d'une ame gentille ; belle racine ! le prix de ma guerre pendant 4 lustres ! Plante heureuse, née et morte dans un faubourg d'Avignon, pourquoi ma plume, mon encrier et ma raison ne sont-ils pas enfermés avec elle ! O flambeau vivant qui m'incendie et me brûle encore, que le seigneur vous reçoive » ?

On peut bien dire que ce sonnet n'honore ni la personne à qui on l'adresse, ni le préjugé qui le présente, et ne ressemble pas mieux à la vérité qui le désavoue. Pour mieux juger de la supercherie de cette œuvre du délire, je ne lui opposerai pour le moment, que la manière dont Pétrarque s'exprime, en parlant du tombeau de Laure dans son livre des triomphes de la divinité.

« Heureux rocher (1) qui l'enfermez ! ah ! qu'il fera beau la voir lorsqu'elle aura repris son beau voile ! et si celui qui la vit sur la

---

(1) Felice sasso che 'l bel viso serra,
Che poi ch' avra ripresso il suo bel velo ?
Se fu beato chi la vide in terra,
Or che fia dunque a rivederla in cielo ?
(*Trionfo della divinità*).

terre se crut heureux, que sera-ce lorsqu'il la reverra dans le ciel » ?

Voilà le ton et le genre de Pétrarque : il est aisé de reconnaître combien l'intrigue s'est agitée dans une ville, où l'on ne pouvait trouver aucune trace du tombeau de Laure des Baux morte à Vaucluse, et déposée sous un toit rural de son domaine, ainsi que le poëte nous l'apprendra dans sa XI.e églogue.

Si tous les savans de l'Italie n'ont pas hésité à rejeter ce sonnet comme n'étant, ni du style, ni de la main du chantre de Laure, on peut convenir, par là même, qu'il est la meilleure preuve que le tombeau où il a été trouvé n'est pas le tombeau de Laure de Pétrarque. Ce fut au moment où ce sonnet parut que l'on trouva dans le Virgile du poëte, une note volante contenant des réflexions pieuses écrites de sa main, le jour où il apprit la mort de Laure. Il n'y était parlé ni du lieu où elle était morte, ni de celui où il l'avait rencontrée la première fois : les enthousiastes de la tradition qu'on venait de recueillir à Avignon, ne manquèrent pas de faire des copies de cette note, et d'y insérer, que Pétrarque avait vu Laure pour la première fois dans l'église de Sainte-

Claire

Claire, le 6 avril 1327, et que son tombeau était dans l'église des Cordeliers d'Avignon. Tel fut le moyen que l'on prit pour établir quelque chose de certain sur Laure de Pétrarque, au moment où les écrits de ce poëte étaient aussi peu connus que consultés.

Dans une circonstance où les opinions étaient depuis long-temps partagées sur la sépulture de Laure, que les uns assuraient être à Cabrières, et les autres à Lisle, l'ouverture du tombeau des Cordeliers accompagnée du sonnet, devait nécessairement faire naître l'idée que Laure de Pétrarque y était enterrée; il s'agissait seulement de savoir si les écrits de Pétrarque, qui a fait la vie de Laure, et décrit son tombeau, concorderaient avec une découverte aussi suspecte; c'est de quoi l'on ne s'est jamais mis en peine; le fanatisme de l'opinion prononça ses décrets absolus.

Francois I.er passait à Avignon, la même année de l'ouverture du tombeau des Cordeliers, et fut le visiter; cette circonstance, alléguée en faveur de cette découverte, ne lui apporte aucune garantie pour le fait dont il s'agit.

On se fit une fête de montrer ce tombeau

à ce grand prince, et l'attention qu'il y apporta, devint le seul et vrai mérite de la chose. « Ce monarque (dit M. le baron de Bimard) s'en tint à ce qu'on venait de lui dire et de lui montrer; il n'avait pas le temps d'entrer dans des discussions qui auraient pu paraître au-dessous de lui : il se contenta d'y ajouter une épigramme que son amour pour les lettres et son respect pour la vertu de Laure de Pétrarque, lui dictèrent. On ne peut donc se prévaloir de ce fait, puisque ce n'est que depuis ce temps là que ce tombeau a été visité par les curieux, sans qu'aucun d'eux ait eu la pensée ou le loisir de s'éclairer sur la vérité d'une découverte aussi vague, aussi frèle. Il serait difficile (ajoute encore ce critique) de ne pas reconnaître que suivant Pétrarque, le lieu où Laure mourut était le même où elle avait passé sa vie ; que ce lieu était à la campagne au bas des collines de la Sorgue, et que Pétrarque, habitant dans le voisinage, était toujours à portée d'entretenir son esprit et ses chants pour l'objet dont son imagination était remplie ».

Il ajoute encore, « que malgré la note faussement attribuée à Pétrarque dans le Virgile ambrosien, la tradition qui fait naître

la belle Laure à Avignon, et qui assure qu'elle y fut enterrée dans l'église des Cordeliers, était si peu connue en France avant le règne de François I.er, que Sannazar, qui passa plusieurs années en-deçà des monts, sous Louis XII, dit dans un de ses sonnets, composé l'an 1505, que Laure avait passé sa vie sur les humbles bords de la Sorgue, et que son corps y était reposé sous un modique édifice (1) ».

Ce langage de Sannazar, très-conforme à celui de Pétrarque, dont on jugera bientôt, prouve évidemment qu'avant François I.er, on ne parlait pas de la sépulture de Laure à Avignon; mais que la tradition qu'elle était morte à Vaucluse, et reposée sous un toit obscur, était la seule que Sannazar y ait découvert, et dont il conste dans les vers qu'il a laissés.

Vellutello, dont j'ai déjà fait connaître la notice historique, parlant de la note trouvée au Virgile du poëte, termine ainsi son récit:

---

(1) Quella ch' all umil suon di Sorga nacque,
Qua dunque in vile albergo occulta giacque,
E stiasi chiusa in una oscura tomba
Pur vive, etc.

(*Sannazar*, *sonn.* 46).

« *E per meglio seminare questo errore* : et pour mieux semer cette erreur, que Laure de Pétrarque était enterrée dans le tombeau des Cordeliers, on a prétendu avoir trouvé dans le Virgile du poëte, un petit écrit qui se trouve dans les mains d'Antoine de Pirre, noble de Pavie, et qui a été imprimé il y a quelques années avec les ouvrages de Pétrarque. Il y est dit : que le six avril, à l'aurore, l'an 1327, Pétrarque vit Laure pour la première fois dans l'église de Sainte-Claire à Avignon, et que l'an 1348, même jour et même heure, dans la même ville, après vêpres, elle fut ensevelie dans l'église des Cordeliers. Mais celui qui a ajouté ces choses à l'écrit de Pétrarque, prouve évidemment sa discordance avec le texte de ce poëte : d'où nous tenons pour certain que cet écrit a été ainsi travaillé, pour faire croire à l'opinion de ceux d'Avignon ; d'autant qu'il a été reconnu par tous ceux qui l'ont lu (1),

(1) Onde noi crediamo che tal, epistola sia posta in esto libro solamente per far credere a molti d'Avignone, che la stampe sia di lui, e tanto magiormente, che per non esser di sua mano affermano tuti quelli che n'hanno havuto notizia. (*Invita domin. Laure. Vellutell. ibid. p.* 3).

qu'il n'était pas écrit de la main de Pétrarque comme le reste du livre. Qui peut ignorer que l'on sait prendre des couleurs et des moyens efficaces pour faire triompher une opinion ».

On voit par la déclaration de cet écrivain, bien avant la découverte du sonnet et du tombeau, que dans ce siècle de bonhomie et de crédulité, il en coûtait peu d'adopter un systême sans base, dont l'illusion est grossière. On s'en convaincra mieux par les monumens de Pétrarque que je vais continuer à faire connaître. On sera bien-aise d'y trouver la note insérée au Virgile du poëte, telle qu'elle était avant sa falsification ; la voici.

« Laure (1), illustre par ses propres ver-

---

(1) Laura propriis virtutibus illustris, quæ meis per longum celebrata carminibus, oculis meis apparuit sub primo adolescentiæ meæ tempore, anno domini 6.ª aprilis 1327. Eadem die 6.ª aprilis, anno tandem domini 1348, ab hac luce lux illa subtracta est, cum ego forte Veronæ essem. Heu fati sui nescius, rumor autem infelix per litteras Lelii mei Parmæ me reperit, anno eodem mensis maii, die 19. Corpus illud castissimum ac pulcherrimum in locum atrum est repositum. Anima vero ejus, ut de Africano ait Seneca, in cœlum unde exierat, rediisse mihi

tus, et qui long-temps chantée par mes vers, se présenta à mes yeux dans les premiers temps de ma jeunesse, l'an du seigneur 1327, 6 avril. A pareil jour 6 avril, mais l'an du seigneur 1348, ce flambeau exemplaire a cessé de vivre, lorsque j'étais encore à Vérone. Ignorant quel était son sort, j'en reçus la triste nouvelle par les lettres de mon ami Lelius (1), qui me trouvèrent à Parme, le 19 du mois de mai de la même année. Son chaste corps intéressant a été reposé dans le lieu d'obscurité. Pour son ame je me persuade, ainsi que Sénèque le disait de Scipion l'Africain, qu'elle est retournée

---

persuadeo. Hæc autem ad acerbam rei memoriam amara quadam dulcedine scribere visum est, hoc potissimum loco qui sæpè sub oculis meis redit: ut cogitem nihil esse debere quod amplius mihi placeat in hac vita; et effracto claro, majorique laqueo tempus esse de Babylone fugiendi. Crebraque horum inspectione, à fucatissimæ ætatis æstuatione commoveri. Quod prævia dei gratia facile erit, præsentis temporis curas supervacuas, spes inanes, et inexpectatum exitum, acriter ac viriliter cogitanti.

(1) Dans toutes les copies imprimées, on lit *Ludovici mei*, au lieu de *Lelii mei*. Ce qui est une faute grossière : Pétrarque n'eut jamais d'ami appelé Louis, et c'est Lelius qui lui écrivit la mort de Laure.

au ciel, d'où elle était descendue. C'est pour conserver le souvenir de cet événement que, par un sentiment d'amertume qui a ses douceurs, j'ai cru devoir l'écrire dans un endroit qui paraît souvent sous mes yeux, afin de penser que rien ne pouvant m'attacher désormais ici-bas, et le meilleur et le plus noble de mes liens étant brisé, il est temps d'abandonner la cité de Babylone, et de m'émouvoir à l'aspect du bouleversement du siècle le plus artificieux; ce qui par la grâce de Dieu sera facile à celui qui est aussi fortement pénétré des soins superflus, des espérances vaines, et de la fin inattendue du temps présent de cette vie ».

D'après les additions faites à cette note, les savans de l'Italie l'avaient rejetée en entier comme contradictoire avec les écrits de Pétrarque : mais il est aisé de reconnaître dans le reste du texte que c'est le style de Pétrarque, et qu'elle n'a été que falsifiée et grossie de la tradition des intéressés.

La vérité m'oblige à dire que cette singulière métamorphose des écrits de Pétrarque, est due non-seulement au goût du siècle, mais encore au sonnet trouvé dans le tombeau des Cordeliers. Cet événement que l'on crut propre à dissiper toutes les incertitudes,

fut la base du système que l'on cherchait à établir depuis l'an 1460. Les éditeurs qui dans ce même moment imprimaient les ouvrages de Pétrarque, consultant plus le préjugé particulier que les écrits du chantre de Laure, ne purent regarder que comme des fautes, tout ce qui dans les manuscrits de Pétrarque s'accordait si peu avec cette tradition récente, la seule accréditée à Avignon. Ils ont alors sur leur planche, fait passer comme correctif, toutes ces inversions qui devaient consacrer l'erreur, en outre des fautes et contresens typographiques qui y abondent, au point d'étonner le lecteur le moins attentif; d'autant que les manuscrits de Pétrarque sont difficiles à lire, par rapport aux fréquentes abréviations qu'ils contiennent.

Bien-loin donc d'accuser la latinité de Pétrarque de barbarie, comme l'a fait un auteur qui a imité ses sonnets d'une manière vulgaire, je crois en avoir donné une plus haute idée, à ceux qui dans cet ouvrage y liront le texte des poésies latines dont je l'ai orné. Pétrarque, s'il faut le dire, était trop savant dans la langue grecque et latine pour être resté médiocre dans cette dernière, qui était la langue privilégiée de son siècle; si

l'on se rappelle surtout, qu'il a hautement donné la préférence à ses poësies latines sur celles qu'il a écrit en italien. Il est fâcheux qu'on ne puisse bien juger ni des unes ni des autres, dans des éditions qui les ont enveloppées de la barbarie d'un siècle ennemi des lettres. On regrette que les éditions de Vénise, qui sont les plus belles, ne soient au fond que des copies de l'édition barbare de 1474.

Voilà quelle a été la destinée des écrits de Pétrarque, de cet homme qui possède dans le plus haut degré la véritable éloquence, l'art de dire simplement de grandes choses. Il faut convenir qu'il règne dans toutes les parties de ses ouvrages latins, une élégance naturelle et sans apprêt; brillant dans ses tableaux et ses descriptions, son style est varié, simple sans monotonie, orné sans affectation, serré, mais toujours intelligible, il est plein de beautés et des choses qui sont à lui. « Pour mon style (dit-il lui-même dans sa lettre à la postérité), j'ai jugé qu'il n'était point brillant, mais facile et sans recherche (*eloquio facili absque cura*) ». Mais destiné à être constamment travesti, ses éditeurs ont écrit, *eloquio fragili et obscuro*: d'un style frêle et obscur: ils avaient en

effet de grandes raisons pour avouer que Pétrarque serait obscur sous leur influence, et deviendrait inintelligible dans leurs éditions. On ne peut donc l'accuser d'être obscur : il dit le contraire lui-même. Et si malgré cet aveu on trouvait ses écrits peu à la portée de tous, on se rappellerait de ce qu'il a dit : « qu'un véritable écrivain ne devait pas écrire pour le vulgaire, parce qu'il faut trop descendre pour se mettre à ce niveau ». Voilà de quoi fermer la bouche à la critique. On lui reprocherait d'avoir le style trop concis, si le plus grand mérite d'un écrivain n'était pas de dire beaucoup en peu de mots. Il s'était si bien formé sur Virgile, Cicéron, Pline et Tacite, qu'on le reconnaît partout plein du style et du bon goût de ses modèles.

CHAPITRE X.

Retour de Pétrarque sur les bords de la Sorgue, après la mort de Laure des Baux, l'an 1350, et les derniers chants qu'il a composés dans ses promenades au tombeau de cette vestale.

Ce fut à Parme, comme on vient de le voir, que Pétrarque apprit la mort de l'illustre voisine de sa solitude; sa douleur ne fut pas long-temps muette. Et s'il a dit lui-même que la douleur fait taire les muses, on peut dire que la sienne a été leur plus bel ornement. Si dans les vers qu'il a fait pendant la vie de Laure, Pétrarque a surpassé tous les poëtes de son temps et tous ceux qui l'avaient dévancé, on peut dire qu'il s'est surpassé lui-même dans ceux qu'il a écrit après la mort de cette noble Vauclusienne.

Après trois ans d'absence Pétrarque, venant de Rome, où il avait été gagner le jubilé universel, ainsi qu'il nous l'apprend, partit de l'Italie, et arriva en déça des monts, au moi d'août 1350. Après avoir

fait sa cour au pape Clément VI, son protecteur, à Avignon, il se rendit dans sa chère solitude pour y jeter sur la tombe de Laure, les dernières fleurs qu'un ami vertueux, le témoin d'une vie sainte, devait à sa mémoire.

Voici une de ses premières compositions sur ce sujet, que je traduis avec exactitude. Le poëte conduit ses lecteurs à l'habitation champêtre de Laure, peint ses derniers momens, et rappelle la mort des dames ses illustres parentes et compagnes dans six visions; c'est le nom qu'il donne aux six tableaux qu'il présente à ses lecteurs, et qui sont autant de chefs-d'œuvre du poëte historien.

(Canzon 42).

Standomi un giorno solo alla finestra
Onde cose vedea tante, e mi nove (*ms*).
Ch' un rar' sol dimora quasi gia stanco (*ms.*)
Una sfera m'apparve da man destra
Con fronte accensa da far radiar giove. (*ms.*)

Vision I.ere « Me trouvant un jour tout seul à cette fenêtre d'où je voyais de grandes choses, et où un rare soleil me paraissait demeurer dans un grand abattement; il m'apparut sur la droite du rivage une beauté lumineuse;

lumineuse; elle avait un front si brillant, qu'il eut put donner de l'éclat aux rayons de Jupiter Je vis que cette beauté lumineuse était poursuivie par deux levriers, un noir et l'autre blanc, qui l'un et l'autre lui mordaient si fortement les flancs, qu'ils la conduisirent en peu de temps à ce passage où elle est enfermée dans le creux d'un rocher (*in un sasso*). Que de beautés la mort n'a-t-elle pas moissonné! Je gémis de la rigueur de son sort » !

II.e « D'un autre côté (1), je vis sur un rivage élevé un beau navire qui avait ses cordages de soie, ses voiles dorées, le corps du bâtiment était d'ivoire; le rivage était tranquille, l'air serein et sans nuage. L'intérieur du navire était chargé des plus grandes richesses. Mais tout-à-coup une tempête, un tourbillon arrivent (2) avec tant de force sur la terre et sur ce rivage, qu'ils jettent le navire fracassé contre un écueil. O quel

---

(1) Indi ad alto margo vidi una nave (*ms.*)

. . . . . .

(2) Poi repente tempesta
Avien col turbo, su l' aere e l'onde (*ms.*)
Che la nave percasse ad uno scoglio.
O che grave cordoglio!

crève-cœur j'en ai ! L'intervalle d'une heure l'a renversé, et un petit espace de terre couvre des richesses comme on n'en vit jamais ».

III.e « Sous un bosquet qui renouvelait son feuillage, les rameaux saints d'un oranger jeune et candide, étaient florissans ; vous l'eussiez pris pour l'un des arbres du paradis terrestre. De son ombrage se faisaient entendre les chants de divers êtres angéliques avec un langage si divin, si élevé, qu'ils m'avaient entièrement séparé du monde. J'étais attentif à les admirer (1), lorsque le ciel changeant de couleur, se rembrunit ; il éclate par un tremblement, et frappant de terreur cette tige heureuse, en un instant il la sépare à jamais de sa racine. Ma vie en est devenue triste ; pourrais-je jamais retrouver un ombrage pareil » !

IV.e « Claire fontaine qui sortant d'un

---

(1) E di sua umbra uscian si dolci canti
Di vari angele, e tanto alto dialetto (*ms.*)
Che dal mondo m'avean tutto diviso.

. . . . . .

Cangiossi 'l ciel intorno, e tinto in vista
Folgorando per moto, da radice (*ms.*)
Quella pianta felice
Subito svelse : onde mia vita è trista.

rocher, au milieu de ces bois, allez arroser de vos ondes fraîches ces ombrages avec un si doux murmure (1) ! il n'approchait de cette belle demeure solitaire et ombragée, ni courtisans ni efféminés, mais des vierges et des muses. Là j'étais en repos, occupé à chanter cet honneur ; et lorsque j'étais le plus satisfait de tant de douceurs qu'il y avait à les voir et à les entendre, je vis s'ouvrir un antre de rocher, qui entraîna avec lui la fontaine et ce laurier orange, dont je sens encore la perte, et dont le seul souvenir me consterne ».

Voici la cinquième vision du phénix où le poëte représente la sœur de Laure mourant la dernière après toutes ces dames, acca-

---

(1) Chiara fontana che'n quel medio bosco (*ms.*)
Sorgea d'un sasso, ed acque fresche e dolci
Spargea soavemente mormorando.
Al bel seggio riposto, ombroso, e fosco,
Ne padroni appressavan, ne dissolci, (*ms.*)
Ma ninfe e muse ; quest' onor cantando (*ms.*)
Ivi m'assisi, e quando
Piu dolcezza prendea di tal concento,
E di tal vista ; aprir vidi uno speco,
E portarsene seco
La fonte, e il Lauro, ond' ancor doglia sento. (*ms.*)

blée de la douleur de se voir toute seule après la ruine de sa famille.

V.e « Je vis voler dans la forêt du lieu une colombe particulière semblable au phénix, elle avait les ailes pourprées orange, et la tête dorée ; elle était toute seule sur cette terre. Lui voyant une forme céleste et immortelle, je crus que c'était la première qui s'était éteinte, jusqu'à ce que je l'aie vu rejoindre cet oranger mort, que la terre recouvre; ainsi toutes ces roses ont passé rapidement à leur fin. Cette colombe, chagrine de voir autour d'elle tous les rameaux orange renversés sur la terre à ses côtés, le tronc et la sève du plus bel oranger desséchés, se ferma le cœur ; et par un dédain de la vie, renfermant son bec en elle-même, elle prit son dernier vol, et disparut en un instant : j'en ai le cœur plein de regrets, et navré de douleurs (1) » !

---

(1) Una strania fenice ambedue l'ale
Di porpora vestita, e 'l capo d'oro,
Vid 'andar per la selva all' terra e sola. (*ms.*)
Vendend' forma celeste ed immortale
Prima pensai ; fin ch' a lo svelto alloro
Giunse ; ed al fronde che la terra invola, (*ms.*)
Ogni rosa al fin vola.

VI.e « Enfin je vis ici promener au milieu de ces fleurs et de cette verdure, livrée à ses pensées, cette noble et belle vestale à laquelle je ne puis penser sans éprouver une affectueuse agitation. Humble en elle-même, et sévère contre l'amour, elle portait son vêtement de candeur, et une tête dont l'albatre et l'or diversifiaient l'éclat. Mais la partie des extrémités de son corps était attaquée d'une humeur incurable (1), piquée ensuite au talon d'une petite tumeur, elle devint languissante comme une fleur cueillie; elle se consuma lentement comme le flambeau qui s'obscurcit peu à peu.

» Hélas ! on voit bien, qu'ici-bas il n'y a rien de durable que la plainte et le déplaisir.

» Ma muse, vous pouvez bien dire : ces six visions ont donné à mon maître un désir bien doux de la mort ».

L'historien de Laure vient de montrer plus

---

(1) Ed avea tu dosso si, candida gonna,
Si testa ch' oro e neve parea insieme : (*ms.*)
Ma la parte d'estreme
Era avolta d'una scabbia fuor cura : (*ms.*)
Punta poi nel tallon d'un picciol angue
Come fior colto langue ;
Lento si sparti, com' torchio se scura. (*ms.*)

particulièrement dans cette dernière vision, la maladie de langueur et l'ulcère au talon qui ont amené ses derniers momens, il justifie dans cette composition ce qu'il a dit : que dans sa poësie il ne voulait ressembler à personne qu'à lui-même : mais pour peu qu'on soit versé dans les écritures, on reconnaît qu'il en emprunte habilement les couleurs et les tournures ; ce qui rendra toujours le texte de ce poëte peu à la portée du commun des lecteurs.

Voici un second tableau de Vaucluse et de Laure dans la *canzon* 27. Le poëte y représente cette vestale solitaire assise sous les ombrages d'un hêtre qui étendait ses rameaux tout près de son habitation. Il lui prête les attraits d'une beauté céleste, autour de laquelle les arbres, les plantes et les fleurs semblent s'empresser de porter leur hommage. C'est avec raison que les savans de l'Italie ont regardé cette composition, comme le chef-d'œuvre de ce poëte. Qu'il me soit permis de regretter à cet égard, qu'un si beau sujet et souvent imité dans notre langue, n'ait encore produit que des fleurs étrangères au texte, perdues dans le vague et le nu des romans ; tant il est vrai que Pétrarque ne peut être traduit qu'en prose.

Monsieur de Voltaire, qui a lui seul le mérite d'avoir fait des jolis vers sur cette *canzon*, n'y a réussi que bien-loin du texte, en appelant à son secours le chant du rossignol et les filles du matin, que Pétrarque n'emprunte pas par ce qu'il est toujours historien dans sa poësie. Ce célèbre poëte français n'a pas manqué de nous dire que son imitation est une mauvaise estampe d'un tableau précieux. Pétrarque a composé cette élégie après la mort de Laure, et à Vaucluse même, comme le texte l'assure.

(CANZONE 27).

Chiare, fresche, e dolci acque,
Ove le belle membra
Pose colei, che sola amai pur donna. (*ms.*)
Gentil ramo, ove piacque
(Con sospir mi rimembra)
A lei di far al bel fianco colonna
Erba, e fior che la gonna
Leggiadra ricoverse,
Con l'angelico seno!
Aer sacro, e sereno
Ove amor co' degni occhi il cor m'aperse (*ms.*)
Date udienza insieme
Alle dolenti mie parole estreme.

Voici la traduction du récit de Pétrarque avec toute l'exactitude que j'ai pu y appor-

ter pour rendre les pensées et l'esprit du poëte.

« Onde pure, onde douce et fraîche, auprès de laquelle cette pure vestale, la seule que j'ai aimée, allait reposer sa belle personne! Heureux rameaux de cet arbre, qui vous plaisiez à lui faire une colonne d'ombrage (je m'en souviens ici avec douleur); fleurs et feuilles, qui la recouvrant de votre ombre, retombiez sur les vêtemens de ce cœur angélique! air sacré et serein, où la beauté avec des yeux purs, trouva l'issue de mon affection, donnez tous ensemble audience à ma plainte, à mes dernières paroles dolentes.

« Si c'est mon sort, et si le ciel s'y prête, que la mort ferme ici mes yeux larmoyans (1); quelle grâce recevra auprès de vous mon triste corps, quand mon ame dépouillée, retournera à son propre séjour! Ici la mort me paraîtra bien moins amère; j'y porte cette espérance, que pour franchir ce pas douteux, mon esprit las ne pourrait trouver un port, un asile plus secourable, ni une

(1) Che morte est' occhi lagrimanti chiuda (*ms.*)
Qual ne grazia, il meschino
Corpo fra voi ricopra!

fosse plus tranquille pour y reposer ma chair et mes ossemens importuns (1).

» Le temps viendra sans doute encore, que cette belle et douce étoile ressuscitant (2), reverra son ancien séjour, là où elle m'a secouru. Dans ce moment de bénédictions, elle tournera ses regards pour me chercher. Mais, ô pitié ! voyant mon corps couché sous les pierres (3), l'amour l'inspirera de soupirer si délicieusement à Jesus, qu'elle m'obtiendra sa récompense, et fera violence au ciel en le fixant avec ses yeux affligés et son beau voile (4).

---

(1) Ne 'n piu tranquilla fossa
Far gir la carne travagliosa e l'ossa (*ms.*)

(2) Che all' usato soggiorno
Torni la sfera bella e mansueta (*ms.*)
Giacere infra le pietre (*ms.*)
Vedendo amor l'inspiri
In Giesu che sospiri (*ms.*)
Si dolcemente, che merce m'impetre.

(3) Les pierres dont parle ici le poëte sont celles dans lesquelles on ensevelissait les morts dans la terre de Galas. Du temps de Pétrarque, cinq longues pierres formaient la sépulture des corps. On trouve fréquemment dans la terre, ces espèces de caisses en creusant à 3 pans de profondeur.

(4) E faccia forza al cielo
Affiggendosi gli occhi, col bel velo.

« Des beaux rameaux de cet arbre qui l'ombrageait dans son séjour (je m'en rappelle avec douceur), il tombait une pluie de fleurs tout autour d'elle. Environnée de semblables faveurs, elle était assise avec humilité, toute couverte de cette pluie amoureuse. De ces fleurs les unes se roulaient sur les plis de son vêtement, celles-ci sur sa chevelure blonde et flottante qui brillait d'un or pur (il fallait la voir dans ces jours là); les autres enfin retombant sur la terre et sur le rivage par les détours d'un mouvement vague, paraissaient dire : c'est ici que règne le pur amour.

» Combien de fois, disais-je alors plein d'étonnement : assurément celle-ci est née en paradis. Dans l'erreur de cet oubli de moi-même, son maintien divin, son regard, ses paroles, son doux sourire, m'avaient tellement trompé, éloigné du vrai, que je disais en respirant avec plaisir : comment et quand est-ce que tu es venu en ce lieu céleste ? croyant être dans le ciel et non où j'étais. Depuis lors cette verdure, ce séjour me plaisent si fort, que partout ailleurs je ne trouve point la paix. Ma *canzon*, si vous aviez autant d'ornemens que j'ai de volonté, vous pourriez hardiment sortir du bois de ce désert, et vous montrer aux nations ».

Pétrarque nous apprend en finissant, que c'est dans la forêt de Vaucluse, qu'il a composé ce chef-d'œuvre de poësie. Il y fait observer que Laure est la seule personne qu'il a aimé en sa vie; il la peint avec des couleurs célestes, comme la fleur et l'étoile de Vaucluse; il se montre constamment le peintre et l'historien de ce séjour. Il ne parle que des bois, des rivages et des collines de la fontaine. Il nous a appris que c'est dans ces lieux agrestes qu'il a composé toutes ses poësies. Il était si passionné pour la solitude et les lieux inhabités, qu'il écrivait au cardinal Colonne: « Je ne saurais quitter Vaucluse; la forêt plaît aux muses, la ville est ennemie des poëtes ».

« Sylva placet musis, urbs est inimica poëtis ».

Bien-loin de reconnaître cette vérité si constamment établie dans ses écrits, on nous a peint dans la ville cet homme des champs, on a traité les goûts et les habitudes de Pétrarque dans la solitude, comme s'il avait eu les mœurs et le jargon du Sybarite. Jusqu'à sa mort, il a fui le tumulte des villes, vivant dans la retraite. On ne trouve dans toutes ses poësies que des descriptions de sa solitude. Dans la composition qu'on vient

de lire, il rappelle ce hêtre dont il parle souvent, et qui tout près de l'habitation de Laure et du rivage, était un abri où allait se reposer cette vertueuse solitaire. C'est là que le poëte se transporte au milieu de cette verdure, de ces fleurs, de ces rameaux personnifiés, qui charmés des attraits de la vertu de Laure des Baux, s'empressent de lui faire leurs offrandes.

Que d'images neuves dans ce texte! quelle richesse dans le choix des termes, dans les rimes, dans l'harmonie des vers! En général la poësie de Pétrarque est pleine de détails et de ces choses fines, qui s'évanouissent quand on veut les rendre, et qu'il est impossible de faire passer exactement d'une langue à une autre.

Il ne sera pas inutile de faire connaître quelques expressions de ce poëte qui sont la source ordinaire des fausses couleurs que l'on donne à ses pensées.

Le mot *sfera* que les éditeurs ont transformé en *fera*, est une expression particulièrement consacrée à Laure, dont il compare la vertu et l'éclat à un corps céleste dont la sphère est lumineuse, ce qu'il repète si souvent dans ses vers. Il ne faut pour s'en convaincre que ces paroles du poëte : *sfera angelica*,

angelica, *mansueta innocente*; assurant que Laure est un flambeau céleste, angélique, doux et innocent. Ces expressions pourront-elles jamais convenir à une dame cruelle, fière et en même-temps douce et innocente, ainsi que le voudrait le mot *fera*? on ne dira jamais qu'une vierge est fière, ou cruelle, quand elle est douce, angélique et innocente. C'est cependant l'erreur où sont tombés les imitateurs de Pétrarque, et ses commentateurs sur le *fera*, au lieu de *sfera*. Tout le monde sait d'ailleurs que le mot *fera*, en italien, n'est applicable qu'à une bête sauvage, et que le mot *fiera*, est celui qui exprime une personne fière dans le sens de ces auteurs; mais Pétrarque n'a jamais recours aux expressions basses et vulgaires.

Il en est de même des expressions, *amor*, *amorose*, *vaghe*, qui en italien ont plus d'une acception, et une seule dans notre langue. Elles ont souvent, par cette raison, produit un récit voluptueux du sonnet le plus sérieux et le plus moral de ce poëte: c'est ce qui arrivera toujours lorsqu'on n'expliquera pas les anciens auteurs dans leur langue, avant de les traduire dans la nôtre. Voici les sonnets faits après la mort de Laure des Baux, dans lesquels le poëte, toujours

historien, peint son premier séjour à Vaucluse et ces momens où, après sa fuite, il chanta Laure dans cette solitude. Les quatre premiers sonnets que je place ici, sont des récits historiques et des descriptions de Vaucluse. Le premier rappelle les momens de réflexion du poëte lorsqu'ayant vu Laure pour la première fois, il se raisonnait lui-même, promenant sur le rivage.

(Sonnetto 261).

Amor che meco al brun tempo ti stavi.

« Amour qui dans un temps de trouble demeuriez en moi, au milieu de ces rivages, les amis de mes pensées (1), lorsque pour guérir ma raison de l'erreur, je me raisonnais, promenant sur les bords de cette ri-

---

(1) Fra queste rive a pensier nostri amiche
E per saldar la ragion nostr' a tiche (*ms.*)
Meco, e col fiume regionando andavi.
Fior, frondi, erbe, ombre, antri, onde, aure soavi!
Valle chiusa, alti colli, e piagge apriche!
Porto delle' amorose mie fatiche
E dell' fortune mie tante, e si gravi!
O veglio abitato de' verdi boschi! (*ms.*)
O ninfe! e voi che 'l fresco erboso fondo (*ms.*)
Del liquido cristallo alberga e pasce!

vière. Vous qui en étiez témoins, belles fleurs, arbres et ombrages frais ! Vous antres de ces rochers, ondes suaves, belle vallée de Vaucluse, hautes collines, rivages abrités ! vous l'asile des travaux gracieux de mon esprit, le port de mes richesses les plus solides ! O vous, antique habitation de ces forêts ! ô chastes nymphes ! et vous, êtres paisibles, nourris et logés sous les fonds herbeux de ce limpide cristal, vous avez vu mes jours aussi purs que votre onde, il sont aujourd'hui aussi sombres que la mort qui a pâli ces lieux. C'est ainsi que dans ce monde chacun, du jour où il naît, porte avec lui son avenir mortel (1) ».

(Sonnetto 263).

Mentre ch'a corso, dagli amari vermi (*ms.*)
Fu cor sanato, e'n fiamma morosa arse.
Di vaga sfera le virtu gia sparse, (*ms.*)
Cercai per poggi, solitari ed ermi.

« Du moment que par ma fuite mon cœur fut guéri de ses agitations amères, il brûla d'une flamme douce et réfléchie. Je recher-

(1) Come morte che 'l fa : cosi nel mondo
Sua ventura ha ciuscun ; dal di che nasce.

chai alors les vertus de cet astre aimable, déjà répandues dans les collines de ce désert solitaire. J'eus beaucoup à dire dans mes chants, voulant me concilier (1) l'estime de celle qui m'avait paru si pure. Mais l'esprit et la rime étaient pauvres à cet âge où les pensées sont encore neuves et infirmes. Actuellement ce phare est mort; un petit marbre recouvre sa cendre : si avec le temps j'avais avancé mes progrès en poësie, comme en d'autres choses jusqu'à la vieillesse, alors, armé de ces rimes dont je me désarme aujourd'hui, mon style eût été si fort et si mâle, qu'à ma parole, les pierres qui recouvrent sa cendre, eussent, en se brisant, gémi de douceur ».

Le poëte, après avoir représenté Laure comme le phare et le flambeau des collines

---

(1) Ed ebbi a dir cantando, e di colermi (*ms.*)
L'amor di lei che si pura m'apparse. (*ms.*)
Ma l'ingegno e le rime erano scarse,
In quella etate à pensier novi, e 'nfermi.
Quel faro è morto, e 'l copre un picciol marmo:
Che se col tempo fosse ito avanzando,
Come gia in altri, infino alla vechiezza,
Di rime armato, ond' oggi mi disarmo,
Con stil canuto, avrei fatto parlando
Romper le pietre, e pianger di dolcezza.

solitaires de Vaucluse, finit en disant qu'un petit marbre couvre sa sépulture ; ce qui prouve qu'elle ne peut être autre part que dans ces mêmes collines, qu'il dépeint si bien et si souvent.

Suite des sonnets qu'on vient de lire.

(Sonnetto 264).

Anima bella da quel nodo sciolta
Che piu bel mai non seppe ordir natura.

« Belle ame qui êtes délivrée de ce lien du corps le plus beau que la nature ait jamais su former, jetez du ciel votre regard sur l'obscurité de mes jours, qui de si riants qu'ils étaient se sont changés en amertume ! Elle est aujourd'hui bien-loin de moi la fausse opinion qui, dans un temps, m'avait persuadé que votre douce présence m'était nuisible et funeste (1). Maintenant que vous êtes en sécurité parfaite, tournez vers moi votre regard, écoutez mes prières ; regardez ce grand rocher d'où la Sorgue prend sa source, et vous y verrez un homme seul qui, à tra-

(1) La falsa opinion dal cor s'è tolta
Che mi fosse alcun tempo acerba e dura
Tua dolce vista. . . . . .

vers les eaux et la verdure, se nourrit de votre souvenir et de sa douleur, dans ce lieu où se trouve votre habitation, où naquit mon estime, dans ce lieu que vous avez abandonné pour ne plus rien voir des choses périssables qui vous déplaisaient ici-bas ».

Dans ce sonnet que j'ai fait connaître, le poëte qui laisse toujours loin de lui le style vulgaire, dit en parlant de ses sentimens pour Laure des Baux : *nostro amor*, *nostro pensier*; notre estime, notre amour, notre pensée. Cette tournure de modestie et de respect, est celle du poëte qui ne veut pas avilir sa muse; elle a été peu sentie par des traducteurs dont le talent est de saisir l'équivoque.

(Sonnetto 265).

Quel sol che mi mostrava il cammin destro
Di gire al ciel con gloriosi passi;
Tornando al sommo sole, in pochi sassi
Chiuse 'l mio lume, e 'l suo carcer terrestro.

« Ce soleil aimable qui me montrait le droit chemin pour marcher glorieusement vers le ciel, retournant ses pas vers le souverain soleil de l'univers, est ici enfermé. Je ne vois plus que sous quelques pierres de ro-

cher, ma lumière et son enveloppe terrestre. Depuis lors je suis devenu un animal sauvage et solitaire. Je vais la recherchant par tous les lieux de la campagne (1) où je l'ai vue : et vous sort amer qui m'affligez, montrez-moi donc où il faut que j'aille ! non je ne la retrouve plus ; mais je vois ses saints vestiges qui l'ont accompagnée à la céleste demeure, bien-loin du lac d'Averne et du Stix avare qui reste ici » :

(Sonnetto 267).

Quella per cui con Sorga, ho cangiat' Arno,
Con franca poverta, salve ricchezze (*ms.*)
Volse in amare sue sante dolcezze.

« Celle pour qui j'ai préféré les rivages de la Sorgue, au cours de l'Arno ma patrie, pour qui j'ai changé ma franche pauvreté avec des richesses salutaires, a changé en amertume ses saintes douceurs : ce temps où je les goûtais est devenu mon martyre ».

---

(1) Così vo ricercando ogni in contada (*ms.*)
Ov' io la vidi : e sorte che m'affligi (*ms.*)
Amar ! vien meco, e mostrimi ond' io vada.
Lei non trov' io ; ma suoi santi vestigi
Tutti rivolti alla superna strada (*ms.*)
Veggio, lunge da' laghi Averni e Stigi.

(Sonnetto 268).

L'alto e novo miracol, ch'a di nostri.

« Ce nouveau miracle qui parut en ce monde de nos jours, et sans vouloir y demeurer, est un soleil que le ciel nous montra pour le rappeler bientôt, et en faire la parure de ses cloîtres étincelans. Amour, vous voulez que je dépeigne ce prodige à qui ne l'a pas vu ; faites donc que ma langue se délie tout premièrement, et ce sera encore très-envain que je porterai à cet ouvrage, mon esprit, mon temps, ma plume, mon papier et mon écritoire. Les rimes elles-mêmes ne se trouvent pas encore à cette hauteur. Celui qui sait en porter un jugement vrai, a pensé qu'elle est au-dessus de tout style ; ensuite il a soupiré et conclu qu'heureux sont les yeux qui l'ont vue vivante ».

(Sonnetto 269).

Zefiro torna e l' bel tempo rimena.

« Zéphire revient avec le beau temps ; les fleurs et l'herbe reparaissent avec leur aimable famille ; l'hirondelle gazouille, philomèle soupire pour sa nichée printanière et candide. Les prés sont rians, le ciel serein ; Jupiter est joyeux de voir ses enfans, le ciel,

la terre et l'onde remplis d'aimables accens, et chaque créature se reconcilier avec le sentiment. Mais pour moi, je n'ai que des plaintes à répandre, et des soupirs qu'arrache à mon cœur, celle qui en a emporté les clefs dans le ciel. Le chant des oiseaux, ces fleurs, ces rivages, ne me sont plus qu'un désert sauvage, et des êtres sans vie, depuis que je n'y vois plus les célestes et nobles actions de ces dames modestes et belles (1).

(Sonnetto 270).

Quel rosignol che si soave piagne.

« Ce rossignol qui chante avec tant de suavité, ses enfans ou sa compagne chérie, remplit de douceur le ciel et les campagnes. Mais les modulations qu'il fait entendre toute la nuit sont si piteuses et si dolentes, qu'il semble s'associer à moi; et, de concert, rappeler nos disgrâces.

(Sonnet 147).

. . . . . .

« Il n'est sur ces montagnes, aucune

---

(1) A cantar angeletti, e fior' e piagge, (*ms.*)
Ne d' belle donne oneste, atti soavi; (*ms.*)
Sono un deserto, et fere aspre e selvagge.
. . . . . .

pierre, aucune racine; sur les bords de cette rivière, aucun arbre, aucune plante verte; dans ces vallons, aucune fleur, aucune feuille d'herbe; aucune goutte d'eau ne sort de cette fontaine; aucun animal n'est assez sauvage dans ces bosquets, pour ignorer combien, ô mort, vous êtes cruelle (1) » !

On conviendra que la manière dont Pétrarque s'exprime dans tous les sonnets, démontre évidemment qu'il ne voit la mort de Laure que dans la solitude de Vaucluse, dont ses récits sont un tableau continuel. Voici une description locale de Vaucluse également consacrée à Laure et à ses rivages.

(Sonnetto 239).

Mai non fu' in parte ove si chiar vedesi
Quel che veder vorrei, piu ch' io nol vidi.

« Je n'ai point connu de lieu où j'aie pu voir dans un si beau jour tout ce que j'aurais voulu voir, plus que je ne l'ai vu, où j'aie demeuré avec autant de liberté d'esprit, et que le ciel remplisse de si aimables accens. Je n'ai jamais vu de vallon avoir autant de

---

(1) Ne fere han questi boschi si selvagge
Che non sappian quanto sia morte acerba! (*ms.*)

lieux propres à parler au cœur dans la paix (1). Je ne crois pas qu'il y ait d'autres rivages, avec de grottes aussi charmantes et aussi propres à l'enchantement. Les eaux y parlent délicieusement au cœur ; les ombrages, les oiseaux, les poissons, les fleurs et l'herbe, tous ensemble me conjurent de les aimer toujours ; mais, ô vous ! bienheureuse, qui du ciel me parlez encore, priez qu'en mémoire de votre mort, je méprise le monde et ses piéges fallacieux ».

Dans ce joli sonnet qui immortalise le séjour de Vaucluse, le poëte, en peignant ses rivages, n'oublie pas de donner de l'intérêt à ces grottes caverneuses, qui sont si multipliées tout autour de la montagne qui borde la fontaine, et où il allait si souvent se reposer, son livre à la main. Sa description

---

(1) Ne giammai vidi valle aver si spessi
Luoghi da respirar riposti e fidi :
Ne credo gia ch' ancor' incanto avessi (*ms.*)
In altra riva si soavi nidi.
L' acque parlan d'amore loro, e i rami, (*ms.*)
Egli augeletti, e i pesci e i fiori, e l' erba,
Tuti insieme pregando ch' i' semper' ami.
Ma tu beata che dal ciel mi chiami,
Per la memoria di tua morte acerba,
Preghi, ch' io sprezzi 'l mondo, e suoi falsi hami.

est aussi vraie que capable de donner du goût pour Vaucluse. On le voit amoureux de cette solitude dans tous ses récits. Il nous apprend que pendant ses premières études, étant venu avec sa mère Electe et son ami Socrate, visiter la fontaine, il s'était écrié en voyant ces montagnes : « voici un lieu bien favorable à mon naturel (1); je le préférerai au séjour des grandes villes, quand j'en serai le maître ; ce lieu (ajoute-t-il) qui est très-anciennement connu par lui-même, comme par le long espace de temps que je l'ai habité, est bien plus connu par mes chants ».

Il est aisé de se figurer les charmes que Pétrarque trouvait à Vaucluse en lisant ses sonnets ; il n'en est aucun où il ne se montre très-attaché à ce séjour. On va le voir dans le sonnet suivant, portant ses pas et ses larmes vers le tombeau de ce modèle de vertu, où il allait souvent payer à la sensibilité, le tribut d'une ame reconnaissante.

---

(1) En naturæ meæ locus aptissimus quem si dabitur magnis urbibus prælaturus sum ; qui per se olim notus, meo longo post modum incolatu, meis que carminibus notior. (*Senil. epist.* 2. *lib.* 10).

(SONNETTO

(Sonnetto 240).

Quante fiate al mio dolce ricetto
Fuggendo altrui, s' esser puo me stesso,
Vo con' gli occhi bagnando l'erba, e 'l petto,
Rotando con sospir, l'arca da presso.

» Combien de fois, dans ma douce retraite, fuyant le monde et moi-même, s'il était possible, mouillant de mes larmes ma poitrine et l'herbe, vais-je en soupirant roder autour de son sépulcre qui est tout près? combien de fois tout seul et plein d'appréhension, me suis-je mis sous ces lieux ombragés et sombres, regardant tout pensif l'antre de ce toit funèbre que la mort possède tout entier (1), et où souvent je l'invoque? Alors je la vois sous la forme d'une vierge ou de toute autre divinité, qui sort

(1) Quante fiate sol, pien di sospetto
Per luoghi ombrosi e foschi mi son messo
Cernendo col pensier l'antro di tetto (*ms.*)
Che morte ha tutto; ond' io la chiamo spesso.
Hor in forma di ninfa o d'altra diva,
Che del più chiaro fondo esca
E poggiasi a seder in su la riva: (*ms.*)
Hor l'ho veduta, su per l'erba fresca
calare i fior, come madonna viva;
Mostrando in vista che di me lei 'ncresca.

du fond des eaux limpides de la Sorgue, et s'élève pour s'asseoir sur le rivage. Quelquefois je l'ai vue sur l'herbe fraîche de la prairie, cueillir des fleurs comme quand cette dame était en vie, et me montrant sur son visage, qu'elle avait pitié de moi ».

(Sonnetto 241).

Alma felice, che sovente torni.

« Ame heureuse (lui dis-je alors), qui venez souvent consoler les nuits dolentes de mon cœur, par cette lumière que la mort n'a point éteinte avec vous, puisque vos belles actions sont au-dessus de son pouvoir. J'ai toujours présent à mon esprit vos belles qualités, dans ce séjour où je restai longues années occupé à vous chanter, et où je porte mes plaintes, non sur vous, mais sur moi-même, sur les risques où vous m'avez laissé ».

Dans ces deux sonnets, Pétrarque parle si clairement, qu'ils suffiraient seuls pour prouver à tout lecteur sans préjugé, que Laure des Baux n'a sa sépulture et son tombeau que dans ce vallon ombragé, où il vient de dire qu'il allait souvent porter ses larmes et sa prière. Il semble à ses expressions qu'on

le voit tout seul, contournant ce toit funèbre que la mort possède tout entier (*l'antro di tetto che morte ha tutto*). C'est de là qu'il la voit sortir du fond de la Sorgue qui touche presque à ce lieu, et que croyant la voir cueillir des fleurs comme par le passé, il reconnaît qu'elle a pitié de lui. Ces deux sonnets sont précieux pour commencer à juger de la sépulture de Laure qui aura bientôt de nouveaux développemens.

(Sonnetto 242).

Discolorato hai, morte, il piu bel volto.

« O mort, tu as décoloré le plus beau visage qui fut jamais, éteint les plus beaux yeux, et séparé du plus noble et du plus bel assemblage, l'esprit le plus animé du feu des vertus. . . . . .

(Sonnet 287).

Ite rime dolenti al' dur sasso.

« Allez mes rimes dolentes, vers cet impitoyable tombeau qui cache dans la terre celle qui fut mon trésor ! Elevez votre voix, et qu'elle retentisse jusqu'au ciel, quoique vous ne soyiez que l'organe d'un mortel de ces bas lieux ; dites que je suis déjà las de vivre et de naviguer autour des ondes,

de ce monde horrible ; mais je les laisse derrière moi, en vénérant la dépouille mortelle de cette plante, la suivant tout seul pas à pas. Tout occupé d'elle pendant sa vie, je le suis après sa mort, afin qu'aujourd'hui, immortelle, le monde puisse la connaître et l'aimer ».

(Sonnetto 272).

Passato è 'l tempo, o mio sasso, che tanto (*ms.*)
Con refrigerio in mezzo 'l fiotto vissi ! (*ms.*)
Passata è quella di ch' io pasi, e scrissi. (*ms.*)

O mon rocher ! il est passé ce temps où j'ai vécu dans une si grande tranquillité au milieu de cette onde fugitive (1) ! Elle a passé celle que j'ai fait connaître et pour qui j'ai écrit ! Il n'est plus cet aspect noble et saint qui avait pénétré mon cœur : elle triomphe dans le ciel, ornée du laurier que mérite son invincible vertu. Pourquoi, délivré de mon voile mortel, ne suis-je pas hors des soupirs et des larmes, avec Laure, au milieu des ames bienheureuses » ?

(Sonnetto 279).

Or vo piangendo il suo cenere sparso
E questo 'l nido in che la mia fenice.

---

(1) Pétrarque parle ici du rocher de la fontaine, et de son habitation entourée du courant qui en sort.

« Je suis réduit aujourd'hui à porter ma plainte sur ses cendres éparses, c'est là le nid et le gîte dans lequel mon phénix a mis en repos l'or et la pourpre de son vêtement mortel. O belle lumière à voir, qui m'avez donné une clarté qui me maintient dans la vie véritable ! vous étiez un soleil sur la terre, vous êtes aujourd'hui heureuse dans le ciel.

Vous m'avez laissé ici tout seul et misérable, à tel point que je retourne sans cesse à ce même lieu que je vénère et que j'orne de mes rimes, parce qu'il est consacré par vos vertus ; voyant bien que dans ces collines, il n'y a plus qu'une nuit obscure depuis que la lumière de vos yeux ne les éclaire plus, et que loin d'elles vous avez pris votre dernier essor vers le ciel ».

(Sonnetto 271).

Ne per sereno ciel ir, vaghe stelle,
Ne per tranquillo mar, legni spalmati,
Ne per campagna, cavalieri armati,
Ne per bei boschi, allegre, fere uchelle !

« Vagues étoiles, suspendez votre cours sous ce beau ciel; paisibles vaisseaux cessez de briser les ondes d'une mer tranquille; nobles chevaliers armés ne passez plus par cette campagne, ni vous oiseaux légers et soli-

taires, par ces beaux bois ! n'attendez plus de rares et de nouveaux fruits (1), ni des chants sur un amour dont le style est noble et élevé. On n'entendra plus au milieu de ces claires fontaines, de ces vertes prairies, les doux accens de ces dames vertueuses et belles » !

(Sonnetto 294).

Lasciato hai morte, senza sole il mondo
Oscuro e freddo ; amor cieco ed inerme.

« O mort ! tu as laissé le monde sans soleil ; il est obscur et froid. Il n'a plus qu'un amour aveugle et désarmé, des grâces nues, des beautés infirmes, et moi sans consolation. Ce m'est d'un grand poids de voir la politesse exilée, et la pudeur releguée sous la terre, je suis seul à me plaindre de tes rigueurs ; devrais-je en gémir seul, lorsque tu arraches à la terre cet illustre germe des vertus qui n'était qu'à son premier développement ? L'air, la terre et le soleil devraient se plaindre dans cet humble séjour (2), qui

(1) Ne d'hor aspettar bel frutte novelle ! (*ms.*)
Ne dir d'amore in stili alti ed ornati !
Ne tra chiare fontane, e verdi prati,
Dolce cantare oneste donne e belle.

(2) Pianger l'aer, e la terra, e lum dovrebbe

sans elle n'est plus qu'une prairie sans fleur, ou un anneau qui a perdu son diamant. Le monde ne la connut point, comme elle l'a été de moi qui ai demeuré ici pour la regretter. Je l'ai appréciée ainsi que le ciel, qui s'est orné de ma belle fleur, de ma belle tige *orange* (1) ».

Les sonnets qu'on vient de lire, suffisent pour montrer toutes les inconséquences de la tradition d'Avignon, et combien Pétrarque a été peu lu, lorsqu'on a élevé ce mur d'opposition à son histoire. Il était aisé en le lisant de se convaincre que si une Laure de Sade, née 10 ans après la mort de Laure, repose dans le tombeau des Cordeliers d'Avignon, Laure des Baux, vierge et dame de Vaucluse, est morte en odeur de la plus haute sainteté, et repose dans le vallon de Vaucluse, que le poëte nous a si souvent représenté : que si ses poësies ont été livrées à l'opinion et aux caprices du hasard, il n'en est pas moins vrai que le chantre de Laure des Baux, est

---

L'umile staggio, che senza ella è quasi (*ms.*)
Senza fior prato, o senza gemma anello.

(1) Non la conobbe il mondo, mentre l'ebbe
Conobil' io ch' a pianger qui rimasi,
E 'l ciel, che dell' mia pianta or si fa bello. (*ms.*)

constamment dans sa poësie l'historien de Vaucluse, et qu'il n'est nulle part l'historien d'Avignon, ni d'aucune famille de cette ville.

Laure des Baux, cette noble Daphné de la maison d'Orange, pourrait-elle être méconnue quand on lira Pétrarque ? En suivant ses églogues, ses sonnets, dans les limites de sa langue, de son style, de sa raison, de sa poësie, dans le secret de cette noble logique avec laquelle il s'élève au-dessus de tous les poëtes de ce genre, pourra-t-on le prendre pour un troubadour, pour un poëte décontenancé, dont on veut bien lui donner la physionomie dans nos imitations ?

Les auteurs des lettres de Virgile aux Arcades avaient dit avant moi : « Pétrarque a eu beaucoup d'imitateurs, mais il n'a été ni imité, ni rendu, dans aucune langue, parce qu'il n'est point lui-même imitateur de personne, et qu'il n'a trouvé qu'en lui seul les beautés qu'on admire dans sa poësie : comment l'inspiration d'une ame aussi élevée, aussi sensible à ce qui est grand, ne serait-elle pas défigurée par des imitateurs entièrement étrangers à ce langage » ?

Comment les vers de Pétrarque seraient-ils compris par des écrivains qui courent les

ruelles du Parnasse, le tison à la main, et n'ont souvent dans l'oreille d'autre poësie, d'autre délicatesse que celle d'une chanson ?

Dans des siècles où l'esprit et la littérature se sont trop rapprochés du théâtre, Pétrarque et Laure ne pouvaient être représentés que sous les couleurs et les travestissemens qui constituent les goûts du siècle. On ne se figure jamais l'esprit des autres que comme celui que l'on a soi-même ; et cette opinion qu'on se forme, dispense souvent de l'étude. Mais les monumens subsistent, ils triomphent en secret du préjugé qui les méconnaît ; et la plus grande humiliation de l'homme est que la vérité triomphe toujours de lui malgré lui-même.

Je le repète, le rôle de Pétrarque à l'égard de Laure des Baux, se réduit à celui de panégyriste des vertus de cette vestale célèbre à Vaucluse. La sainteté de Laure, vrai motif de l'attachement de ce poëte, explique sa longue persévérance à la chanter. Voici ce qu'il dit lui-même de son amitié et de sa reconnaissance envers cette pieuse et illustre vestale.

« L'amitié fondée sur la vertu ne peut mourir, elle se trouve toujours là, même au milieu des changemens de la fortune ; c'est

pour cela que ceux que nous avons aimé pendant leur vie, par un principe d'honnêteté, nous les aimons encore après leur mort (1) ».

Le philosophe dont la réflexion est si juste, en fait dans le sonnet suivant, une application plus particulière à ses sentimens pour Laure des Baux.

(Sonnetto 288).

S'onesto amor puo meritar mercede,
E si pieta encor puo; quant' ella suole
Mercede avro; ch' al piu chiara che 'l sole
Madonna, e piu ch' al mondo è la mia fede.

« Si une amitié honnête peut mériter une récompense à la piété qui l'inspire, j'aurai celle dont elle est ordinairement rémunérée, en ce que c'est dans cette dame plus pure que le soleil que j'ai mis ma confiance plus que dans le monde. L'épouvantable ourse ne croit pas que ce qui se passe actuellement dans ma pensée, ait toujours été le pur objet de

---

(1) Quæ in virtute fundatur amicitia, immortalis est, mansuraque inter fortunas mori nequit, virtus enim stabilis et firma: ideoque quos propter honestum dileximus, diligimus et extinctos.

(*De remed. intri. fortun. dialog.* 50).

mes désirs (1). Mais celle qui jadis entendait mes paroles et voyait ma façon, vit toujours tel mon esprit et mon cœur. De là j'espère que, touchée dans le ciel de tant de pieux soupirs, elle se montrera encore pleine de pitié pour moi dans son regard; j'attends donc qu'au sortir de cette dépouille mortelle, elle viendra à moi, avec ceux de notre société, véritables amis du Christ et de l'honneur ».

CHAPITRE XI.

Dernières particularités de l'histoire de Pétrarque à Vaucluse, dans divers sonnets composés après la mort de Laure.

Avant de donner la traduction de la XI.e églogue sur la sépulture de Laure au vallon de Galas, je ne dois pas passer sous silence

(1) Gia di me paventosa orsa nol crede
Che quelle stesso, ch' or per me si vole
Sempre mi volsi. . . . . (*ms.*)
E spero ch' al porgiu di questa spoglia
Venga per me con quella gente nostra
Vera amica di Cristo et d'onestate.

quelques sonnets qui tiennent autant à l'histoire de Pétrarque qu'à la connaissance des vertus que lui ont refusé quelques amis des préjugés. La délicatesse de Pétrarque dans son attachement pour Laure, cet amour qui n'était pour lui que le sentiment de l'amitié pour son vertueux modèle, n'est pas le seul lien honnête qui ait allarmé son austère morale.

(Sonnetto 230).

L'adentro nodo ov' io fui d'ora in ora
Contando anni ventuno interi preso,
Morte disciolse ne giammai tal peso.

« Ce lieu affectueux et intérieur, où je me vis d'heure à heure, depuis ma vingt-unième année révolue, est brisé par la mort. Je n'ai jamais éprouvé un tel coup dans mon cœur, et je ne crois pas qu'un nom d'honneur puisse y mourir (1). Mais l'amour voulant encore s'emparer de moi par ses artifices, me tendit un autre piége sur les mêmes lieux (2) verdoyans de la prairie : nouvel aliment pour le cœur, et tel que j'eus bien de la peine à

(1) provai; ne credo che nom' d'onor mora. (*ms.*)
(2) Ma volendo mi amor prender ancora (*ms.*)
Ebbe un altro laccivol fra l'erba teso.

m'en

m'en tirer: et si je n'eusse pas autant d'expérience de mes premiers tourmens, je m'y serais trouvé pris, d'autant mieux que par mes années, devenu du bois moins verd, je n'en eusse que mieux brûlé. La mort m'a délivré une seconde fois, elle a brisé ce nœud, éteint ce foyer, contre lequel l'esprit et la force sont insuffisans ».

On voit clairement que le poëte désigne ici la sœur de Laure, et les liens d'amitié qu'il avait contracté avec elle du vivant de sa sœur. Elle était vierge, d'après les qualifications de rose et de phénix que le poëte lui a précédemment donné. C'est le seul jugement que l'on puisse porter sur ce texte, si l'on suit tous les récits du poëte sur cette sœur, qui figurera encore dans sa XI.e églogue. On a déjà vu qu'elle avait survécu à Laure et à ces dames, c'est pourquoi il dit, que la mort l'a délivré une seconde fois des peines d'un second attachement.

Etudier Pétrarque depuis le premier jusqu'au dernier mot de ses sonnets, est le seul moyen de traduire un poëte aussi concis, aussi fertile, et d'apercevoir des richesses qu'une seule de ses expressions omises dérobe au traducteur inattentif. C'est ce qui est arrivé dans nombre de sonnets que l'auteur des

Mémoires a imité de trop loin. Cet écrivain, oubliant que dans le siècle de Pétrarque la peinture ne consacrait pas la représentation de l'objet d'un amour profane, et que le portrait d'un objet aimé eut été regardé alors comme un objet d'idolâtrie, a imaginé que Pétrarque avait fait faire le portrait de Laure pendant son vivant ; mais Pétrarque assure, dans deux sonnets de remercîment à Simon, que ce présent lui fut fait après la mort de Laure ; c'est pourquoi ce portrait ou cette image, conservée en Italie, se trouve peinte dans le goût et les mœurs du siècle, où le peintre envisageant Laure des Baux comme un sujet pieux, nous a transmis son portrait dans le costume et l'attitude d'une vierge. Voici les deux sonnets de remercîment à Simon de Sienne.

(Sonnetto 57).

Per mirar Policleto a prova fiso.

« Policlète et tous les artistes de son genre essayeraient pendant mille ans de mettre leur application à l'image de la beauté qui avait conquis mon affection, qu'ils n'en verraient pas la moindre des parties intéressantes. Mais certainement mon cher Simon a été

en paradis (1), où cette noble dame s'est rendue. C'est là qu'il l'a rencontrée pour la peindre sur ce carton, et faire foi qu'il a vu son bel aspect. C'était bien s'y prendre, pour peindre celle qu'on ne pouvait se figurer que dans le ciel, et non sur la terre où la beauté de l'ame est couverte sous le voile des parties du corps. Vous me faites votre cour, si toutefois vous pouvez me la faire lorsqu'elle est partie, et qu'elle a éprouvé le chauve et le froid de la mort, dont ses yeux ont reçu l'impression ».

Pétrarque nous certifie ici de toutes les manières, que Laure était morte quand Simon fit son portrait pour lui être agréable. L'auteur des Mémoires n'a pu faire croire à l'opinion contraire, qu'en supprimant de sa traduction les vers du texte qu'on vient de lire.

Simon de Sienne, peintre et sculpteur,

---

(1) Ma certo il mio Simon fu in paradiso,
Onde questa gentil donna si parte.
Ivi la vide, e la ritrasse in carte.
. . . . . .
Cortesia fe, se la potea far poi
Che fu discesa, e prova calvo e gielo (*ms.*)
Che dell' morte sentono gli occhi suoi. (*ms.*)

a fait un second portrait de Laure, exécuté en marbre avec le ciseau (*lo stil in man*), comme il va le dire dans le second sonnet. Le poëte, pour prouver que Laure était morte lorsque Simon entreprit son ouvrage, lui dit, que s'il avait pu ajouter la parole et l'intelligence à ses traits, il lui eut fait un présent bien plus de son goût, que l'image de sa figure.

(Sonnetto 58).

Quando giunse Simon l'alto concetto
Ch'a mio nome gli pose in man lo stile.

« Quand Simon a exécuté le noble projet qui lui a mis le ciseau dans les mains à mon intention, s'il eut pu donner à son bel ouvrage, la parole et l'intelligence, il eut soulagé mon cœur de beaucoup de peines (1); d'autant mieux que l'extérieur, qui plaît le plus aux autres, est à mes yeux ce qu'il y a

---

(1) S'avesse dato all' opera gentile
Con la figura, voce, ed intelletto,
Di sospir molti, mi sgombrava il petto,
Che, cio ch' altri han piu caro, a me son vile, (*ms.*)
Pero ch' en vita, ella si mostrav' umile (*ms.*)
Promettendomi pace nell' aspetto.

de plus vil ; et que pendant qu'elle vivait, la modestie de son aspect me promettait la paix ».

Pétrarque démontre ici bien clairement, que l'histoire du portrait fait pendant la vie de Laure est une fable qui, comme la tradition, se soutient sur la parole de l'ignorance et du préjugé. Il paraît que c'est quatre ans après la mort de Laure que les deux sonnets à Simon ont été composés. On lit dans les deux premiers vers du sonnet qui vient à leur suite, ces paroles-ci.

(Sonnet 59).

« Elle est glorieuse auprès de celui qui est le principe, le milieu et la fin de tout, depuis quatre ans que je soupire de sa mort, Laure et son ombre ne peuvent depuis lors s'échapper de mon esprit.

Se al principio risplende, il fine, e'l mezzo, (*ms.*)
Dal quarto di morte anno ch' io sospiro. (*ms.*)

Dans ce texte, les éditeurs ont rendu *quart-di mor*, *anno*, par les mots *quarto-decimo anno*, quatorze ans au lieu de quatre. Tel est constamment le sort de Pétrarque dans les éditions, et le travestissement de ses manuscrits.

Je donne ici la gravure du portrait de Laure des Baux, que j'ai dessiné moi-même sur les originaux conservés en Italie. C'est celui dont Pétrarque avait fait présent au cardinal Philippe de Cabassole, son ami, comme le portrait de la sainte de son diocèse. On voit que dans ce portrait, Simon de Sienne s'est conformé aux différens tableaux qu'en fait Pétrarque dans sa III.e églogue, et dans ses sonnets, où elle est représentée avec ses cheveux flottans sur ses épaules, et ce beau voile sur la tête dont il parle si souvent dans ses vers. Le peintre n'a pas oublié d'y joindre ces petites flammes, qui sortent de son sein, symbole de cet amour divin que le poëte rappelle si souvent.

Le portrait que l'on montre à Avignon, dont on a beaucoup de copies, est celui de madame de Sade. On reconnaît aisément qu'il est moderne. C'est un profil dont la figure et le vêtement n'ont rien de semblable au portrait fait par Simon : en outre, la fleur de pavot, dit coquelico, attribut de Vénus, qui est placée dans une de ses mains, est un autre caractère qui n'appartient qu'à une dame très-répandue dans le siècle.

Le portrait que Simon de Sienne a sculpté en marbre statuaire, d'un pan de hauteur,

sur deux de large, est un bas-relief qui réunit le portrait de Pétrarque à celui de Laure. Cette vierge y est représentée avec son voile sur la tête, les mains croisées sur sa poitrine, et le regard contemplatif comme celui de la Vierge Marie. Ce précieux ouvrage est resté en Italie. Il a souvent été visité par les curieux, chez monsieur Bindo Peruzzi, gentilhomme à Florence. On lit quatre vers italiens sur le portrait de Laure : ils ont la touche et le style de Pétrarque (1).

« Lumière resplendissante, c'est en vous que l'on voit clairement le bien que procure au monde un amour pur. O véritable exemple d'une vertu suprême, d'une foi merveilleuse et rare sur la terre » !

On reconnaît à ces vers, à leurs pieds, à cette noble gravité, que Pétrarque ne perd jamais en chantant une vierge pieuse, qu'il en est l'auteur, et qu'il a lui-même donné ces vers à Simon pour être mis sur le portrait de Laure des Baux.

Pétrarque fut toujours un esprit sérieux,

---

(1) Splendida luce in cui chiaro si vede
Il ben che pur' mostra nel mondo amore !
O vero esempio, del sopran valore,
E d'ogni maraviglia, in terra fede !

plus sensible au bien moral qu'aux jouissances légères ; c'est ce que l'on voit dans tous ses écrits latins et dans ses poësies italiennes. Ingénieux sans apprêt comme la vérité, il est aussi simple qu'éloquent. Pieux dans ses chants, sans chercher à le paraître, il le laisse apercevoir à ses lecteurs attentifs. Pour nous en convaincre, il a laissé dans le recueil des poësies italiennes composées pour Laure, son livre du triomphe de la divinité, et sa 49.e *canzon* ou cantique sur les grandeurs de la Vierge, mère du Messie. Il y déploye, en outre de la majesté du style, les applications de l'écriture ; c'est un chef-d'œuvre de son esprit, un éternel monument de sa piété et de sa foi, oublié comme ses autres écrits.

Pétrarque était dans le monde ce qu'il est dans ses écrits, sévère dans sa conduite et dans ses liaisons, aimable dans sa morale. Devenu la sentinelle d'Israël pendant les orages multipliés de son siècle, sa franchise déplut à plusieurs. Se trouvant à Vaucluse depuis trois ans, occupé à ses derniers ouvrages, il cessa de jeter des fleurs sur la tombe de Laure des Baux. Ne trouvant plus dans ce séjour la société de ces dames, qui le consolèrent souvent de ses détracteurs,

plein de franchise, ennemi déclaré de tous les excès, n'ayant jamais dissimulé sa pensée avec des hommes dont il voyait de trop près le côté faible, ayant perdu par la peste tous ses amis et protecteurs à Avignon, il se décida enfin à quitter sa solitude pour toujours, et fut établir sa retraite près la chartreuse de Milan, l'an 1353, sous le pontificat d'Innocent VI. Dans le sonnet suivant, il peint les regrets qu'il a de quitter sa chère retraite de Vaucluse.

(Sonnetto 221).

Cercato ho sempre solitaria vita.

« Chacun le sait ; j'ai de tous les temps cherché la vie solitaire. Ces rivages, ces campagnes et ces bois, savent eux-mêmes que j'ai fui auprès d'eux, ces esprits louches et sourds qui du ciel ont manqué la route. Et si en cela ma volonté eut été satisfaite, bien-loin de préférer cet air doux et natal du pays toscan, je resterais encore avec vous belles collines de la Sorgue, vous qui m'avez si bien invité à y faire retentir mes chants. Mais la fortune m'est toujours contraire, elle me repousse de ce lieu où je ne puis voir dans la fosse,

celle qui fit ma richesse et mon bien (1) ».

Pétrarque quitta Vaucluse, âgé de 48 ans : après avoir demeuré plusieurs années à Milan dans sa retraite champêtre, et de retour de Paris, où le prince de Milan, Galeas Visconti, l'avait envoyé en ambassade pour féliciter le le roi Jean qui sortait de sa prison d'Angleterre, il se rendit à Padoue, où il est mort dans sa solitude des monts Eugané, l'an 1374.

Occupé dans ses dernières années et jusqu'à sa mort, à revoir et à perfectionner ses ouvrages de morale, il conçut l'idée que ses sonnets italiens n'étaient pas assez graves pour figurer avec le grand nombre des écrits sérieux dont il a honoré la religion, l'histoire et les mœurs (2). Mes vers en lan-

---

(1) Ma mia fortuna a me sempre nemica
Mi risospigne d'al loco ov' io mi sdegno
Veder nel fondo, il ver' tesoro mio. (*ms.*)

(2) Omnia jam in vulgus effusa sunt quæ scripsi, leguntur libentius, quam quæ serò post modum validioribus animis scripsi. Vulgus habet tangit et lacerat. (*Sen. lib.* 3. *ep.* 10).

Hinc illa juvenilium cantica laborum meorum quorum hodiè pudet ac pœnitet invitus fateor, has ut ætatis vulgares ineptias meas cerno quas omnibus mihi quoque (si liceat), ignotas velim quamvis ingenio, et prudenti honorabiles mihi (*Sen. epist.* 3 *lib.* 8).

gue vulgaire sont (dit-il) répandus par tout; on les lit plus volontiers que mes ouvrages latins que j'ai écrit avec plus de force et de connaissance, et sont préférables. Le vulgaire me transcrit et me lit pour lacérer mon style et ma pensée; ce ne sont pourtant là, que des enfantillages de ma première jeunesse, dont je suis fâché, dont je me répens aujourd'hui, quoiqu'ils soient honorables à mon esprit et à ma prudence ».

Ces réflexions lui firent naître la pensée de placer en tête de son recueil, un sonnet par lequel il s'excuse à ses lecteurs, de ce que ces compositions de sa jeunesse n'ont pas assez de force et de sérieux pour donner une idée de ses véritables principes, et figurer à côté de ses ouvrages de morale où il fait briller la plus haute philosophie. Ce sonnet, interprété comme on a voulu, a fourni des armes à l'envie qui a cru y voir une amende-honorable des désordres de la jeunesse du poëte; comme si cette inconduite, ce libertinage prétendu, n'étaient pas assez démentis par tous ses sonnets composés dans sa jeunesse, par ceux surtout où il proteste que Laure des Baux est la première et la dernière personne du sexe qui ait eu son affection, ses respects et ses regrets;

comme si un homme qui écrit pour la gloire, avait jamais imaginé de se décrier lui-même dans un sonnet pour plaire à ses lecteurs. Mais l'envie a des grandes raisons pour ne pas croire aujourd'hui à la vertu des anciens auteurs. Cependant les bons esprits ne trouveront dans ce sonnet, qu'une belle leçon qui apprend à l'homme public à rougir même de ces productions innocentes, qu'une raison éclairée et sévère sait se reprocher avec honneur. Voici la traduction exacte de ce sonnet.

(Sonnetto 1).

Vo ch' ascoltate in rime sparse, il suono
Di quei sospir ond' io nudriva il core (1).

« Vous qui écoutez dans mes rimes éparses, le son de ces sensibles accens dont je nourrissais ma pensée, dans cette première

---

(1) Mio primo giovenile errore
Quand' era in carte altr' uom da quel ch' i sono (*ms.*)
Del vario stile in ch'io pango e ragiono (*ms.*)
Fra le vane speranze e 'l van dolore
Ove si è per proba intenza, amore,
Spero trovar pieta non lo perdono. (*ms.*)
. . . . . .

erreur

erreur de ma jeunesse, où j'étais dans mes écrits, si différent de ce que l'on m'y voit actuellement ; j'espère de vous, non le pardon, mais pitié pour ce style vague dans lequel je parle et je raisonne selon les espérances de la vanité, avec la douleur d'un amour pur et bien intentionné. Mais je vois bien aujourd'hui que par ces chants, j'ai été long-temps la fable du peuple ; j'en rougis souvent en moi-même. Je vois que le fruit de ces enfantillages, c'est le déplaisir et la honte ; ce qui me montre clairement que ce qui plaît au monde n'est qu'un songe fort court «.

Ce sonnet est le plus bel éloge de Pétrarque, sur la délicatesse de ses principes. Il se reproche dans ses vers les espérances de la vanité, et une vaine douleur sur la mort de Laure, traitant ses poësies d'enfantillage. Le grand Augustin ne nous a pas donné un plus bel exemple de modestie sur ses fautes légères. Le plus sage et le plus vertueux des poëtes donne le nom d'enfantillage et de niaiseries vulgaires, à ses chefs-d'œuvre ; quel nom faudra-t-il donner aux enfantillages réels de tant de poëtes vulgaires ?

Pour mieux juger de l'intention de Pétrarque dans ce sonnet, et des vaines supposi-

tions de l'envie, je vais rapporter l'explica-
tion qu'il en donne dans ses colloques avec
Saint Augustin.

« Pensez (dit Augustin à Pétrarque) à la
profession de poëte que vous avez exercée
et qui vous a rendu la fable et le passe-temps
du public ? combien elle a nuit à votre ame
combien cette profession est ennemie des
saintes maximes et des travaux solides ? que
de sons inutiles et adulateurs jetés au vent !
que de sentimens et de sensibilités illusoires
Voyez le peu de cas qu'en a fait celle qui en
était l'objet, et qui d'un sourcil élevé vous
regardait en pitié. Pensez combien toutes
ces vanités vous ont éloigné de l'amour de
Dieu : en outre qui ne sera pas surpris de
voir que non content de la réputation que
vous promettaient vos travaux dans l'âge
présent, vous avez encore conservé le désir
de plaire à la postérité (*famam inter postero*
concepisti).

Pétrarque. « Je crains ce que vous dites là.
Que le ciel éloigne de moi cette vaine gloire
ou cette folie qui me ferait oublier des rou-
tes plus sûres. Ma conscience m'est témoin
de tous les soins que je me donne pour les
choses éternelles : croyez que dans cette
espérance de vanité, je ne recherche la gloire

humaine que pour apprendre aux autres ; qu'elle est périssable aussi bien que moi ». (*Liber secretum colloq.* 3.i *diei*).

On voit ici plus en détail les pensées de Pétrarque dans le sonnet précédent. Bien loin d'avoir voulu y publier l'inconduite prétendue de sa jeunesse, comme l'a peu sagement imaginé l'auteur des Mémoires, il ne décrie que la profession de poëte qu'il regarde en général comme très-nuisible à la véritable piété, et aux progrès des solides lumières.

Que n'a-t-on pas trouvé dans les poësies de Pétrarque pour lui ôter la gloire de cette vie pure, dont il a porté l'exemple jusque dans l'effusion des sentimens qu'il a publié pour Laure des Baux dans sa première jeunesse ?

Des écrivains obscurs du XV.e et XVI.e siècle, Squarzafichi, et Hercules Giovanini, ont les premiers sonné le tocsin de la calomnie contre Pétrarque : ils ont avancé que dans son adolescence (qu'il a passé toute entière à Vaucluse ou à Avignon) il avait eu en Italie, une fille des fruits de son libertinage.

Nicolo Franco, homme décrié dans sa conduite et par ses sonnets obscènes, a prétendu que madame de Sade d'Avignon,

qu'il prend pour Laure de Pétrarque, n'ayant pu se marier avec lui, avait épousé à Avignon un autre mari, et que pendant son mariage, elle s'était livrée à un commerce scandaleux, digne d'une femme effrénée et sans pudeur. Il attaque également la conduite de la sœur de Pétrarque; il n'a pas mieux traité la cour de Rome et Charles-Quint. Ce satyrique de profession, qui déchirait impitoyablement les vivans et les morts, en s'en faisant une gloire, fut pendu par les ordres de Pie V, l'an 1569. Ses diatribes contre Pétrarque et les siens, se trouvent dans son livre intitulé *Pétrarchista*.

Jérôme Squarzafichi, homme de la même trempe, a avancé que le pape Benoît XII avait offert des dispenses à Pétrarque pour conserver ses bénéfices, s'il voulait se marier avec Laure de Sade, que ce poëte n'a jamais vue. Son ignorance va jusqu'à donner Benoît XII pour successeur à Clément VI, quoiqu'il ait succédé à Jean XXII. Il fait donner des dispenses à Pétrarque pour ses bénéfices, lorsqu'il n'en avait encore point. L'abbé Fleuri, dans son histoire ecclésiastique, a publié cette fable grossière. On ne pardonne qu'à un écrivain égaré et peu délicat, de puiser à une aussi mauvaise

source des notions aussi peu vraisemblables, aussi étrangères à la vérité de l'histoire, et bien dignes de l'ignorance du siècle le plus ténébreux. Mais il est reconnu que l'intrigue, l'ignorance et la diffamation, sont les trois têtes du Cerbère qui dévore le monde et les lettres, ne pardonnant ni à l'innocence, ni au génie.

L'auteur des Mémoires, plus qu'aucun biographe de Pétrarque, a maltraité ce poëte en le traduisant dans l'intérêt d'une Laure de Sade, en lui prêtant le rôle d'un amoureux passionné d'une dame de sa famille, mariée et mère de beaucoup d'enfans ; sentant bien qu'en cela, il donnait à son héros la physionomie d'un libertin achevé, il n'a pas manqué de publier que Pétrarque avait eu, des fruits d'un libertinage secret, plusieurs enfans en Italie.

» Pétrarque eut (dit-il) une fille nommée Françoise Tullie, et un garçon, nommé Jean, auquel il a donné des marques de paternité si évidentes, qu'il est étonnant qu'elles aient échappé à tous ceux qui ont entrepris l'histoire de sa vie ». (*Mém. tom.* 1. *p.* 313).

Le jeune homme appelé Jean, dont cet auteur fait un fils de Pétrarque, était un fils de famille pauvre dont l'éducation lui avait été

confiée par son ami Donat, et auquel il s'attacha beaucoup ; il en fait une histoire intéressante. Il faut n'avoir pas lu la lettre de Pétrarque, ou la travestir comme l'a fait cet auteur, pour y trouver les prétendues marques de paternité qu'il est le seul d'y avoir aperçues. Mais on opposera aux contes de Philelphe, de Squarzafichi, à ceux de Nicolo Franco, de Corio, de Baluse et de leurs échos, deux monumens qu'ils ont bien voulu ignorer. C'est en premier lieu, une lettre de Pétrarque sur son neveu, né de sa sœur Françoise, mariée à François de Tano de Semifonte, l'an 1324 (1). En second lieu l'épitaphe dans laquelle le poëte a tracé un abrégé de la vie de sa sœur Françoise.

Voici, contre l'opinion que Françoise était une fille de Pétrarque, la lettre que ce poëte écrit à son ami Donat, sur son neveu, et sur ceux qui lui ont donné le jour.

« Je pleure un fils, vous un neveu : pour le mien je prends Dieu à témoin et la foi de l'amitié, que j'aimais plus cet enfant que l'on

(1) Gamurrini, qui parle de cette sœur Françoise, nous apprend qu'elle était nommée Salvegia ; il donne à son mari le nom de Jean François de Tano de Semifonte.

aime un fils. Assurément ce n'était pas moi qui lui avais donné le jour, mais bien deux de mon nom, François et Françoise, qui, comme vous savez, m'étaient l'un et l'autre aussi chers que moi-même. J'aimais donc cet enfant plus que s'il eût été mon fils. Vous aviez donné au vôtre un nom distingué, et nous, au nôtre, le nom modeste de François, qui était celui du père, de la mère et le mien : cet enfant était la consolation, l'espérance et la joie de sa famille, et à nous trois un quatrième François de notre nom (1) ».

Pétrarque déclare formellement dans ce texte que le nom de François, donné à cet enfant, était celui du père, de la mère et le

---

(1) Ego filium deploro, tu nepotem. Christum enim et amicitiæ fidum juro, plus illum me amasse quam filium. Non illum ego, sed duo mei nominis Francisci gennerant, qui ut nosti, se quisque non minus quam ego ipse, animo meo chari sunt. Itaque ex duobus longè mihi charissimis, duplo mihi erat charior quam si ex me genitus fuisset. Tu præclarum tuo nomen, noster utriusque parentis humile meumque simul nomen, nactus erat : ita et vitæ solatium ingens, spes domûs, et nobis tribus, quartus jam Franciscus accesserat. . . . . (*Senil. consol. epist.* 4. *l.* X.)

sien ; il serait donc absurde de penser que Françoise, mère de cet enfant, était sa fille. Il ajoute que cet enfant, par son père, sa mère et lui, était un quatrième François de son nom. Preuve bien victorieuse que Françoise, mère de l'enfant, ne peut être que la sœur de Pétrarque. Voici la suite de cette lettre et de nouvelles preuves en faveur de Françoise sœur de Pétrarque.

» Cet enfant avait à peine un an, que sa ressemblance avec moi était si frappante, que si l'on n'eût pas connu sa mère, on l'aurait pris pour mon fils. Le seigneur de Milan ayant appris la mort de son fils unique sans verser une seule larme, ne put s'empêcher d'en répandre sur celle du nôtre, tant il était fait pour être aimé. Pour moi si j'avais osé, j'en aurais versé beaucoup ; mais je me suis contenté de faire élever à sa mémoire un petit monument en marbre où j'ai fait graver en lettres d'or douze vers élégiaques, ce que je n'eusse pas voulu faire pour personne : mais en fait d'amitié, vous connaissez toute la fragilité de mon cœur. J'étais bien-aise de faire savoir combien cet enfant, dès sa naissance, avait été cher à sa famille ». (*Epist. 4. ibid*).

Les douze beaux vers latins que le poëte

a composé à la gloire de cet enfant et à celle de sa sœur Françoise, furent écrits sur le tombeau du neveu de Pétrarque à Pavie (1).

« A peine nouvel hôte de ce monde, avais-je mis les pieds sur le seuil de cette vie fugitive, que j'en éprouvai les rigueurs. Mon père François et Françoise ma mère, m'ont donné le même nom François, sur les fonts sacrés. Enfant favorisé et la consolation de mes parens, j'en suis la douleur; en cela seul j'ai rendu leur sort moins doux : d'autre part je suis heureux, obtenant d'une manière si prompte et si facile, les vraies jouissances d'une vie éternelle. Le soleil avait deux fois fait le tour du monde, et la lune

---

(1) Vix mundi novus hospes eram, vitæque volantis
Attigeram, tenero limina dura pede :
Franciscus genitor, genitrix Francisca, statutum
Hoc de fonte sacro nomen, idem tenui.
Infans formosus, solamen dulce parentum;
Hinc dolor, hoc uno sors sua læta minus.
Cæterà sum felix, et vera gaudia vitæ,
Nactus et æternæ, tam citò, tam facile.
Sol bis, luna quater flexum preragraverat orbem,
Obvia mors; fallor obvia vita fuit.
Me Venetum terris dedit urbs, rapuitque Papia,
Nec quæror, hic cœlo restituendus eram.

çois de Tano de Semifonte, mourut jeune ainsi que son mari, laissant une fille nommée Françoise Tullie, à laquelle Pétrarque fit épouser François de Brossano de Milan qu'il aima beaucoup, et qu'il fit son exécuteur testamentaire. Tullie eut de François de Brossano une fille nommée Electe c'est ce qu'on lit dans une belle et élégante épître de Boccace à Pétrarque. Tullie mourut à l'accouchement, laissant sa fille Electe Voici l'épitaphe de Françoise Tullie, morte après son oncle Pétrarque.

Franciscæ parienti, peremptæ
Francisci Petrarchæ Laureati filiolæ,
Franciscus de Brossano, mediolanensis maritu

Les éclaircissemens que je viens de donner ne laissent aucun doute sur la pureté de mœurs de Pétrarque, dans sa jeunesse, et sur cette sœur Françoise qui a été méconnue. L'ignorance seule a pu oser dire que Pétrarque, dans ses écrits, s'était déclaré lui même le père de plusieurs enfans : est-il rien de plus absurde que cette supposition ? Mais l'opinion et l'envie ont depuis long-temps tout osé, c'est la réflexion que Pétrarque adresse à ses détracteurs.

« Plusieurs (dit-il) de ceux qui ne me connaissent

connaissent pas, et que je ne me soucie pas de connaître, portent des jugemens sur mon compte. C'est une peste antique et fatale dont je n'ai jamais pu me débarrasser ; et je remarque que c'est toujours le plus indocte et le moindre, qui est le plus audacieux et le plus prompt à juger de ce qu'il ne connaît pas (1) ».

C'est assez parcourir les monumens que Pétrarque a élevé à sa véritable gloire, ils sont à l'abri des nuages de l'opinion et du préjugé. Je viens à l'édifice qu'il a élevé à la gloire de Laure des Baux et du lieu où repose sa cendre.

---

(1) Fatalis mihi et antiqua pestis : multi de me judicant quos nec novi, nec noscere volui. Ad judicandum quisque audacior, et promptior quo indoctior et minor. (*Senil. epist.* 28).

Verum nihil adeò magnum adeò solidum, quod fortunæ, et invidiæ assultus non experiatur ; ut nec furiæ, compositis divini vatis exuviis pepercerint, quin temerarias eis manus injesserint. (*Philip. Tomassimus episc.*).

CHAPITRE XII.

La sépulture de Laure des Baux à Galas, ou la XI.e églogue de Pétrarque, intitulée GALAS THEA, (*la bienheureuse de Galas*).

PÉTRARQUE, après avoir autant écrit sur la vie et sur la mort de Laure, dame de Vaucluse et de la maison d'Orange, s'était par là-même imposé une dernière tâche, celle de composer l'épitaphe de son tombeau, et de fixer les regards de la postérité sur le lieu où repose sa cendre. C'est ce qu'il a fait dans sa XI.e églogue, poëme élégiaque, où s'ouvre le dialogue de trois vestales qui vont au tombeau de Laure porter leur encens et les derniers témoignages de leur vénération. Comme ce sujet est entièrement historique, et une suite de la vie de cette illustre Vauclusienne, le poëte y introduit la sœur de Laure, sous le nom de *Néobes*, et les deux dames ses compagnes, sous les noms de *Fusca* et *Fulgida* : ces trois vestales sont les interlocuteurs qui s'entretiennent de la défunte.

Le dialogue est intitulé, la Sainte de Ga-

las. (*Galas Thea* ou *Galas Diva*). Dans ce seul titre, le poëte représente le vallon et la vierge illustre qui y a laissé sa dépouille mortelle. Le texte de cette églogue est celui que les éditeurs traditionnels de 1480, se sont appliqués à rendre barbare, en supprimant le sens et les termes qui appartiennent à la localité du vallon, que le poëte y rappelle sans cesse : je restitue donc à différens récits, ce que l'ignorance ou le préjugé ont enlevé à la beauté et à l'intérêt de ce poëme dédié à Vaucluse.

Le titre de l'églogue, écrit de la main de Pétrarque, *Galas Thœa* et *Galas Thea*, a été supposé, et écrit *Galatea* par les éditeurs traditionnels. Ils nous ont donné Galatée pour la vierge de Galas, sans refléchir que cette nymphe mal famée du polythéisme, se trouve en opposition directe avec les qualités pures et la sainteté de vie dont le poëte va s'occuper de nouveau dans cette composition.

Je traduis l'églogue en entier, et pour ne rien dérober aux lettres d'un monument aussi précieux qu'inconnu, et aussi spécialement reservé à la gloire du vallon et du rivage où repose la dépouille mortelle de Laure des Baux, on trouvera le texte sous ma traduction.

Néobes, sœur de Laure, commence le dialogue, et demande à connaître le lieu où le corps de sa sœur a été déposé. S'adressant à la vestale Fusca, elle lui parle en ces termes.

NÉOBES.

« Conduisez une sœur éplorée vers cette colline et aux rochers qui forment la froide sépulture de cette portion de moi-même (1) »

FUSCA.

« Vous êtes sa sœur, et vous voulez que

NÉOBES.

(1) Duc sororem ad tumulum, gelidique ad saxa sepulchri.

FUSCA.

Quid lacrymis alimenta petis? germana quid optas?

NÉOBES.

Est gemitus magni, solamen grande doloris.
Afflictamque animam relevant suspiria questus.
Enecat arctatus mentem dolor; optima mœsti
Pectoris est medicina, palam lugere: fuisset
Idem animus semper, numquam, præcordia torpor.
Verteret in silicem; nocuit tacuisse dolenti,
Mitto aurem cupidam, modo duc ubi copia flendi. (*ms.*)

je fasse couler vos larmes ! que me demandez-vous » ?

NÉOBES.

« Un doux épanchement calme bien la douleur. La plainte et les soupirs sont les soulagemens du cœur, l'affection concentrée est mortelle : se plaindre hautement, en est le meilleur remède; s'il en eut toujours été ainsi, l'indifférence n'eut jamais produit des cœurs de rocher. Le silence est nuisible à la douleur : je brûle de hâter mes pas, conduisez-moi aussitôt vers ce lieu qui fera abondamment couler mes pleurs ».

Avant d'arriver au tombeau, où Néobes, sœur de Laure, va se rendre avec les deux autres vestales, Fulgida indique le chemin pour y arriver : elle montre le sentier qui, le long des eaux de Galas, aboutit à la bergerie du vallon des Bœufs. Cette indication toute simple dans le texte qu'on va lire, a fourni à Benevenuto de Imola, premier zélateur de la tradition d'Avignon, une explication enrichie de tout ce que le XV.e siècle a produit de plus singulier (1). Bien-loin

(1) Collectiones Benevenuti de Imola, édition de Venise 1546.

de nous montrer ce chemin qui conduit à la bergerie du vallon des Bœufs, il se transporte à Avignon, dans l'église des Cordeliers, où il voit des bœufs fortement attachés par le cou, et qui (dit-il) sont les pères Cordeliers de cette ville, portant le joug du travail et de l'obéissance. Les cordons pleins de nœuds dont le poëte parle, selon lui, sont la ceinture que ces religieux portent autour de leurs corps. Ensuite des chiens gris qui font la garde du couvent, sont encore ces religieux qui aboyent pour Dieu dans leurs sermons. Tel est le langage et le bon sens de Pétrarque dans le style de ce visionnaire, sur lequel l'abbé de Sade a très-sérieusement appuyé ses Mémoires. *Tom. I. page* 21.

On jugera de l'aperçu de ces messieurs par le texte qui indique le chemin pour arriver au tombeau de Laure.

FULGIDA, *indiquant le chemin qui conduit au tombeau de Laure, s'exprime ainsi* (1).

« Prenez le sentier du bord de la rivière,

---

(1) Carpe iter amnis, quà nodosis implexa capistris (*ms.*)
Caula Boum; herbasque è clatro sub limine parco (*ms.*)

au vallon des Bœufs, là où se trouve une bergerie au milieu des rameaux noueux de l'ieuse, vous verrez sous l'intérieur de ce toit modique, et à travers ses barreaux, de petites herbes qui y croissent, et au-dehors des murs de l'édifice des chênes verds qui l'entourent. Ce lieu recouvre l'objet qui vous était le plus cher, il est enfermé dans cet hospice de la colline : c'est là que repose la vierge de Galas, celle dont nous pouvons dire que la nature n'avait rien fait de si accompli, si l'amour ne nous en impose pas ».

Il n'est besoin que de lire cet texte pour juger et reconnaître le lieu agreste où repose la dépouille mortelle de Laure des Baux, et apprécier la burlesque explication de Benevenuto de Imola. Si les auteurs qui l'ont suivie pour se dispenser de lire Pétrarque, eussent été moins esclaves du préjugé, au-lieu de voir des bœufs liés par le cou, dans la maison des Cordeliers d'Avignon, ils auraient reconnu ce chemin de la rivière de la Sorgue qui conduit à l'hospice de la colline,

---

Videris exiguas, glaucosque ad claustra Molossos.
Ille locus tua damna tegit, jugi in auspice consa : (*ms.*)
Hic Gala Dæa sita est qua nil natura creavit
Pulchrius in terris, nisi nos amor usque fefellit.

dont il est ici parlé, ils auraient vu qu'il es
question d'une bergerie et du vallon de
Bœufs, ainsi nommé dans les lettres de Pe
trarque. Ils eussent enfin donné une ide
plus juste de leur savoir, si au lieu de ren
dre le mot *Molossos* par les chiens gris d
couvent des Cordeliers, ils s'étaient rap
pelés que par cette expression choisie et pr
pre, le poëte n'entend parler que des che
nes verds qui entourent le lieu dont il parle
glaucos Molossos, l'expression est aussi pur
que poëtique.

On sait que les Molosses, peuples d'Epir
et de la Cahonie, avaient consacré le chên
à Jupiter, dans la forêt de Dodone, et qu
cet arbre fut appelé *Molossus* (1), parce qu
c'était sous le feuillage des chênes, com
muns chez les peuples Molosses, que s
rendaient les oracles de Jupiter surnomm
Molosse. Ce n'est donc point des chiens
mais des chênes verds dont le poëte parl
dans sa description. On s'étonnera toujour

(1) Molossus Jupiter celebris, à Molossis Epiri
et Cahoniæ populis apud quos oracula quercus red
debant. Nam sub quercu solebant columbæ Dodo
oracula reddere. (*Joann. Hoffmann. Lexicon*
tom. 2. *m.*

que des hommes de lettres puissent aussi mal juger des monumens qu'ils ont sous les yeux, et pousser leur opinion jusqu'à l'excès du ridicule. Je reprends la suite du dialogue. La sœur de Laure et ses compagnes arrivées au lieu de la sépulture qui vient d'être indiqué, Fulgida, parlant à Néobes, poursuit en ces termes.

FULGIDA, *à Néobes.*

« Déposez ici la douleur qui vous presse, Néobes, entourez ce lieu ; embrassez (1) les pierres de cet hospice funèbre, portez la parole à celle qui se tait.

FULGIDA.

(1) Depone hic quodcunque premit, complectere bustum (*).
Oscula fer saxis mandræ ; dic verba silenti ! (*ms.*)

NÉOBES.

Heu nimis arcta domus, tanto, domus arcta valori !
Hæc ædes Gala Thæa tibi ! en quà fulgere cessas !
Sol stetit hinc, sessusque palam, saxisque sub istis
Majorem ornatum Sorgæ secum abstulit inde. (*ms.*)
Hic pallens Gala stella jaces, jam terra cinisque, (*ms.*)
Jam nihil : ætherea nisi fortis spiritus arce
Vivit, et inde videt flentes tranquillus amicas.

(*) *Bustum*, édifice rural où l'on conservait anciennement la cendre des morts illustres qu'on avait brûlé.

NÉOBES, *au tombeau de sa sœur.*

« O maison trop étroite, hospice trop modique pour contenir tant de perfections. Voilà donc votre gîte, bienheureuse de Galas ! c'est dans ce lieu seul que vous cessez de répandre la lumière. Oui, ce soleil s'est arrêté ici ; couché au milieu des champs et sous ces rochers, il a fait disparaître avec lui le plus bel ornement de la Sorgue. Ma sœur, qui étiez l'étoile de Galas, vous n'avez ici que la pâleur, votre corps n'est plus rien que cendre et poussière ; mais votre ame se dilate dans l'arche éthérée, d'où vous voyez en paix les larmes que versent vos amies (1). Vous ne me répondez rien, ma

---

(1) Nil mihi respondes, animæ pars altera nostræ
Optima pars eadem, dextras adhibe precanti
Si qua fides mundo, aut pietas sit prisca superstes.
Hunc lapidem infestum, qua nunc soror, arte revolvam ?
Te eruam, et in pectus, figam oscula : dulce cadaver (*ms.*)
Hoc referam, à mortis stratu, effossumque sacellis (*ms.*)
Inferam, et altaris laurum penetralibus addam ;
Ad quam perpetuos, celebrabit mundus honores,
Virgineos reddens cultus, ritusque verendos.

sœur, chère portion de moi-même, et la meilleure. Prêtez vos secours à ceux qui vous invoquent, s'il est encore un peu de foi dans ce monde, s'il conserve quelques restes d'une antique piété.

» Par quel art, ô ma sœur, pourrai-je enlever cette pierre funeste qui vous couvre? je vous prendrai avec empressement, j'embrasserai votre poitrine; j'enleverai de son lit de mort votre cadavre intéressant, et l'ayant exhumé, je le transporterai sous les voûtes sacrées d'une chapelle, je placerai ce laurier (orange) dans l'intérieur des autels, et le monde lui rendra des honneurs perpétuels, selon les rits consacrés au culte des vierges (1),

ne manquera à cette fête ni les flam-

---

(1) Esula sacra deæ, nec fax, nec cornua deerunt
Virgineas longe latèque sonantia laudes. (*ms.*)
Heu mihi præduri lapidis, grave pondus inhæret. (*ms.*)
Deficio sub fasce, soror nitensque fatisco.

FUSCA.

Surge sat est, consurge, sacrumque, in cardine corpus (*ms.*)
Commaculare cave, en placitant præstantia frustrà
Præteritum expelles, tuta est oblivio amari! (*ms.*)
Nempe hesterna dies ulla nequit arte reverti;
Mors adimit curas, mors omnia vincla resolvit.
Jam satis est fletum, nostros mors fregit amores.

beaux, ni les cornets, qui feront retentir les louanges que lui adressera le cœur des vierges. Mais que dis-je, ô ma sœur, je ne puis plus me soutenir, je porte tout le poids de cette pierre fatale; je succombe sous le fardeau ».

FUSCA.

« C'est assez, levez-vous, Néobes, et craignez de profaner la retraite où repose ce corps sacré. C'est en vain que les choses intéressantes nous plaisent ici-bas, laissez loin de vous le passé; l'oubli des chagrins est le parti le plus sûr, d'autant qu'il n'est aucun art pour rappeler les jours écoulés : la mort rend inutile tous nos soins, elle brise tous les liens; elle vient de nous séparer de nos affections les plus tendres ».

NÉOBES (1).

« Plut à Dieu que la mort, d'un même

NÉOBES.

(1) Fregissetque utinam nostrum mors æqua laborum.
Speravi, prope nam steterat, miseramque fefellit.
Vivo sed infelix, et luctus servor in omnes.

FULGIDA.

Quid misero, cæcoque animo, immoralia faris (*ms.*)
pas

pas eût brisé le nœud de mes peines ; elle est venue bien près de moi, mais elle s'est peu souciée d'une malheureuse reservée à tous les chagrins de la vie ».

FULGIDA.

« Pourquoi tenir des discours si loin de la morale ? infortunée que vous êtes ! pourquoi pleurez-vous, Néobes ? Apprenez plutôt à supporter la vie, quelque dure qu'elle puisse être. Pourquoi des gémissemens ? la vierge de Galas a dû mourir pour devenir immortelle. Ne pleurer les autres que pour soi-même, lorsque leur sort est le meilleur, n'est pas amour, mais envie. Nous savons combien elle nous fait faute, mais d'un autre côté, combien elle s'est éloignée d'un monde ingrat » !

NÉOBES (1).

« Abandonnez ces réflexions ordinaires,

Tam graviter ? quid fles, Neobes ? quin incipe vitam
Scire pati, quamcunque dedit sors, duraque dedet.
Quid gemitus ? moritura fuit Gala Dea, deinceps
Immortalis erit. Proprio tabescere damno,
Non amor ; alterius sortem lugere secundam
Invidia est. Quantum nobis defecerit omnes
Scimus, et ingrato quantum descescerit orbi !

NÉOBES.

(1) Ambages veteres et inenodabile verbum. (*ms.*)

cette intarissable parole de la douleur : laissez juger de nos peines à ceux qui viendront après nous : et vous, Fulgida, qui connaissez les muses agrestes, dictez une inscription pour cet hospice funèbre, afin que les siècles les plus reculés puissent la lire et la connaître ».

Après avoir donné sur la sépulture de Laure, tous les détails les plus lumineux et les plus circonstanciés, contre toute espèce d'objection, le poëte va donner l'épitaphe qu'il a composé pour son sépulcre à Galas. Il déclare que son corps, qui mérite les honneurs dûs à la sainteté, ne repose ni dans une chapelle, ni dans une église, mais sous le toit champêtre de la colline, au vallon des Bœufs, tel qu'il est encore sous la forme de ces antiques sépulcres agrestes que les latins nomment *bustum*. Le tombeau de Laure de Pétrarque ne sera plus inconnu à ceux qui liront le texte dont nous avons enrichi cet ouvrage. L'épitaphe composée pour cet hospice funèbre, et que Pétrarque a laissé, désirant que les siècles les plus reculés puissent la lire, est celle-ci :

Mitte, et qui inter nos, venturis tradite luctum. (*ms.*)
Fulgida quæ potis es, musas nam noscis agrestes,
Dic titulum busto, relegat quem serior ætas.

Épitaphe que Pétrarque a composé pour le tombeau de Laure des Baux à Galas (1).

FULGIDA.

« C'est ici que la vierge immortelle de Galas a laissé la beauté du corps : libre dans ce moment, elle parcourt les voûtes royales et les pôles du Dieu qui tonne. Assise au banquet des esprits suprêmes, elle participe à leurs concerts divins. Oui, la mort, de son souffle funeste, a terni ses membres de rose, son vêtement de candeur et l'innocente enveloppe de cette beauté : elle a fermé ses yeux célestes et plongé la sérénité de son regard, dans une terre obscure. Quelqu'un s'attachera-t-il aux choses mor-

---

(1) Hic liquit Gala Dæa suum pulcherrima corpus
Libera jamque polos, et regia tecta tonantis
Insequitur ; superumque choros, mensasque frequentat.
Mors roseos artus, mors candida vela, genasque
Sydereos ve oculos tetigit ; vultusque serenos,
Obscuro demersit humo. Mortalia quisnam
Diligat, aut speret, stabiles hic figere plantas ?
Quid genus hic prodest ? quid opes ? quid fama ? quid alta ?
Quid ve decor vultûs ? quid gloria nominis ingens ?
Omnia contigerat, manus abstulit omnia mortis.

telles ? ou croira-t-il fixer ici-bas l'instabi-
lité de ces plantes qui fuient si rapidement
De quoi servent ici la naissance, les riches
ses, la gloire, les grandeurs ? Que sont deve
nues la beauté et la gloire d'un nom le plu
étendu ? Oui, elle possédait tout, et la mor
étendant sa faulx lui a tout enlevé ».

Voici les dernières paroles dont Néobe
termine l'épitaphe de sa sœur (1).

NÉOBES, *sœur de Laure.*

« Retournant à l'état de nudité, ma sœu
n'a fait que laisser une prison amère. Qu
dis-je, la nudité n'appartient point à cell
qui a emporté ce divin vêtement de candeu
que la grâce posa sur sa tête, dès l'auror

---

(1) Nuda soror rediens, è carcere fugit amaro (*ms.*)
Nuda quidem minimè, quam gratia vestit amictu (*ms*
Candoris divo, à primis instantibus annis.
Hanc quæcunque fuit virtute, animoque per ævum
Aut cultu, aut sermone placens, poteritque place
Deferam ego ante oculos, nostris dum spiritus iste
Artubus hærebit miseris, et vivere coget.
Hanc Laurum ad manes, nebulosaque flumina lethe
Exemplar pudicitiæ, floremque decoris (*)
Corde sub hoc semper memori pietate feremus.

(*) *Decoris*, allusion à la maison des Baux que le poë
met très-à propos dans la bouche de la sœur de Laure.

de ses belles années. Tant que mon cœur aura le mouvement, et que le souffle de la vie battra dans mon sein, j'aurai toujours devant mes yeux tout ce qu'elle a été pendant sa vie, par sa vertu, par sa raison; je ne perdrai jamais de vue tout ce qui m'a plu en elle, ou pourrait encore me plaire, soit dans ses manières, soit dans ses discours.

» Je porterai jusqu'au bord du sombre fleuve, le souvenir de ce laurier orange, qui fut le miroir et l'exemple de la pudeur, une belle fleur des Baux (1) O bienheureuse de Galas! votre souvenir ne s'effacera de mon esprit que lorsque les astres abandonneront leur place, les abeilles la douceur de leur miel, la colombe son nid, la tourterelle sa fidélité ».

Pétrarque vient de terminer par l'épitaphe de Laure des Baux, et les dernières paroles de sa sœur, tous les récits précieux, dont

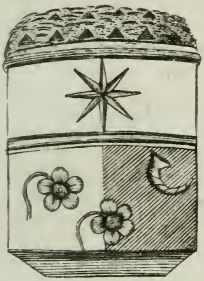
---

(1) Quùm nostro Gala Thæa, tuum de pectore nomen
Exibit, fugient propriis de sedibus astra,
Mellis apes, studium linquent, nidosque columbæ,
Conjugium turtur, prædam lupus, arbustaque capræ
Custodita dolos mulier, mendacia servus.

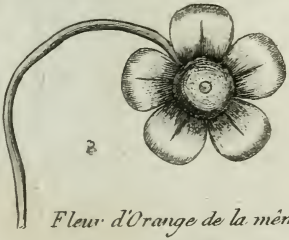
Finis XI. eclogæ Franc. Petrarchæ sub titulo Galas Thea.

il a orné l'histoire de Vaucluse et la vie de cette vestale célèbre. Si quelque chose pouvait ajouter à l'histoire de la vie et de la mort de Laure à Vaucluse, ce sont deux monumens qui dans le cours de mes recherches sont venus frapper mes yeux sur les murs du sépulcre dont je vais parler.

Le tombeau qui a servi de sépulture à Laure des Baux a, comme je l'ai déjà dit, la forme de ces anciens sépulcres romains destinés à recevoir la cendre des grands personnages pour lesquels ils étaient construits dans des lieux agrestes. C'est un bâtiment oblong, négligé au-dehors, bâti en petites pierres, et ayant exactement la forme d'une bergerie qui n'a que quelques ouvertures oblongues et étroites, comme les soupiraux des étables. Telle était la forme des anciens sépulcres, dont on voit encore les ruines à Rome et ailleurs. L'intérieur de cet édifice qui a été restauré en 1400, est bâti en belles pierres blanches ; il présente dans son architecture, ses pilastres et ses corniches, l'ordre toscan. Ses murs ont quatre pans d'épaisseur. Ils ont en dehors un aspect grossier et négligé autant que l'intérieur est soigné. On voit encore tout autour, l'ieuse parasite et les chênes verds nommés dans la des-



Blason de LAURE D'ORANGE *trouvé sur la porte intérieure du Sépulchre à Galas*



Fleur d'Orange de la même grandeur que celle de l'Ecusson

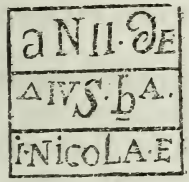
Sépulchre de Laure des Baux à Galas,
sur la Colline du vallon.

Voyés — Petrarque dans sa XI.e Eglogue.

Blason de LAURE D'ORANGE trouvé
sur la porte intérieure du Sépulchre à Galas

Fleur d'Orange de la même grandeur
que celle de l'Ecusson

cription qui, après plus de quatre siècles, présente encore sur le lieu la preuve de son exactitude. Je donne ici la gravure du sépulcre que j'ai dessiné moi-même avec précision. Le premier monument que j'ai trouvé sur ses murs, est l'inscription qui se trouve gravée sur la corniche, telle qu'on la voit ici.



En voici l'explication.

ANNO XI, DOM. ERÆ
1400 SACRUM BUSTUM AMPLIAVIT
JOANN. NICOLA. EPISC.

L'an 11, et de l'ère du Seigneur 1400, Joannacci Nicolas, évêque, a restauré ce sépulcre sacré. Nouvelle preuve irréfragable que cet édifice est le sépulcre sacré que Pétrarque nous a fait connaître. Joannacci Nicolas, noble de Bari (1), promu à l'évêché de Troye, en Italie, l'an 1409, fut dans la

(1) Istoria d'Avignon e del Cont. Venessino, lib. 13, p. Fantoni.

même année transféré à l'évêché de Cavaillon
comme il en conste dans les actes de cett
église. Il est encore fait mention de lui e
1416; ce n'est qu'en 1421 que lui a succéd
Guillaume III, chambellan de Martin V
Cet édifice a donc été restauré l'an 1411
par les soins de l'évêque de ce diocèse, Joan
nacci Nicolas, comme on l'aperçoit en dehor
et au dedans.

Il est à désirer que ce monument précieux
ravagé pendant la guerre des calvinistes, e
dégradé pendant nos derniers troubles, so
bientôt réparé et sauvé d'une ruine immi
nente. Le bon esprit des autorités locales
l'empressement des savans et des voyageur
se prononcent déjà pour la conservation d'u
édifice qui rappelle à Vaucluse les plus grand
souvenirs de son histoire (1).

Le second monument appartenant au
murs intérieurs du sépulcre, est l'écusso
que j'y ai trouvé sur la porte. Je l'ai dessin
et fait graver avec soin : il est sculpté en bas

(1) Les habitans de Vaucluse appellent ce sépu
cre, chapelle Saint-Nicolas ; l'erreur est ancienne
vient du nom de Nicolas, qui est écrit sur la corn
che, malgré que cet édifice, n'ait ni fenêtres, ni cl
cher, ni sanctuaire.

relief sur une pierre blanche, la même que celles qui ont servi à la bâtisse intérieure. Elle est noircie et atteinte par les injures du temps, mais assez conservée pour n'avoir rien perdu de ses formes essentielles. L'écu porte en front une étoile à huit rayons triangulaires, en bas, deux tiges de fleurs d'orange à cinq pétales, et leur fruit au milieu en forme de petites oranges : quelques vestiges d'un cornet se montrent à l'opposé. Ces armoiries de Laure des Baux de la maison d'Orange, ne pouvaient rien nous offrir de plus parlant, en faveur du lieu et de la personne que Pétrarque a rendus si célèbres.

Monsieur Moureau, secrétaire de la commune et monsieur Sylvan, maire actuel, propriétaire de l'édifice, et à qui je dois rappeler ici ma gratitude sur l'utilité que j'ai retiré de leurs renseignemens, sont venus reconnaître cet écusson, portant les armoiries de la maison d'Orange, ayant la teinte et l'âge du XV.e siècle. Nous avons jugé convenable de l'ôter de dessus la porte où il n'était pas fixé, afin que les enfans qui travaillent sur la colline, ou bien la malveillance n'achevassent pas de le détruire, et qu'on puisse le montrer aux curieux.

Vaucluse vient de recevoir dans cet ouvrage

un lustre nouveau, qui lui était desti
depuis environ cinq siècles. Les voyaged
y trouveront toutes les compositions dont
poëte toscan a embelli cette fontaine et s
fastes. Je borne donc ici ma carrière ·
m'arrête à la solitude de Laure des Baux
à son tombeau au vallon de Galas, pour
appeler les savans et les curieux.

Il n'est point entré dans mon plan de fa
connaître directement dans cet ouvrage
vie politique de Pétrarque, soit dans
négociations importantes dont il a été ch
gé, soit dans ses liaisons avec le fame
Rienzi. Je dirai seulement ici, qu'elles n'o
pas été aperçues sous le vrai jour qui
recommande dans ses écrits, surtout à l
gard de ce tyran des seigneurs romains. L'i
térêt que Pétrarque a inspiré à tous les s
cles, lui a suscité la faction des jaloux; t
vesti ou déchiré constamment, il n'est p
jusqu'à son sépulcre à Padoue qui n'ait é
attaqué par des mains profanes, comme
rappelle un savant Italien. L'ignorance a s
furies, et l'opinion sa tyrannie. Celle-
n'est le plus souvent dans les lettres qu'
thermomètre variable qui ose tout, et
garantit rien. C'est ce qui a fait dire à
philosophe, qu'un écrivain qui n'a d'aut

esprit que l'esprit de son siècle, ne parvient jamais à la postérité : il faut, dit-on, pour y arriver, franchir souvent la fameuse barrière des erreurs et des préjugés classiques.

Je ne prendrai point congé de la muse de Pétrarque sans dire quelques mots de la fontaine de Vaucluse.

« Quand on trouve (dit Senèque) un antre de rocher creusé par la nature, sans que l'homme y ait mis la main, l'ame se sent pénétrée d'un sentiment religieux : l'éruption des fleuves et des rivières qui sortent brusquement des pôles de la terre, mérite des autels. Quel antre de rocher plus capable d'émouvoir et d'inspirer cette pensée, que l'antre caverneux d'où sort la fontaine de Vaucluse ? Il y a des fleuves plus longs dans leurs cours, dont les eaux sont plus abondantes ; mais où trouver un prodige comparable aux mouvemens de ce fleuve souple et limpide qui, par un ordre bien particulier, et de siècle en siècle, ne diminue jamais assez, je ne dis pas pour tarir son cours, mais pour cesser de porter ses bateaux, et qui d'autre part ne croît jamais assez pour inonder ou devenir seulement incommode. C'est là un privilége de cette source, aussi utile et remarquable qu'il est unique. Le

volume de ses eaux est si considérable, qu
presque à sa source il se divise en quatr
rivières qui portent bateau, et se répander
dans la plaine. Vaucluse est un désert, ma
il est plein de sites et de beautés qui plaiser
à l'ame sensible, autant qu'elles paraissent i
supportables à des esprits vides ou dissipé
Tout y paraît sombre, stérile au premi
coup-d'œil, mais tout y rit, tout y est amèn
les montagnes, les gorges et les vallons
sont adoucis par le cours des eaux. To
parle au cœur sans l'amollir (dit Pétrarque
c'est pourquoi il appelle ce séjour le règ
des poëtes, le Parnasse des muses raisonn
bles : il en a fourni l'immortelle preuve.

On pourrait dire que la nature se présen
à Vaucluse, comme une souveraine dans s
négligé ; elle se plaît sous l'âpreté de s
rochers, y étale ses bois, le raisin et l'
live : elle a des ombrages, des lits de ve
dure, présente les plus beaux sites, et v
rie d'une manière aussi utile qu'agréable s
produits et ses offrandes. Elle a placé la pl
haute de ses merveilles sous l'antre de
rocher anfractueux et menaçant qui v
sourdre de son sein les eaux de la Sorg
C'est là que cette célèbre fontaine, resserr
dans ses rochers, prend son nom, se dila
com

comme un océan, et se précipite sur les décombres des montagnes et des collines qui se trouvent sur son passage; c'est dans ses jours de pompe et de majesté, qu'élevant ses eaux jusqu'à ses plus hautes barrières, elle présente ce prodige.

Ce que Pétrarque écrit lui-même des charmes qu'il a trouvé dans cette solitude, est fait pour peindre mieux que je ne saurais le faire sa prédilection pour cette fontaine. Voici ce qu'il dit à Philippe de Cabassole, évêque de Cavaillon et prieur de cette partie de son diocèse, témoignant les regrets qu'il a de n'être pas dans ce moment auprès de ce prélat qui se trouvait à Vaucluse en son absence; il inséra dans sa lettre les huit vers suivans que je traduis (1).

» Rien dans l'univers de plus agréable pour moi que le vallon de Vaucluse. Rien de plus favorable à mes études que ce rivage.

---

(1) Valle locus, clusa toto mihi nullus in orbe
Gratior, aut studiis aptior ora meis.
Valle puer clausus fueram, juvenemque reversum
Favit in aprico vallis amæna situ.
Valle vir in clausâ, meliores dulciter annos
Exegi; hi vitæ candida fila meæ.
Valle senex clausâ, supremum ducere tempus (*ms.*)
Inclusus cupio, et te duce, vate, mori. (*ms.*)

Enfant, j'ai été enfermé dans cette vallée; y étant revenu adolescent, j'ai de nouveau été protégé sous l'abri de ce site amène; homme fait et à l'âge viril, j'ai habité cette vallée; elle m'a fourni des années meilleures et plus douces, j'y ai filé les jours les plus calmes de ma vie. Je désire pour ma vieillesse m'enfermer à Vaucluse, et sous votre conduite (cher prélat) y préparer mes derniers momens et mourir ».

Pétrarque ne se lasse pas de montrer ses goûts et son génie pour la fontaine de Vaucluse. Il en a fait une jolie description dans la lettre qu'il a écrit au cardinal Colonne. C'est le dernier souvenir de ce poëte, pour un séjour où il avoue avoir trouvé pendant trois lustres, les muses favorables, le repos et la gloire.

Description de la fontaine de Vaucluse par Pétrarque.

. . . . . Mons horridus auras
Excipit ad nimbos, et in æthera conditus exit.
Ima tenent fontes nimpharum mobile regnum;
Sorgia surgit ibi, quærulis placidissima in undis,
Et gravidas præducit aquas: spectabile monstrum, (*ms.*)
Alveus hic viridis, vitreos tegit amne smaragdos. (*ms.*)
Hic mihi saxosæ est rigidus telluris agellus.

« Un rocher âpre et menaçant, qui reçoit les vents et les nuages, s'élève ici et va se cacher dans les airs. C'est à ses pieds que les sources de la fontaine ont un abîme, où les nymphes tiennent leur empire mobile. La Sorgue y voit sourdre les eaux majestueuses qu'elle conduit avec un doux murmure; prodige étonnant, ce fleuve d'une couleur verte, brille et se couvre du transparent des émeraudes : c'est dans ce lieu que je possède un petit champ ingrat et rocailleux ».

Cette description de Pétrarque, qui peint si exactement, et si poëtiquement les eaux de la fontaine, la couleur verdoyante de ses ondes semblables aux émeraudes, et le grand rocher qui s'élève aux pieds de sa source, est, sans contredit, le plus bel ornement que ce poëte ait réservé à ce séjour. Ces six vers latins, gravés sur le rocher d'où sort la source, y parleraient mieux qu'une colonne, et seraient le seul ornement exempt de critique qui puisse être digne de la fontaine, de Pétrarque et des muses.

Pour qu'on n'oublie pas que Pétrarque est le poëte historien de Vaucluse et le panégyriste des vertus de Laure des Baux, les

échos du rivage de Galas répètent sans cesse : Laure des Baux est immortelle et repose ici. Lisez ; un seul envoyé de l'olympe respira dans ses chants l'air pur de nos vallons.

FIN.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *De Pétrarque, et des usages de son siècle.* page 1
CHAP. II. *Du nom de Laure, de celui de sa famille. Origine de ce nom.* 11
CHAP. III. *Description de la chapelle, de l'offrande faite dans ce lieu, de la forêt et de la citadelle de Saumane.* 18
CHAP. IV. *Description du séjour de Laure à Vaucluse, et des seigneurs ses parens, demeurant dans la vallée de Galas.* 42
CHAP. V. *La naissance de Laure des Baux à Vaucluse, son âge, et le premier portrait de sa vie.* 52
CHAP. VI. *Description du site de Galas, où Pétrarque rencontra Laure. Histoire de la rencontre et de la fuite de Laure, consacrée dans la III.e églogue du poëte.* 65
CHAP. VII. *Seconde rencontre de Pétrarque avec Laure des Baux, le 6 avril 1327. Suite de l'églogue III.e* 84
CHAP. VIII. *Les poësies italiennes de Pétrarque, ses sentimens, son esprit, et ses pen-*

sées depuis sa première entrevue avec Laure des Baux à Vaucluse, l'an 1326. 104

CHAP. IX. *Particularités de l'histoire de Pétrarque, de la maladie et de la mort de Laure.* 151

CHAP. X. *Retour de Pétrarque sur les bords de la Sorgue, après la mort de Laure des Baux, l'an* 1350, *et les derniers chants qu'il a composé dans ses promenades au tombeau de cette vestale.* 191

CHAP. XI. *Dernières particularités de l'histoire de Pétrarque à Vaucluse, dans divers sonnets composés après la mort de Laure.* 227

CHAP. XII. *La sépulture de Laure des Baux à Galas, ou la XI.e églogue de Pétrarque, intitulée* GALAS THEA, *(la bienheureuse de Galas).* 254

FIN DE LA TABLE.

NT

2075 142

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 004012968b

CE PC 4511
.C6 1819
COO COSTAING DE MUSE DE PETR
ACC# 1245303

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 12 18 06 4